
U d'/of OTTAWA
39003002935178





Édition originale avec le
double état des bon-tés
Couverture conservée
[illegible]

LA BATAILLE D'UHDE

ADAM



LA BATAILLE D'UHDE

DU MÊME AUTEUR

I. — L'ÉPOQUE

Chair molle. — Soi. — La Glèbe. — Robes Rouges. — Le Vice filial. — Les Cœurs utiles. — Le Conte futur. — Les Images sentimentales. — La Parade Amoureuse. — La Force du mal. — Les Cœurs nouveaux. — L'Année de Clarisse.

II. — LES VOLONTÉS MERVEILLEUSES

Être. — En Décor. — L'Essence de Soleil. — Princesses Byzantines. — Le Mystère des Foules.

III. — CRITIQUE DES MŒURS

IV. — DRAMES

L'Automne. (Écrit en collaboration avec M. Gabriel Mourey.)
Le Cuivre. (Écrit en collaboration avec M. André Picard.)





PAUL ADAM

La
Bataille d'Uhde





PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*.

—

1897



A

ROBERT SCHEFFER

LA BATAILLE D'UHDE

I

Ce fut en juin 1859, raconte dans ses Mémoires le général Raxi, que me fut décerné, après la bataille de Malegnano, l'honneur de commander en chef devant l'ennemi.

Le grand état-major, ravi du succès malheureusement tardif de mon artillerie en deux affaires, regrettait de n'avoir pas autorisé tous mes plans. Il accueillit donc le dessein, mis à l'étude dans mon entourage, de pousser une pointe vigoureuse au Nord-Est, par les vallées de la haute Adda, vers le Tyrol autrichien, avec des batteries très mobiles accompagnées de quelques troupes excellentes. La diversion pouvait réussir. Maîtresse du cours supérieur de l'Adda, cette avant-garde pourrait être rejointe par deux divisions qui déborderaient alors l'aile Nord des forces

autrichiennes, contraintes de battre en retraite sur Innsbrück, et de laisser la Lombardie, le Pô, sous peine de voir interrompues les communications avec Vienne.

A cette date, bien qu'on ait dit, le grand état-major n'espérait pas aussi prochain le succès définitif que l'histoire nomme Solférino. Les affluents du Pô, le cours inférieur de l'Adige formaient un parallélisme d'obstacles stratégiques que les armes adversaires pouvaient longtemps encore défendre. La résistance derrière ces lignes semblait facile.

Mon plan de diversion ne parut pas inopportun. Quand j'eus télégraphié à Milan quel nombre d'hommes suffirait à la tentative, ce message leva les scrupules des contradicteurs. On forma, sur le papier, le corps d'opération, avec ces éléments :

1° La division Morel. Elle comprenait : un escadron de guides, 350 hommes ; le IIIe régiment de zouaves, 1,800 hommes ; cinq batteries montées, 550 hommes et 30 pièces ; une brigade d'infanterie sarde formée des VIIe et VIIIe régiments, 3,500 hommes ;

2° La division Bertrand. Elle comprenait : le IXe dragons, 975 hommes et 1,000 chevaux ; une batterie à cheval, 120 hommes et 6 pièces ; le IIe régiment du génie, 1,500 hommes ; une brigade d'infanterie sarde formée avec les XIe et XIIe régiments, 3,500 hommes ; une compagnie

d'ouvriers militaires à 150 hommes ; les équipages du train et des ambulances, 200 hommes et 150 chevaux, plus 55 mulets.

Enfin, sous mes ordres directs, marcheraient le Ve et le Xe d'artillerie, 2,000 hommes et 90 pièces ; deux bataillons de voltigeurs, 1,200 hommes ; un escadron de hussards, 327 hommes.

Les mesures prises, je chevauchai en hâte vers la petite villa qui abritait le repos de mes aides de camp.

La nuit planait, lumineuse. Une joie puérile faisait bondir mes espoirs. J'étais comme ivre. Je parlais haut, sans crainte d'ahurir l'escorte trottant derrière moi.

Au ciel, les sphères pendaient pareilles à d'innombrables lampes bleues, vertes, d'or. Elles ne semblaient pas collées au firmament, mais distantes les unes des autres à travers la profondeur.

Elles me parurent comme les mille flammes d'une basilique énorme allumées par mon sacre. Je serais vainqueur, j'entrerais dans Vienne à la tête du triomphe. Je soumettrais la Bavière, la Prusse. Le *Te Deum* diviniserait mon action. Les villes illumineraient à ma gloire. Car je me sentis fort. A peine âgé de quarante-deux ans, je tenais la chance de faire paraître mon génie devant la face du monde.

Malgré le déboire sentimental inévitable entre un homme mûr accaparé par de grands soucis

ambitieux et une adolescente qu'avait, un instant, éblouie la gloire de mes croix, de mon uniforme, j'associais à ce triomphe ma jeune femme. Pourrait-elle demeurer indifférente, Edith, et triste, ainsi qu'elle se montrait depuis plus de deux ans, lorsque je réaliserais de la sorte ses grands espoirs de fortune? Elle oublierait les petites désillusions puériles, les idées de romance ; elle m'aimerait victorieux, fort, illustre. Et ce serait un renouveau d'émotions délicates : son repentir, mon pardon, notre étreinte. Le roi Salomon ne fut-il pas aimé passionnément jusqu'au bout de sa vieillesse, par tant de femmes, pour sa puissance?...

Ces rêves continuèrent. J'avoue cependant que les préoccupations stratégiques l'emportaient. Les peines de cœur de la petite mère m'intéressaient moins. Trop d'amantes usent, au temps de la jeunesse, la vigueur de notre passion, pour qu'elle demeure la reine des pensées graves ou ambitieuses, au temps de l'âge mûr.

Je me souviens que nous courions sur une route pierreuse. De maigres arbustes se décharnaient le long des haies d'épine, clôture de vastes champs où broutaient les chevaux de mon artillerie. Les soldats fumaient autour des feux. Beaucoup dormaient déjà, dans leurs manteaux bleus, les pieds nus, sur des litières de maïs. Vers une voiture de cantinière, il y eut des rires, de grandes claques sur les reins, des refrains obscènes, un

remuement métallique de sous. J'aperçus à la cime d'un pli de terrain les silhouettes des caissons, et la lueur du sabre aux mains de la sentinelle. Alors j'évoquai soudain les idées animant la veille de ce garçon.

Son attitude me parut triste. Il marchait le long des affûts, réglementairement. Ses basanes lui pesaient aux jambes. J'eus une envie extrême de voir sa figure, et je poussai mon cheval sur le talus. Me voyant venir, l'artilleur s'arrêta net, rectifia la position. C'était un homme solide. Sous le plastron noir, sa poitrine bombait entre les deux rangs de boutons fourbis.

— Tu penses à ta belle ? demandai-je.

Il sourit, content que ma première parole ne fût pas une réprimande ; mais je dus répéter ma question.

— Non, mon général.

— A quoi penses-tu donc ?

— Je ne sais pas ; à rien.

— Allons... allons ! Tu ne veux pas le dire. Hein, quel beau pays ?

— Oui, mon général.

— Demain, nous partirons pour un plus splendide encore. Tu verras les montagnes du Nord, l'Alpe immense, les neiges des sommets. Tu entendras le chant des cascades... Tu pourras en raconter des choses en rentrant chez toi. D'où es-tu ?

— De Roubaix, en Flandre.

— Ah ! ah !... un pays noir, sale, triste ; il y pleut toujours. Tu travaillais dans les filatures ?

— Oui, mon général.

— C'était plus triste qu'à présent, hein ? Te voilà un beau soldat maintenant, un soldat glorieux. Tu cours à cheval par de fraîches campagnes, sous un clair soleil. Ça vaut mieux que de pousser la navette tout le jour, dans un atelier puant, avec la migraine à la tête et les pieds dans l'eau. Réponds ?

— C'est long, sept ans de service, mon général !

— Tu préfères sept ans d'atelier ?

— Je ne dis pas ça...

— Mais tu le penses.

— Non, mon général. Oh ! non, mon général.

— Tu as eu peur quand la batterie a donné ?

— Ce n'est pas à dire. Pour ça, non. On est des hommes, dans le régiment. On sait ce qu'il faut faire...

— Oui, oui, vous êtes de bons soldats, tous... Allons... Demain on va commencer une fameuse promenade au Nord, à travers la riche Lombardie ; tu verras, tu verras, des prairies grasses, des troupeaux nombreux, et le grand lac au bas des montagnes nacrées. Dans huit jours, nous aurons atteint la Valteline. Nous marcherons au milieu des vignes, des mûriers... Et quels vins on va boire, ah ! ah ! mon garçon !... Quels vins !

— Oui, mon général !

— Allons, bonsoir. Quand finit ta faction ?

— Dans trois quarts d'heure.

— Tu n'as pas sommeil ?

— Un peu, mon général...

— Tiens, voilà cent sous, pour te tenir en éveil. Vive la France, mon garçon ! Tu t'appelles ?

— Hubert.

Je laissai le gaillard ravi de sa chance. Mais son médiocre enthousiasme me fit réfléchir à la tâche qui cessa de m'apparaître aussi simple. Je m'étonnai et je regrettai presque d'avoir convaincu les généraux, d'avoir étonné Mac-Mahon et fait sortir Forey de son flegme. Je me revis, traçant à coups de crayon bleu, sur la carte, l'itinéraire, qui remontait l'affluent du Pô, vers le bord oriental du lac, pour reprendre, ensuite, le cours supérieur de cette rivière jusque la ville de Sondrio, à travers la montagneuse Valteline. Je blâmai mon audace, l'éloquence inopinée qui m'avait saisi pour décrire la sympathie des populations, la facilité du ravitaillement par bateaux, le long de la basse Adda, du lac, de la haute Adda, dont nos régiments ne quitteraient pas les rives. Trouverait-on à Lecco des embarcations pour transporter l'artillerie, les équipages, les approvisionnements ? Les troupes accompliraient-elles les étapes prévues de vingt-cinq kilomètres quotidiens, pendant huit jours ? Que penser du

commandement : de Morel, ce cuirassier méprisant à stature maigre; de Bertrand, ce balourd, ce sournois. Les généraux sardes s'accommoderaient-ils de fournir avec leurs effectifs la stabilité des lignes secondes, tandis que la gloire des assauts resterait aux zouaves, le mérite du combat à mon artillerie, et l'amusement de la découverte à nos dragons, à nos hussards, à nos guides ?

Quinze mille vies humaines dépendaient à cette heures de ma netteté d'esprit, avec leurs espoirs et leurs rivalités. Ce parut lourd.

En Crimée, déjà, l'occasion s'était offerte, pour moi, de faire prévaloir mon initiative. A la fin de la première attaque de Malakoff, alors que nos troupes vaincues rentraient en désordre derrière les bastions, sans que je le pusse savoir, des essaims de Cosaques apparurent soudain sur la plaine où mon régiment stationnait, protecteur lointain d'une aile gauche. Je me rappelai mon émotion, lorsque l'on vint m'avertir, et comment je sortis sans coiffure, sans armes, de la masure où je sommeillais à tort. Ces points noirs mobiles dans la terre brunâtre, ces points courants se multipliaient comme les gouttes d'une pluie commencée, qui devinrent flaque, étang, lac ; ils grandirent jusqu'à paraître distincts, hommes et chevaux, tandis que nos commandants accourus demandaient des ordres, tandis que je me récitais, stupide, le texte du service en campagne sur la

formation en carré par faces de compagnies, par faces de bataillons, et ne parvenais point à écouter utilement ma mémoire.

En cette minute de Crimée, la sueur avait inondé mon torse, mon front, et au hasard j'avais balbutié l'ordre de formation par faces de compagnie, sur la plus grande étendue. Aussitôt j'avais compris ma faute. L'ennemi débordait partout. Il allait se répandre entre les carrés, les défoncer deux par deux, la nature vallonneuse du terrain empêchant les salves de croiser leurs feux. Mais déjà, les commandants, au galop, avaient rejoint leurs unités. Il n'était plus temps de me démentir. Pourquoi ces absurdes Cosaques se divisèrent-ils en autant de fractions que de carrés, au lieu de les écraser successivement? Je le compris ensuite. Leur but était de franchir au plus tôt notre ligne, pour tomber sur la déroute dévalant derrière nous et que j'ignorais. Donc ils ne purent s'attarder à des combats partiels, et la règle du jeu de guerre leur ordonnait bien d'anéantir en un coup l'ensemble de la résistance.

Ils n'y parvinrent pas. Fauchés par les salves tirées court, les rangs de chevaux culbutèrent. Les secondes lignes vinrent crouler sur les premières. Quand l'infanterie russe se fut précisée sur l'horizon, l'aspect du désastre l'immobilisa. Ainsi, par la faute de ma torpeur et de ma surprise, j'avais sauvé d'une charge terrible et de l'extermination deux brigades françaises en re-

traite. Cela me valut une réputation de stratégiste et le bicorne de général. Mais mon plan si travaillé pour une campagne de Prusse acheva de moisir dans les cartons du ministère.

Évoquant ce souvenir, mon trouble et mon erreur, je me demandai anxieusement, sous ce merveilleux ciel italien, si, l'heure venue, de pareilles hésitations ne détruiraient pas ma force. Toutes les objections surgirent, s'assemblèrent, aussi nombreuses que les Cosaques de Malakoff, pour me dire ma folie, pour me persuader qu'un génie malicieux s'était introduit en moi, avait parlé pour moi, devant l'état-major, afin de me perdre.

Les maires de Lombardie obéiraient-ils au télégraphe leur prescrivant de réunir sur des péniches les tonnes de blé, de tenir prêtes les têtes de bétail, les barriques de vin, les sacs de légumes, les amas de fourrages? Les pointes de la cavalerie autrichienne ne couperaient-elles pas, pour des jours entiers, les communications et le ravitaillement dans un pays dépourvu de chemins de fer, et, malgré la marche victorieuse, le long du Pô, des divisions impériales?... Par cette sécheresse de juin, le cours de l'Adda allait tarir sans doute; et notre voie de ravitaillement ne prèterait plus assez d'eau aux remorqueurs. Le halage par chevaux doublerait la durée du transit pour nos munitions d'artillerie.

Aucune de ces questions ne se put résoudre de

manière favorable dans mon esprit. J'eus hâte de rejoindre mes aides de camp et leur louange amicale. Par avance, Morel m'effrayait aussi avec sa froide ironie de sabreur méprisant les sagesses de la stratégie. Je redoutais la jalousie fielleuse du général Bertrand, mon aîné de beaucoup, de qui tous les passe-droit avaient jauni la graisse.

La route s'allongeait encore parmi des champs d'hommes étendus. Des lumières transparaissaient, roses, aux fenêtres des fermes. On veillait, ici et là, autour des blessés, autour des bouteilles. Les sentinelles dormaient debout, frissonnantes. Les bouquets de baïonnettes, à la cime des faisceaux en ligne, miraient la lueur de la lune. Dix heures sonnèrent à un clocher dans la vapeur nocturne. Je vis un voltigeur ivre, ronflant sous une voiture régimentaire, et un petit chien bichon qui lapait contre l'homme les traces de vomissure. Trois lieutenants débraillés s'effacèrent à mon passage, pour abandonner au milieu de la route une malheureuse qui se rajustait en hâte. Il y eut encore une série de canons, et leurs affûts dans une luzerne ; puis d'interminables files de chevaux couverts avec des manteaux contre le froid de la nuit, sous la garde de hussards en bonnets de police. Enfin les deux lanciers, tête du peloton, tournèrent à gauche. Nous franchîmes une grille de bois. Mes aides de camp parurent sur le petit perron. « Partons-nous, mon général ? — Demain matin. — Quelle chance !

Tu vois, je gagne tes cinq louis, Arbour ! »

Assailli de questions, d'empressements, je dus leur répondre. Il y avait une volaille froide et des bouteilles sur un drap de lit très propre, cachant la table. Le dîner pris, je priai qu'on développât les cartes. On les fixa contre le mur avec la pointe de couteaux à dessert, au grand effroi du maître de la maison qui emporta prudemment la pendule empire de la cheminée.

Nous refîmes l'itinéraire des troupes. Les quatre bougies diminuèrent dans le candélabre que, à tour de rôle, les jeunes gens tenaient contre la carte. Un crayon à la main, le lieutenant Arbour marquait les points d'étape et de grande halte, d'après les indications économiques qu'Heichmann, capitaine de hussards et alsacien, traduisait d'un livre allemand.

Garamond, capitaine de cuirassiers, ne cessa point d'écrire toute la nuit sous ma dictée, entre les restes de volaille et le pain.

Se consacrant aux chiffres, le major Becque mesurait la longueur des colonnes en marche, calculait le temps de passage sur les ponts, celui de la pose du télégraphe, des haltes obligatoires ; approuvait ou désapprouvait le choix des gîtes d'étape, d'après les considérations sanitaires.

Je crois bien que pas une fois, dans cette nuit fiévreuse, l'un de nous ne parla longuement de l'ennemi, ni de bataille, tant, pour les choses de la guerre, l'art des préparations l'emporte en va-

leur évidente, dès que l'on approche les probabilités du conflit. Amener sur le terrain de lutte, demain ou dans huit jours, un soldat sain, que la chaussure ne blesse pas, ni le harnais, qui a pu suffisamment se nourrir, dormir, se réjouir même, qui ne garde point de rancune contre ses chefs à cause de fatigues excessives, qui ne vit pas son camarade atteint de maladie décourageante, qui possède le sens de sa vigueur, de sa dignité et la certitude de sa victoire, que l'harmonie des mouvements militaires au cours de la marche pût édifier sur l'intelligence de ses chefs et munir de confiance, préparer son corps et son âme, en sorte que le combat ne lui semble qu'un épisode bref de l'étape : tel fut l'espoir du travail qui occupa cette première nuit de commandement. Nous parlâmes plus de viande et de guêtres que de canonnades. La colique des chevaux excita notre souci. L'héroïsme fut, ce soir-là, d'établir un compte d'épicier et d'apothicaire fort exact.

Il me faut dire que j'étais soutenu dans cette tâche par mes jeunes amis. Bien qu'il dût leur en coûter, à cet âge, d'admettre ces apparences de la guerre et de la gloire, aucun de mes aides de camp ne se déroba. Moi, je les plaisantais, disant : « Oui, oui ! atteindre le premier la cime de la redoute ennemie, un drapeau dans une main, le sabre de l'autre, avec une noble égratignure au front, voilà, mon cher Arbour, ce que vous ima-

giniez de la guerre, avant Polytechnique. Dites-moi donc, héros en herbe, combien de temps huit cent trente-sept chevaux peuvent pâturer sur deux hectares d'avoine verte jusqu'à ce qu'il ne reste plus de ce fourrage; et vous, chevalier des croisades, hoir des Garamond, veuillez écrire, je vous prie, l'ordre de faire parvenir, à Lecco, pour le service vétérinaire, avant quatre jours, les seringues et autres accessoires destinés à l'amélioration de la colique chevaline que la verdeur du fourrage pourrait bien produire. Au lieu de vous endormir, capitaine Heichmann, veuillez rédiger un questionnaire allemand-français, à l'usage des chefs de patrouilles qui arrêteront les Autrichiens, pour connaître de ceux-ci où leur service d'artillerie installa ses points de maréchalerie et ses forges. Monsieur le Major, multipliez, je vous prie, par le quart du nombre total des hommes, la dose, en centigrammes, de quinine utile à une fièvre moyenne venue de l'excès de fatigue... Là, là, Messieurs les Héros et les Conquérants... »

Ils ne s'impatientèrent pas, malgré leurs belles bottes, leurs éperons, leurs tuniques à ors, leurs hausse-cols de cuivre fourbi. Tout rasé, pareil de figure à un jeune prêtre, en dépit de l'ordonnance, dans son habit d'artilleur noir et rouge, Arbour s'appliquait en tirant la langue, comme au collège. Quand Garamond se levait, cela faisait un bruit de ferrailles terrible, et la pièce de-

venait toute petite à cause de sa taille, de son nez monumental, de ses durs cheveux noirs plantés sur un front à grosses rides. Insolent et bâilleur, Heichmann traînait sans bruit les vingt courroies de sa sabretache, son fourreau courbé, et rajustait un monocle carré dans son œil gauche, très las. L'aide-major Becque, blond, tout timide, aux mains caressantes, plaignait les hommes d'une voix douce, voulait qu'on rognât un kilomètre sur l'étape, qu'on ajoutât plus de viande aux rations...

« Mon Dieu, les pieds, leurs pauvres pieds, hein ! mon général, y pensez-vous? Trente kilomètres par jour, toute une semaine, et on leur a distribué aujourd'hui des souliers neufs... Le cuir va se plier sur les tendons en écorchant, et que faire, que faire ?... »

Garamond cria : « Qu'ils marchent sur les mains la moitié de l'étape, alors ! Quoi !... Faut-il encore changer l'horaire, mon général? Quand il aura cent moignons à amputer, ce major-là !... Hein ! sa figure ? »

L'aube pâlit les fenêtres. Le dernier hussard emporta la dernière enveloppe. Nous nous assoupîmes...

L'entière émotion du jour se réduisit en une fatigue de plomb. Les signatures données, je sentis mon être s'alourdir, se pétrifier, s'écrouler. Rien ne m'importa plus. Trop d'oublis notables se dressèrent devant ma mémoire pour que je

pusse les réparer à cette heure. Du froid franchit les murs. Je déboutonnai ma tunique et gagnai, chancelant, le lit d'une pièce voisine. Mon lancier acheva de tirer les bottes à un dormeur.

Dans un matin gris, pluvieux, le bruit des pas fantassins aplatissant les pierrailles de la route m'éveilla. Je ne reconnus pas la chambre, blanchie de chaux, ni les fleurs de papier sous globe aux flancs d'une Vénus en plâtre, ni le calicot blanc des rideaux emplis de clarté mate. Le lit de sapin cria sous mon effort. Je fus en chemise à la fenêtre.

Par une fente des rideaux, j'aperçus mes voltigeurs qui défilaient. Une pluie fine noircissait leurs brandebourgs jaunes, les glands des bonnets de police, et je remarquai tout de suite qu'ils portaient leurs souliers neufs aux courroies du havresac. Cela me mit en fureur. Je ne vis plus la longue masse rectangulaire du bataillon, ni les points de feu au bout des pipes, ni le capitaine qui marchait en déchirant avec les canines une bouchée de pain. Qui avait méconnu mes ordres? Mes lettres n'étaient donc point parvenues à la brigade! Alors, comment avaient-elles pu parvenir aux divisions Morel et Bertrand? J'ouvris la porte, je hurlai le nom de mon ordonnance, qui accourut, les pieds nus sous les basanes, en boutonnant sa braguette.

— Mon général?

— Ah! tu dors, toi, tu dors! Allons, ouste! Tu te rendras à la police en arrivant. Ça t'apprendra, mon gaillard. Tu seras de corvée... Pour l'instant, mes bottes, ma culotte, mon bazar, et au trot!

Néanmoins, je courus à la glace afin de voir si ma figure convenait à la dignité nouvelle. Les plis de ma face, depuis les narines jusqu'aux commissures de la bouche, lui prêtaient un air ascétique. Ma moustache aiguë, cirée, mes mèches de tempe un peu crépues, mon impériale grisonnante encadraient austèrement l'ovale osseux du visage. Rasé, lavé, en peu de minutes, je bouclai mon col de satin sur ma chemise de flanelle, j'entrai dans ma culotte rouge, dans mes bottes à l'écuyère, je m'enfermai dans le capiton de ma tunique, dans le ceinturon, et plaçai sur l'oreille le minuscule képi en usage, alors.

Ra, ra, ra, ra. Le pas des hommes continuait à battre la pierraille; un pas mou de chaussures vieilles. Le deuxième bataillon passait, au moment où je sortis. Je fis signe au commandant de me rejoindre. A cheval, ayant rassemblé les rênes, je lui dis :

— Pourquoi ces hommes n'ont-ils pas aux pieds les chaussures neuves, commandant?

— Je pensais, mon général...

— Pardon, pardon... avez-vous reçu les ordres? Oui.. Alors?... Eh bien, commandant, vous allez me faire le plaisir d'arrêter la colonne et de

faire changer les chaussures dans le fossé. D'ailleurs, cela va permettre le passage sur la route du 5e d'artillerie, qui doit rejoindre les hussards, avec les pontonniers, et garnir les positions dominant l'Adda. Je vous en prie, il faut considérer les ordres ainsi qu'une chose utile, et non comme un caprice plus ou moins bizarre de l'état-major. Si je tiens à ce qu'on inaugure les souliers neufs, aujourd'hui, c'est que nous avons peu de chances d'engager à présent un combat sérieux, et que les hommes peuvent supporter, sans conséquences désastreuses, cette gêne ; tandis que, parvenus en Valteline, nous pénétrerons dans la zone de combat ; et alors, les chaussures étant brisées, adaptées aux pieds, par cinq jours de marche, le soldat se trouvera sans fatigue à l'heure du feu.

— Oui, mon général. Je vous prie d'excuser un oubli.

— Bien, bien ; allez... Vous tenez votre itinéraire, n'est-ce pas ? Les voltigeurs descendent par les chemins et les sentes, l'artillerie par la route, et la cavalerie par les prés. Nous devons être tous, en vue de l'Adda, vers onze heures du matin. Les hussards auront averti si l'ennemi occupe cette rive droite, ou s'il a continué le mouvement de retraite. Ne vous préoccupez de rien jusqu'au village de Vincio ; là vous faites un à gauche, en obliquant vers les berges... En cas d'attaque : un rideau de tirailleurs, et répondez

seulement au feu ; sans commencer... Les ordres viendront alors...

— Parfaitement, mon général.

Le vieillard rejoignit au galop sa tête de colonne. Une demi-heure plus tard, passant avec les pontonniers, je vis mes voltigeurs se rechausser sur la pente du talus, derrière les faisceaux.

Peu à peu, le matin s'éclaira. Un vent doux caressa mes lèvres. Les sabots de Neptune, mon cheval d'armes, frappaient un sol ferme. Je quittai la route, y laissant le cri des roues d'artillerie, le cliquetis des ferrailles, le demi-sommeil des conducteurs dandinés dans leurs manteaux par l'échine des montures poilues.

Alors seulement je songeai à l'ennemi.

Depuis la surveille, il battait en retraite, pour des rassemblements derrière l'Adda. Je ne me souciais point de passer quand même la rivière, ni de me mettre sur les bras le gros de l'armée autrichienne, à qui l'empereur réservait un sort. Ma tâche n'était pas de m'en prendre à celle-ci, mais d'atteindre au plus vite le lac de Côme, le Nord, où les approvisionnements du pays et la facilité des transports par eau assureraient la base de mes opérations en Valteline. Là, je comptais sur le choc d'un corps de défense, dans les parages de Sondrio, capitale de la province, ou peut-être même vers le col de San-Marco, si l'on faisait diligence pour m'interdire l'accès de

la Haute-Adda. Jusque ce point, je n'attendais que des escarmouches, de brefs engagements contre des garnisons rejoignant l'armée en retraite, à moins que, de Bergame, un général accouru ne tentât de me couper la route vers le lac. Notre promptitude pouvait soustraire le destin à cette aventure. De toutes parts, le pays soulevé en faveur de Victor-Emmanuel chassait la tyrannie vaincue à Palestro et à Magenta. Un espionnage universel nous instruisait de chaque pas de l'ennemi. Pavoisés aux couleurs françaises et piémontaises, les villages accueillaient par des ovations nos avant-gardes. Il semblait improbable que l'état-major de Bergame tentât une attaque hasardeuse contre notre flanc dans de pareilles conditions, et en rase campagne. D'ailleurs, on disait que nos amis, les Garibaldiens, occupaient déjà cette ville.

Néanmoins, je réglai l'ordre de marche en telle sorte que l'aile droite confiée à la division Morel pût devenir, par face à droite, la première ligne d'une disposition de bataille, dont mon artillerie formerait le centre, la division Bertrand le gros et la réserve.

Les trois corps devaient se joindre près de Cassano, le lendemain matin.

Là, les pontonniers installeraient leurs bateaux, le passage. La division Morel, la plus mobile, traverserait aussitôt l'Adda, et formerait soit l'aile droite de marche vers le lac, soit

le front de bataille par face à droite, en cas de démonstration ennemie. Derrière Morel, je passerais avec les voltigeurs, l'artillerie, mes hussards, centre de marche, ou de bataille La division Bertrand resterait sur la rive droite, formant l'aile gauche de marche, ou, par face à droite, le gros et la réserve des lignes de bataille. Le petit nombre des troupes ennemies, s'il en restait encore autour de Bergame, permettait cette séparation des forces. Mes deux divisions en marche sur la rive gauche comptaient dix mille hommes, nombre supérieur certainement aux unités autrichiennes disponibles, car leurs garnisons du Nord devaient se mettre en route déjà pour se concentrer à l'Est, vers le lac de Garde, où se jouerait l'acte prochain du drame.

Ayant trotté plusieurs kilomètres avec ces images claires devant les yeux du cerveau, je repris l'assurance. L'Italie du Nord m'apparut comme un vaste plan où je vis mes régiments, mes escadrons et mes batteries évoluer ainsi que des traits d'encre menés, par ma main sûre, d'un point à un autre.

Alors il me souvint d'un grand tableau qu'Edith, lors de nos fiançailles, avait admiré. Il représente, dans je ne sais plus quel musée de France, César chevauchant à la tête des légions sur le sol des Gaules. Les enseignes et les aigles se dressent derrière sa tête ; puis toute la forêt des lances sur une étendue de casques étince-

lants. L'artiste fait une seule masse du conquérant et de ses troupes. Ils forment un corps formidable hérissé de fer ; et ce corps ne semble que le geste énergique répondant à la pensée inscrite entre les sourcils rejoints du maître.

« Vous aussi, serez César... », m'avait dit l'enfant, avec une religion si naïve pour ma stature, que j'en fus ému à pleurer.

De ces émotions passagères naît souvent la parole qui détermine le sort. On sent une autre âme affectueuse imprégner notre âme. La vibration sensuelle, inconsciente, de la jeune fille, provoque la vibration de nos nerfs réveillés. Réellement la séductrice pénètre en nous avec sa tiède langueur. Elle amollit la raison qui résiste. Et cette défaite du cœur viril anéanti semble si délicieuse que l'on abandonne le restant de sa vie pour payer l'ineffable seconde.

Nous nous fiançâmes de la sorte, devant l'effigie de César, Edith et moi.

Ce que je prévis sur le malheur d'une telle union, au moment où cette émotion me gagna, s'est réalisé.

Ce matin de guerre, je pensais cependant le péril fini.

Le soleil dora les brumes. Les nues s'enfuirent. Je foulais la prairie claire, où du bétail immobile s'espaçait. Une somnolence alourdit mes paupières. Tout se voila. Le chant des insectes, le tendre chuchotement de la brise, le

trot de l'escorte me bercèrent. Il sonna une heure délicieuse dans le frais matin.

Soudain, un chant monta des creux. Ce fut la gaie chanson de la *Casquette*, que mes voltigeurs avaient apprise des zouaves. Du nord, une clameur répondit au refrain. Et, de l'Est, une voix très proche lança :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
S'en vint prier Marie
De bénir ses exploits!

L'armée entière s'éveilla. Dix mille bouches se saluèrent. La division Morel approchait, venue par des chemins différents. On allait se joindre. De la prairie nous n'apercevions rien que le bétail nombreux et l'étendue de l'herbe, la silhouette lointaine d'un pâtre attentif. Mes lanciers se redressèrent sur la selle, surgirent plus de la tente roulée contre les fontes, montrèrent au jour leurs plastrons jaunes, leurs aiguillettes, les pompons des schapskas.

— Nous voici en route, dit Arbour. On se sent gais.

Debout sur les étriers, Garamond chercha les régiments. Ils serpentaient au fond des routes. On n'en reconnut point. Mais les voix grandirent, envahirent l'air, gravirent la beauté du ciel. Nous trottâmes sous une voûte de chansons vibrantes, aux bouches invisibles. Le pays se dé-

roulait immensément, joli, avec de petits bois frisés, des ruisseaux, des plantations de maïs, les blancheurs futures des maisons

Le cuirassier, lançant son cheval, nous dépassa. Du soleil s'appliqua contre son casque et sa stature. Les mottes sautèrent sous le galop. Il parcourut l'espace. Heichmann aussi se réveillait, un peu surpris des brandebourgs de son dolman vert, de sa veste à l'épaule, des aiguillettes, du gland du kolback qui frôlait sa tempe. Il replaça son binocle carré dans la grimace de l'œil, et bâilla.

— Mon général... un cigare vous plairait-il ?

Il en tira de ses fontes et poussa vers ma botte son arabe blanc, nerveux, aux naseaux troussés.

Arbour ne fumait pas. Nous causâmes gaiement. Devant nous, l'énorme Garamond faisait de la fantasia, sorte de Saint-Georges formidable dans les lueurs de l'armure, parmi les cris du cuir et du fer. Les bêtes de l'escorte hennirent, s'ébrouèrent ; les petites flammes des lances allumaient leurs couleurs ; et, comme nous finissions d'atteindre le faîte d'une molle pente, l'armée entière se révéla, hérissant les chemins de ses têtes serrées.

Les routes sonnèrent sous le passage de l'artillerie, parmi le claquement des fouets courts. Dans les prairies, les hussards allaient au pas, derrière leurs chefs dorés ; et vers notre gauche, par les sentes d'un terrain incliné, descendaient

les zouaves de la division Morel, au pas accéléré, l'arme à la bretelle, chantant par dix-huit cents bouches :

> As-tu vu la casquette,
> La casquette !

Comme une invasion d'eaux rapides, ils coulèrent par tous les sentiers, ils sillonnèrent les luzernes, ils ponctuèrent de leurs chechias rouges la verdure. A l'horizon, les batteries montées trottèrent. Ensuite, les bonnets des guides débouchèrent d'un hameau avec une fanfare, une poussière blanche ; et, la lourde infanterie sarde, carrée, coiffée de plumes, lança une sonnerie barbare aux échos, en sortant d'un bois de frênes.

A travers la plaine unie, embue par les vapeurs de la rivière, cette foule symétrique et sonore progressa. Du soleil éclairait des lames. Les chevaux blancs brillaient au milieu des pelotons. Brusquement, une courte fusillade pétilla devers l'Adda, encore drapée de ses brumes pâles. Arbour piqua des deux pour aller reconnaître l'action.

Je pesai sur la bride. Neptune se fixa. J'étendis les bras. Ils continrent l'apparence totale de l'armée, avec ses voltigeurs à dextre, la noire artillerie devant ma poitrine, sous mes aisselles ; les zouaves rapides, à senestre, dépassant l'énorme carré d'infanterie sarde et l'escadron en

bonnets à poil des guides arrêtés sur les jambes impatientes des montures.

Tout le mouvement se figea par les routes, dans les sentes, au bord des prés, parmi les verdures et le long des avoines jaunissantes. Les chants s'étaient tus au premier cri de la poudre. Isolément des hussards galopèrent.

Comme Arbour ne revenait pas, j'avançai jusqu'au talus de la route, contre la halte des batteries. Un artilleur leva son visage rond et pointillé de rousseurs vers moi. Il passa de la pâleur sur ses yeux bleus.

— Donne-moi du feu, dis-je.

Sa main tremblait en fouillant les plis du manteau.

— Voilà, mon général.

— Tu n'as pas trop chaud, là-dessous? Moi, je retirerais le manteau, à ta place. Le soleil va te cuire, mon garçon.

Les autres conducteurs riaient; le lieutenant ordonna de plier les manteaux. Le calme de mes ordres, cette occupation machinale les reprirent à la peur de la mort. Ils roulèrent les étoffes bleues, les fixèrent dans les courroies de la selle, selon l'ordonnance.

— Allons, faites-moi de beaux paquets... là...

Tous les plumets rouges et pleureurs se penchèrent. Il s'éleva une odeur d'écurie, de tabac.

— Allons, allons, dis-je encore. Qui est-ce qui laisse éteindre sa pipe, là? Oui, mon gros...

pourquoi laisses-tu éteindre ta pipe? Secoue la cendre, donc !

Un feu de salve déchira ma phrase. D'abord, j'avais cru à des fourrageurs d'arrière-garde rencontrés au porche d'une ferme par les pelotons de hussards. Cette persistance du feu m'inquiéta. Je touchai de l'éperon le flanc de Neptune et me portai en avant. L'escorte trotta. Heichmann, Becque et de Garamond me rejoignirent. Les vapeurs des fonds cachaient le village. Je ne distinguai rien, par-dessus les plantations des régiments. Le silence s'appesantit sur l'armée immobile, sur les plumets de l'artillerie, sur les bonnets de police des voltigeurs.

Un autre feu roula, et toutes les oreilles des chevaux se dressèrent, s'abaissèrent. Puis il n'y eut plus que le bruit de l'escorte au galop, côtoyant, derrière moi, l'interminable serpent des attelages, des caissons, des prolonges, des forges mobiles, des voitures régimentaires. De nouvelles nuées envahirent le ciel. Une goutte de pluie tomba sur mon nez. Pareils à de fines statues équestres, les capitaines, de distance en distance, sur la crête du talus, marquaient la tête des batteries, et à mon passage, ils interrogeaient, du regard, nos yeux.

Je me rappelle tout ceci fort exactement parce que j'eus alors le sens effroyable de ma faiblesse. Sans autres ordres que les miens, sans autre désir que le mien, ce peuple en armes, pro-

longement de ma pensée, bras de ma vigueur, allait encourir la mort. Une minute tragique se prolongea. Sous la nuée cachant le soleil, l'air et le silence frissonnèrent. Du vent agita les plumets écarlates. Les têtes se tassèrent dans les cous ; et je sentis même, malgré le galop du cheval, et les sursauts du corps, le froid me parcourir l'échine.

Aussi loin que portait ma vue, des hommes, des hommes immobiles et rangés, des hommes graves, attendaient, de mon geste, leur destin ; des hommes petits et sveltes, plastronnés de galons jaunes, guêtrés; des hommes grands et lourds, à poitrines noires, surmontés de hauts shakos, et juchés sur les chevaux velus ; des hommes brillants, à l'attitude intelligente, le menton sur le cuivre du hausse-col ; et des hussards voltigeants, et, jusqu'aux limites du sol, des masses rectangulaires de vie humaine, des masses de souvenirs, d'espoirs, des émotions de fils et d'amants, de jeunes cœurs attendant toute félicité de l'existence. Par la verdure des prairies, entre les blondeurs des moissons, et dans les cavités des routes, cela perpétuait des masses frémissantes.

« Le meilleur, pour leur peine, est encore, me dis-je, de gagner promptement la bataille : c'est épargner des morts, des blessures, les désespoirs... »

Mais alors le scrupule de ma faiblesse m'en-

vahit. Que pouvais-je ? J'ignorais tout de l'ennemi. Mes informations n'avaient point prévu cet arrêt de la marche sur l'Adda. Durant la nuit, les Autrichiens avaient dû faire repasser des forces sur notre rive, pour couvrir leur mouvement de concentration à l'est des eaux. Evidemment leurs troupes occupaient la petite ville de Paulo, et les hussards du service d'éclaireurs se heurtaient à leurs avant-postes. L'ennemi avait-il du canon ; et la bataille allait-elle s'engager en règle, ou bien un bataillon sacrifié avait-il l'ordre de tenir là jusque la fin des mouvements exécutés au delà de la rivière ?

Le tourbillon d'un galop se projeta jusque nous ; et un aide de camp, à bicorne, à plumet bleu, mena son cheval contre le mien. Essoufflé, il salua. Le général Morel l'envoyait avertir que ses batteries pouvaient prendre position de manière à battre la partie Ouest de la petite ville.

Je priai d'attendre un instant ma réponse et de chevaucher près de nous. Pourquoi le lieutenant Arbour n'expédiait-il pas une estafette, si le souci de rendre un compte exact des choses le retenait sur la ligne de feu ? Etait-il tué, blessé ?

Garamond comprit mon impatience et fila vers les avant-gardes, à son tour. Déjà l'on apercevait, dans les brumes et la fumée, le clocheton d'une église, les tuiles des toitures, les arbres des jardins. Une gerbe d'incendie jaillit d'une

grange ; puis, en avant de la ville un crépitement de flammes courtes déchira les flocons de fumée. A l'Ouest, une détonation d'artillerie ébranla l'air. L'ennemi arrêtait le corps du général Morel. Je fis halte.

— Partez, monsieur, dis-je à l'aide de camp. Que vos batteries ouvrent le feu. Ici un bataillon de voltigeurs va reconnaître les approches au Sud du bourg, et à l'Est. Priez le général Morel de me tenir au courant par estafettes.

Le jeune homme tourna bride et enleva sa bête... Je dis au capitaine Heichmann de courir jusqu'au commandant du bataillon le plus proche de l'ennemi afin de lui prescrire une attaque prudente, une attaque de reconnaissance aussi rapide que possible. Heichmann s'en alla sans trop de hâte, tâchant de voir, incertain de la position des troupes ; et l'impatience me fit hausser les épaules.

Mais Arbour parut, tout souillé par l'écume de son cheval. Les hussards avaient rencontré la fusillade près de Paulo et tenté d'abord le passage. Vite, ils avaient dû battre en retraite derrière une compagnie de voltigeurs intelligemment déployée par un capitaine aux premiers coups de feu. Maintenant, les tirailleurs se canardaient à distance. Il y avait douze hussards hors de combat, dont six tués. Le brave garçon en gardait de la pâleur. Il ne retrouvait pas sa respiration. Pour lui, les Autrichiens devaient

être au nombre de cinq à six cents, avec une batterie et des uhlans.

— Mais ils sont fous ! criai-je. Nous allons les faire déborder par la division Morel. Monsieur le major, ordonnai-je à Becque, veuillez rejoindre au plus vite le fanion du général Morel. Priez qu'on mette en marche, soit la cavalerie, si on le peut, soit de l'infanterie défilant au pas accéléré derrière la protection des batteries, de façon à déborder le Nord du bourg. Je crois que ces terrains sont en éteule, là; l'escadron de guides pourra facilement trotter. Allez donc...

Presque aussitôt le tonnerre de l'artillerie gronda sur l'Ouest de Paulo. L'aide de camp était parvenu. Arbour s'épongeait, silencieux.

— Vous avez vu leur déploiement au Nord? demandai-je.

— J'allais le voir, quand un parti de uhlans est sorti d'une ferme. Ils m'ont poursuivi jusqu'aux lignes de voltigeurs.

— Ils ont tiré ?

— Des coups de pistolet... Je me suis retourné. Un vieux, sec, pas loin de ma croupe, brandissait l'arme fumante, et m'injuriait en allemand, ses éperons dans les flancs de sa bête. Il la frappait avec le canon du pistolet. J'ai piqué des deux, pensant à vous, et à votre impatience, plus qu'à la riposte.

— Vous étiez très près ?

— Certes. J'aurais pu compter les boutons

sur la bande de la culotte, et je puis dire qu'il avait le nez blanc d'émotion, des sardines d'argent à la manche... une moustache grise... Vous me regardez, mon général. Mes dents claquent encore. Vous devez avoir une triste opinion de moi.

— Mais non... Seulement si vous aviez pu reconnaître leur formation au Nord du bourg ou du côté de la rivière...

— J'y vais...

Il ne se tenait plus à cheval ; du courage plein l'âme, de la peur plein le corps. Je lui dis que je ne pouvais me démunir du seul officier à ma disposition. A le voir livide, avec des narines pincées, une respiration en hoquets, je me souvins qu'aux jours de Sébastopol, j'avais été pareil, peu fier, pour commander en outre, lieutenant-colonel, à mille fantassins, et répondre de leur sort.

— Buvez un coup de rhum, conseillai-je.

— Mon estomac le rejetterait.

De la sueur ruissela sur sa figure imberbe. Ses yeux ternirent. J'eus à craindre qu'il ne s'évanouît devant l'escorte. Poussant mon cheval entre les lanciers et lui-même, je leur dérobai le spectacle de sa figure.

« Boum, pôôm, » firent les voix espacées des canons. Puis le silence magnifia tout. Un cliquetis de sabres, de mors, un frissonnement de plumets sous la brise animaient seuls l'espace froid,

et l'immobilité de dix mille hommes en ligne couvrant la campagne taciturne. Les chéchias des zouaves, à la droite de la division Morel, faisaient une plantation rouge, courbe selon la pente verte du sol. Dans un champ de blé presque mûr, les guides plongeaient jusqu'au chanfrein des chevaux ; et leurs bonnets à poil me semblèrent de monstrueuses fleurs.

Mais, en bas, la fusillade cracha des pétillements plus vifs. Le deuxième bataillon de voltigeurs, mis en marche non loin de nous, dépassa la tête de l'artillerie. Je constatai l'allure muette et solide des hommes. Ils avancèrent coude à coude, en confiance dans leur chaleur mutuelle, la main gauche à la musette, le pas ferme. Toutes les figures étaient blêmes cependant. Brusques, les capitaines surveillaient l'alignement, peu capables de contenir leurs gestes nerveux ; les lieutenants cherchaient à voir le feu par-dessus les sacs des rangs, les bonnets de police.

Arbour se redressa sur la selle.

— Vous êtes mieux ?... Oui. Allons : un petit trot...

J'éperonnai. Nous courûmes le long des voltigeurs. Leurs têtes cachaient le combat. Ce nous parut long d'avoir à les dépasser. Au bout de la première compagnie, nous découvrîmes toute une ligne flottante de tirailleurs au galop, qui gagnèrent l'abri d'une crête, où ils se couchèrent. Des flocons blancs signalaient, derrière une barricade

de chariots, de barils, de matelas, le tir ennemi qui se prolongeait à droite et à gauche de la route, le long des haies basses, dans les fosses à fumier, parmi les arbres à fruits, les tiges des fèves déjà hautes. Parfois, l'uniforme blanc d'un Autrichien, ou son shako à plaque de cuivre, excitaient le feu des nôtres, vautrés sans abri dans de la luzerne et les avoines.

Au-dessus de Paulo tournaient des fumées noires et pourpres. Nous vîmes, sous l'obus invisible, s'effondrer un toit de tuiles.

Là, il fallut attendre une demi-heure le résultat du débordement de la division Morel. De notre côté, l'approche difficile eût coûté trop de sacrifices, malgré l'avantage et le résultat certain du nombre. Pour d'autres gloires, je réservais mes forces.

Néanmoins, le deuxième bataillon de voltigeurs descendit vers l'Adda, derrière les lignes engagées; j'ordonnai qu'une batterie commençât le tir par-dessus celui de nos tirailleurs, pour culbuter la barricade à l'entrée du bourg. Cinq boulets y réussirent.

Presque aussitôt, le feu se raréfia dans les cours de fermes. Les haies se dégarnirent de tireurs ennemis. Un rassemblement confus s'opéra, de droite et de gauche, sur les côtés de la route. Les derniers coups de feu éclatèrent dans les fèves, où tomba l'un de nos obus. De la déroute piétina les tiges.

— Lieutenant Arbour... vite... portez l'ordre de la charge!...

Remis par l'évidence de la victoire il enleva son cheval. Les basques de son habit volèrent et je ne le revis plus auprès de moi tant que les voltigeurs, suivant la sonnerie des clairons, coururent, la baïonnette haute, jusqu'à la route déblayée par le canon.

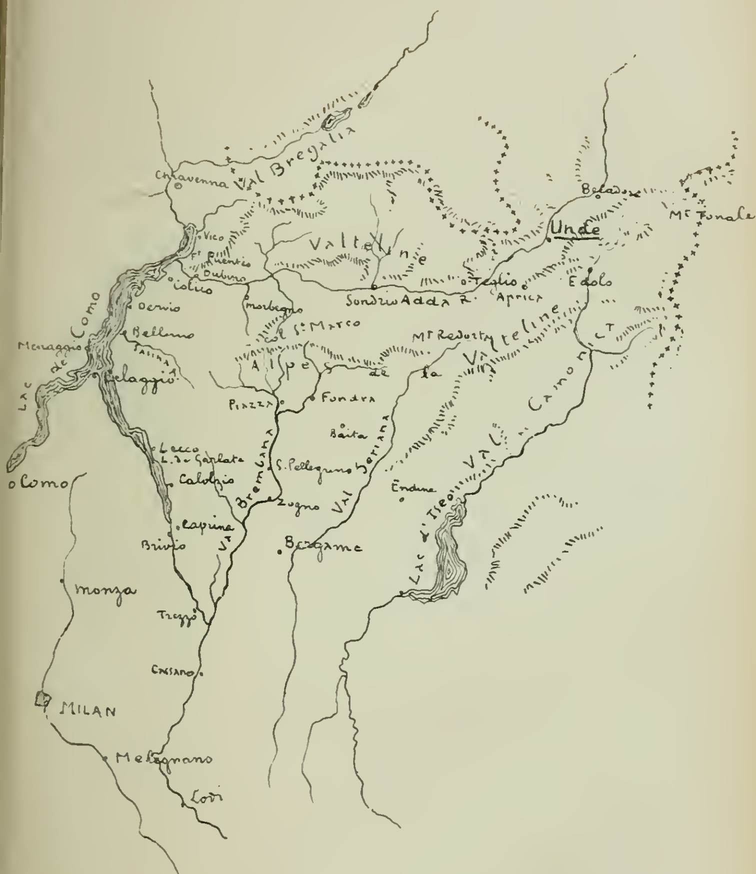
Je suivis les phases. La colonne de bataillon, reformée, s'engagea sur la route jaune, au pas de charge. Des coups de feu partirent encore des murs. Il y eut plusieurs culbutes dans les rangs; puis un arrêt, face à droite, face à gauche; une salve générale contre les vergers et les champs de fèves. Des crosses de fusils se levèrent au milieu des poiriers. Les uniformes blancs se montrèrent, pour offrir leurs armes. La charge repartit. Des premières maisons, une strie de feu jaillit alors. Un tiers environ de la première compagnie se rompit dans la fumée blanche. Des cris de commandement, la sonnerie reprise, l'élan de la deuxième compagnie se précipitèrent, s'engouffrèrent dans la rue déserte, tandis que le reste du bataillon embrassait le contour des murs, avec sa force active, rouge et bleue.

L'artillerie cessa le tir partout. Je conclus à la retraite de l'adversaire ayant aperçu la marche débordante de la division Morel.

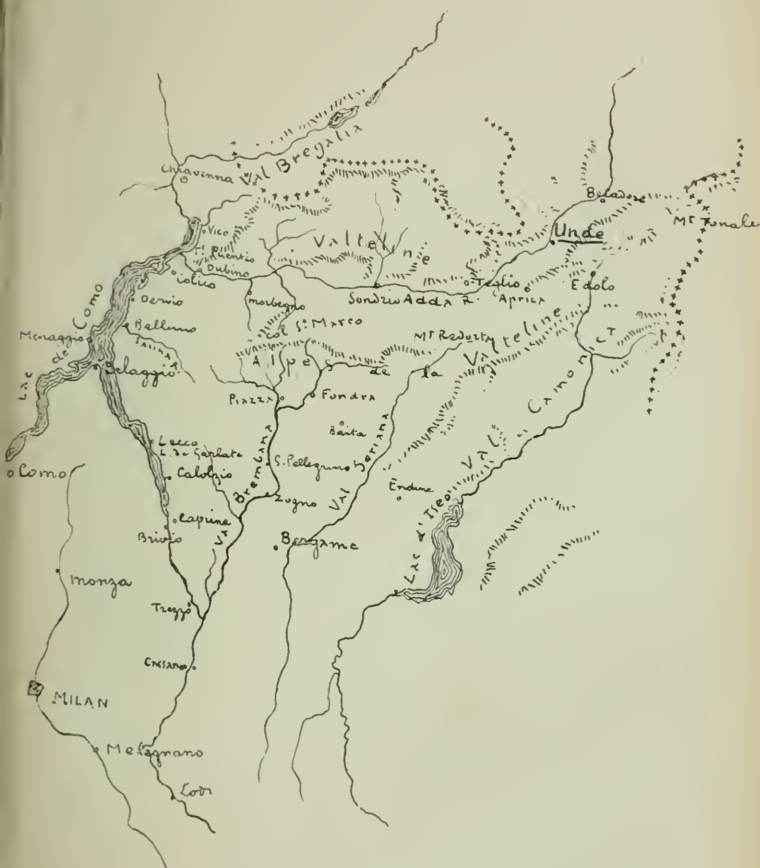
Poudreux, terni, le visage en feu, Garamond

dans son armure reparut. Il confirma mes prévisions. Il ne seyait pas de nous vanter de l'avantage. Quatre centaines d'Autrichiens reculaient vers l'Adda, face à nous, noblement. Garamond demandait de la cavalerie pour leur couper la retraite. Déjà les guides de la division Morel descendaient avec une batterie pour s'insinuer entre la rivière et l'infanterie blanche, en la devançant. Le major Becque revint. Il m'apportait un message. Le général Morel demandait qu'une marche convergente de mes hussards resserrât les fuyards contre ses guides dans un angle de cavalerie. Si nous laissions, alléguait-il, les Autrichiens remonter la rive jusque Cassano, nous n'y trouverions que peu de vivres et des logis dévastés. A ce moment, Arbour m'annonça l'évacuation de Paulo, dont l'ennemi avait incendié les rues du Nord. Dix-sept voltigeurs avaient été tués dans la bagarre, sur la route et autour des premières maisons. Une trentaine de blessés occupaient les chirurgiens, de ci, de là.

L'annonce de ces pertes m'engageait à la prudence. Descendu de cheval, j'écrivis un billet au général Morel. Je lui mandai que, notre jonction s'étant accomplie, près de Paulo, à l'heure dite et au lieu convenu, il me semblait préférable de ne point retarder la marche vers le Nord et le lac. Car notre objectif principal était une opération en Valteline où seule une prompte venue nous pouvait garantir l'avantage. A mon



Chiavenna
Val Bregalia
Valteline
Vico
Ft Fuentes
Dubino
Colico
Dervio
Bellano
Menaggio
Lac de Como
Morbegno
Col St Marco
Sondrio
Adda R.
Teglio
Aprica
Edolo
Mt Tonale
Mt Redorta
Alpes de la Valteline
Val Camonica
Piazza
Fondra
Baita
Val Seriana
S. Pellegrino
Zogno
Lecco
L. de Garlate
Calolzio
Brivio
Como
Monza
Trezzo
Cassano
MILAN
Melegnano
Lodi
Bergame
Endine
Lac d'Iseo



Val Bregalia
Vico
Dubino
Dervio
Bellano
Lac de Como
Valteline
Adda R.
Aprica
Unde
Edolo
Mt Tonale
Mt Redorta
col St Marco
Alpes de la Valteline
Piazza
Fondra
Baita
S. Pellegrino
Val Seriana
Zogno
Endine
Lac d'Iseo
Bergame
Lecco
Calolzio
Brivio
Monza
Cassano
MILAN
Melegnano
Lodi
Como

sens, il devait faire partir d'abord sa cavalerie, pour que, les vingt kilomètres de l'étape couverts, l'escadron de guides et une batterie occupassent la ville de Cassano avant le soir. Son infanterie continuerait la route pour soutenir au besoin cette avant-garde. Elle n'avait pas à contenir le bataillon autrichien qui ne pourrait, en aucun cas, atteindre cette place le premier. Soit qu'il repassât sur des bateaux la rivière, à la hauteur de Paulo, soit qu'il attendît le choc de ma division, ses forces ne devaient nullement inquiéter notre marche, ou la retenir. Il s'agissait, pour le corps Morel, de parvenir le premier à Cassano, avec mes équipages de pontonniers que je lui adressais, afin qu'il les joignit à l'escadron de guides, Notre espoir de franchir l'Adda était, à cette heure, déçu. Les Autrichiens tenaient évidemment la rive gauche, et ce passage, facile, le lendemain, à Cassano, pouvait, vingt kilomètres en aval, nous devenir funeste.

Je prévis que le général accepterait sans grâce, malgré ces explications, des ordres contredisant son désir. Ce ne m'empêcha point de lui expédier en toute hâte Arbour, qui avait l'anxieuse envie de se réhabiliter à mes yeux. En même temps, Garamond prit la tête du train de pontonniers pour rejoindre la division Morel et l'escadron des guides. Si, parvenu à Cassano, ce détachement trouvait l'Adda libre, il devait aussitôt entreprendre l'installation de bateaux en

aval du pont détruit. A l'aube prochaine, on effectuerait le passage, après contact avec la division Bertrand, qui devait nous atteindre par la route milanaise.

Arbour et Garamond partis, je me remis en selle et gagnai la route.

Derrière moi s'ébranlèrent les deux régiments d'artillerie ; et de tous côtés il y eut à nouveau des hommes en marche, des chevaux trottant sous le fouet. Les zouaves de Morel entrèrent dans le champ quitté par les guides, et le fleurirent de leurs chéchias, pour rattraper la route au delà de Paulo. Tout s'anima sous la pluie fine advenue. Le combat avait duré une heure.

Sur la route, je rencontrai les hussards. Ils allaient reprendre l'avant-garde, passé la ville. Deux hommes avaient à la figure des linges sanglants, et un autre la main bandée. Les pelotons défilèrent au trot devant moi, sur leurs montures basses et vives. Leur fanfare envahit les fenêtres des entresols.

En ville, les voltigeurs emplissaient les étroites boutiques. Sur les auvents, certaines petites affiches blanches de langue allemande étaient collées, ordonnant la fermeture des fenêtres. Au bout de la Via Grande, l'incendie flambait encore.

Quand nous entrâmes, derrière les hussards, des têtes apparurent aux fenêtres. On nous jeta des rubans, des fleurs, des vivats. Les ménagères descendirent aux seuils avec des bou-

teilles pour remplir les gobelets des voltigeurs, devenus joyeux. Les loustics embrassaient les vieilles femmes. Autour des faisceaux, il se partagea de la charcuterie. Des bouches françaises baisaient le goulot des bouteilles italiennes revêtues de paille.

Je fus à la caserne, vide d'Autrichiens, pour visiter l'ambulance provisoire. A mon entrée dans le corps de garde, un major amputait la main d'un hussard, maintenu par des voltigeurs. L'homme hurlait : « Les brutes ! canailles ! » Mais la lame, d'un circuit, détacha les chairs. En quatre coups, elle scinda nerfs et tendons. Le sang sautait sous l'œil hagard du soldat, maintenu à bras-le-corps. Sans s'occuper de sa colère, le chirurgien allait toujours, coupaillait avec des ciseaux. « Brutes! canailles!... Lâches! » hurlait le gaillard, dont la face verte se crispa autour de la bouche béante. Le poing tomba sur le sol. Le hussard tapa violemment du pied, et puis en larmes, en sanglots, il s'affaissa contre terre, laissa le moignon inerte aux mains des aides qui le bandèrent de toile.

Ce me fut une angoisse de voir ce garçon qui enfonçait le vide à coups de bottes, qui disait avec des cris étranglés par le sanglot : « De quoi vais-je vivre, hein?... De quoi?... Plus de travail, plus rien... plus rien... rien... rien!... » Il me regarda, stupide. Il regarda les autres, puis sa main droite à terre, les pauvres doigts noircis

et à demi courbés contre la paume calleuse, puis le sang vermeil en une petite flaque grasse, des gouttes rouges, rondes.... Il poussa encore une hurlée barbare, et se détourna du spectacle de sa main. Il enfouit sa tête dans le bras valide appuyé sur le banc, et se reprit à sangloter.

Je sortis très vite, en sueur, malade, le plomb de la tristesse dans le ventre et dans la gorge.

Dehors, les troupes défilaient par quatre, l'arme à la bretelle, les pipes allumées. Les tambours portaient leur caisse au dos.

Toutes les fenêtres s'ouvrirent. Je remontai à cheval, gagnai la plaine.

Mon armée, ma force, les vingt mille bras de ma force, les dix mille têtes de ma volonté, les vingt milles jambes de ma promptitude, couvraient l'espace, en pantalons rouges, en bonnets de police, en kolbacks, en shakos, à pied, à cheval, sur les sièges des caissons, avec des poitrines plastronnées de drap noir, de brandebourgs jaunes, de passementeries, le fer tintant contre le fer. Jusqu'au loin, à travers les moissons et les prairies, cela noyait les fermes, les bois, cela coulait par les chemins et par les routes, cela marchait joyeusement à la mort sous la petite pluie fine du matin; et je ne cessai pas de voir en moi-même la face convulsée du garçon sans main.

L'église de Paulo nous saluait de ses cloches bramant un hymne de victoire.

II

Pourquoi cette acclamation des cloches remit-elle en joie brève tout moi-même ? Les têtes aussi des soldats se redressèrent et se sourirent. Des bidons furent levés jusqu'aux moustaches. Les officiers poussèrent les cailloux avec leurs cannes, en plaisantant.

Moi, je m'exaltai de nouveau. De ville en ville, les cloches continueraient d'applaudir la venue de mes victoires. Edith enfin participerait à la gloire attendue par la naïveté de son adolescence. Elle se résignerait mieux à l'ennui de vivre auprès d'un homme bien plus âgé qu'elle, assailli en outre par les urgences d'un travail sans repos. Elle cueillerait le fruit de ses peines. Je n'aurais plus, au logis, le spectacle de sa perpétuelle tristesse, ni le reproche de son regard pâle ; ni sa vaine plainte d'enfant qui désire toutes les fanfreluches de la vie... Cette acclamation des cloches n'étoufferait-elle pas enfin l'appel

des bals, des fêtes, des opéras auquel je ne pouvais répondre avec la petite épouse, comme elle l'eût voulu.

Passé Paulo, l'ennemi ne fut pas rejoint. Nos hussards d'avant-garde saluèrent de leurs mousquetons les dernières barques emportant sur l'Adda la compagnie de rideau qui avait couvert la retraite. Je me félicite encore d'avoir obligé le général Morel à courir sur Cassano, malgré ses intentions. Si j'avais permis d'engager la brigade sarde, j'aurais encouru le reproche fait à l'occasion de la bataille de Malegnano, l'avant-veille, où trois corps d'armée perdirent neuf cents hommes afin de conquérir un village défendu par une brigade. Celle-ci, mon artillerie seule l'eût alors facilement dispersée. L'état-major ne laissa point agir tous mes feux, parce qu'il voulut justifier, par l'emploi des infanteries de corps, les ordres du jour favorables à beaucoup de bataillons dont les officiers reçurent ainsi grades et croix. Ces avantages de l'épaulette coûtèrent neuf cents vies humaines. Je ne pense pas que l'avancement de quelques capitaines vaille tant de morts.

Après la grande halte, la marche, le long de la rivière, se poursuivit sans incidents jusque Cassano. Grâce à ma jumelle, j'aperçus plusieurs fois les régiments autrichiens encaissés dans les chemins de la rive gauche, inondant les abords des villages, ou trottant par la poudre des rou-

tes. Il n'était plus question de passer l'eau, selon mon plan du matin. Par échelons, l'ennemi se retirait en bon ordre vers l'Oglio. Plus tard, seulement, j'appris que cette retraite se continuait jusque Castiglione, et la plaine de Médole où se devait jouer, à Solférino, la belle partie.

A cette heure, rien ne m'échappa de l'importance des victoires remportées par Garibaldi et sa légion des Alpes. En balayant le Nord de la Lombardie, il avait rejeté les Autrichiens sur les baïonnettes de Magenta. Un message du général Morel confirma que cette légion occupait Bergame, que ses avant-postes menaçaient Brescia, qu'elle pensait atteindre le Lac de Garde, envahir le Tyrol, au Sud, par la vallée du Haut-Adige, tandis que nous forcerions cette même province, à l'Ouest, par la Valteline.

Ainsi couverte, notre droite n'avait plus à craindre les tentatives de la garnison de Bergame.

Je le fis dire aux adjudants-majors. La nouvelle, portée à la connaissance des troupes, leur donnerait de l'assurance et de l'entrain pour les étapes. L'après-midi, nous retrouvâmes sur les hauteurs la brigade sarde et le régiment de zouaves, toute la division Morel. Cette infanterie ruisselait le long des côtes, à travers les champs de riz et les vignobles, en chantant. A cinq heures, un capitaine des guides vint m'avertir que ses hommes tenaient le pont de

Cassano. Miné par l'ennemi, il avait eu une seule arche détruite lors de l'explosion. En quelques heures de travail, les pontonniers sardes achèveraient sans mal les réparations provisoires.

Le capitaine Heichmann se réveille tout à coup devant moi, son cheval s'étant arrêté, revenu de Cassano. La division Bertrand y est signalée. Le syndic prépare ses logis. Déjà la division Morel occupe la ville et les fermes des environs. Il ne restera plus à nos hommes que le bivouac dans les hameaux... Décidément, ce Morel nous afflige d'une impertinence parfaite. Arbour a cherché partout l'intendance sans la découvrir. On ignore si les hommes toucheront de la viande et du pain dans cette petite ville de cinq mille âmes, où près de quinze mille soldats se concentrent, le grand état-major ayant renforcé, de Milan, les brigades sardes et complété les bataillons français. Certes, le désir de vaincre dans le Tyrol avant Garibaldi n'est pas sans influencer ces excellentes dispositions à mon égard. Garamond assure qu'au lendemain de Magenta, le roi Victor-Emmanuel reçut de l'empereur un « poil » pour son retard à garnir le terrain de combat.

A tout hasard, le syndic de Cassano offre des rations de riz en quantités notables ; mais il a entendu dire qu'à dix kilomètres, arrivent, par tous les chemins, des chariots de réquisition

chargés de vivres sous la conduite de soldats piémontais.

Suçant leurs pipes, défilent les voltigeurs aux souliers blanchis. Quelques-uns boitent, à cause des chaussures neuves. La poussière saupoudre entièrement les uniformes de l'artillerie.

Aux épaules courbées, les sacs pèsent. Les chevaux claquent du sabot. La fatigue est grande. Voici la voiture d'ambulance qui suit les hussards, et la figure furieuse de l'amputé qui soutient son moignon droit dans sa main gauche, qui me lance, au passage, un défi de haine par le regard. Les linges autour du poing rougissent. L'homme est assis, les bottes ballantes, au dos de la charrette. D'une autre voiture pendent des guêtres et des jambes garance, dans la paille ensanglantée. Je devine, au bout, des corps pantelants sous la bâche verte, des bouches blêmes d'angoisse, des mains qui se crispent. « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », rappelle Garamond à la vue de ma tristesse. Heichmann dort sur ses fontes. Remis de ses émotions, Arbour conte à Becque, revenu près de moi, des bouffonneries sur les Italiennes.

Au milieu d'un brouillard de poussières, nous entrons derrière la fanfare d'artillerie. Les trompettes sonnent vers les balcons des premiers étages, d'où nous arrivent des fleurs, d'où se développent quelques drapeaux français unis aux couleurs sardes. Les yeux asiatiques des Italien-

nes sourient, non moins que leurs dentures.

Mon logis est hors la ville, dans une propriété appartenant à deux sœurs l'une et l'autre veuves. Monsieur gras et rieur, leur père, nous accueille sur le perron. Il fête le départ des Autrichiens. Il montre les légumes saccagés, les pelouses défoncées, les arbres abattus; puis nous introduit en son salon de style empire. Cous de cygnes en acajou pour soutenir les bras des fauteuils, aigles de bronze doré aux angles des tables à marbres massifs; Apollon conduit un quadrige de cuivre au sommet de la pendule; le prince Eugène caracole sur un cheval pommelé par-dessus les grenades en feu, au milieu d'un cadre vaste. On nous verse d'un petit vin dur que recèlent des fioles recouvertes de paille. L'hôte nous laisse. Presque aussitôt je reçois la visite du général Morel. Comme il me domine de la taille, son agaçante mine de bravache lui est facile. Il ne me laisse pas le loisir de blâmer l'accaparement des rues. C'est lui qui se plaint. Tout manque. L'intendance n'arrive pas. Les conditions de rapidité que notre dessein exige ne se trouveront pas remplies. Et il tient haut son visage cramoisi entre les touffes crépues de ses cheveux blancs. « Mon pauvre homme, semble-t-il dire, vous êtes fait pour commander comme l'étrier pour servir de mors ! » métaphore qu'il applique au général Bertrand, par politesse envers moi. Je ne réponds rien. Mon économie de paroles lui marque la

froideur de mes sentiments. Arbour étend les cartes contre le marbre de la table empire, et Garamond commence la lecture du plan de marché... Un crayon à la main, Heichmann indique les localités, les routes. Nous discutons. A toutes les remarques, Morel laisse passer entre ses lèvres un « si l'on veut ! » qui désigne assez l'attitude d'un génie méconnu et résolu à ne pas contredire, puisqu'il ne peut lutter avec ses seuls poings contre la stupidité du monde.

— Oh ! mon général, c'est simple, conclut-il. Je marche à l'aile droite, en colonne volante, avec des pointes de cavalerie. J'éclaire et je me replie. Un sous-lieutenant ferait cette besogne. L'empereur n'avait nul besoin d'un chef de division, pour cela... Je suivrai vos instructions à la lettre.

— Et à l'esprit?...

Son salut montra qu'il doutait d'une pareille présence dans mes ordres.

Avec le général Bertrand, ce fut, deux heures plus tard, autre chose. Affectant l'air troupier, rouge et court, le triple pli de la nuque débordé sur son col de tunique, il bousculait ses phrases dans sa grosse moustache noire.

— Bon, bon ; je suis la maman, quoi, le garde-manger, et le garde-malade. Entendu. J'ai les ambulances, les convois, la réserve ; je marche à gauche et en arrière ; j'installe les riz-pain-sel et je protège les pots à moutarde. Si je ne suis pas

héroïque... ce sera ma faute... Faudra-t-il passer l'inspection des fournitures ?

— Mais, général, répliquai-je, devant Uhde, votre rôle devient considérable. Vous serez réellement l'armée. Tandis que la division Morel et la mienne opéreront sur les deux rives de l'Adda, vos troupes, déployées contre les pentes de la montagne, attaqueront les défenses mobiles du fort Est. Votre régiment du génie aura les honneurs du siège que nous entreprendrons contre le défilé d'Uhde. Mon artillerie ne fera que soutenir. C'est à vous que se rendra le Fort.

— Soit! je vous remercie. Donc, résumons. A Sondrio, la division Morel remonte la rive droite. Moi, je vous suis sur la rive gauche.

— Vous savez, objecta Morel, ces forts sont pourvus de pièces à longue portée.

— Oui, dis-je; mon plan est de nous tenir d'abord hors la zone de ce feu, et d'attirer, par des mouvements de troupes, l'artillerie mobile en plaine. Notre supériorité numérique en canons, en hommes, détruira ces forces mobiles. Nous pourrons ensuite porter l'effort total de nos quatre-vingts bouches à feu sur le passage est, pour le forcer; et gravir les pentes. En admettant que l'artillerie des forteresses éteigne la moitié de nos feux, l'autre moitié pourra toujours arriver à portée utile des ouvrages, et les rendre intenables.

— Bigre ! fit Bertrand ; nous ferons là de gros sacrifices.

— J'espère que non.

Les deux généraux se regardèrent, clignèrent de l'œil, réprimèrent des soupirs. Bertrand voulut qu'on attaquât l'ouest de la position. J'expliquai comment la conquête du fort est nous dispensait d'enlever les autres, puisqu'il les dominait de son tir. Au contraire, le fort ouest pris, il faudrait refaire deux fois la même besogne.

— Va donc pour le fort est, lança joyeusement Morel.

L'autre résuma :

— Jusque-là, je suis le convoyeur de l'intendance. Je côtoie la rive orientale du lac de Côme, j'approvisionne avec des bateaux la ville de Colico, puis celle de Sondrio, après avoir enlevé le fort Fuentès,... de concert avec vous, mon général. A-t-on vu l'intendance?

Personne ne l'avait vue. Nous échangeâmes des sourires navrés, pour cette habitude fâcheuse de l'intendance.

Les généraux sardes étaient deux hautains vieillards titrés, en uniforme vert et argent, gantés de blanc, culottés de blanc, pourvus de bottes à l'écuyère, cuirassés de plaques et de croix, coiffés de bicornes à plumes de coq. Ils nous accablèrent de politesses et de protestations dignes. Ayant combattu avec le roi Charles-Albert, triomphé à Goito, puis reculé à Custozza et à Novare, dix années avant, ils communi-

quèrent mille indications précieuses sur les stratégies autrichiennes.

Le dîner nous réunit enfin à notre hôte et à ses deux filles, veuves, jolies Milanaises de vingt-huit à trente ans. Leurs maris, associés, venaient de périr dans un accident d'usine, peu de mois avant la guerre. Malgré ce deuil, plusieurs jeunes filles des villas prochaines avaient reçu des invitations.

On but à l'alliance et à l'abaissement de la maison d'Autriche. Quelques-unes, ignorant le français, jasèrent délicieusement en italien.

Toutes donnèrent la meilleure des œillades à l'artilleur Arbour, qui racontait sans fanfaronnade sa peur du matin, et comme le uhlan l'avait mis en fuite. Morel n'esquiva point l'occasion de dire une méchanceté spirituelle. On se récria. Arbour blêmit et se tut. Je me hâtai de fournir de grands éloges sur sa promptitude et de conter la panique de mon premier combat, en Algérie. Montant à l'assaut de Constantine, la peur tout à coup m'avait saisi. Un boulet près de moi défonçait deux hommes, jetait l'écheveau des intestins verdâtres jusque sur mon uniforme, avec des flaques de sang, enlevait un crâne au-dessus des sourcils. La cervelle se répandit comme la mousse qui déborde un verre de bière. Des yeux ternes sortirent de l'orbite. Il s'écroula des corps dans la ferraille des sabres et des carabines. Couvert de débris visqueux et palpitants, les membres paralysés, je restais sur place

avec la certitude de m'évanouir au moindre essai de geste. Je n'osais voir à terre l'amas des agonies sanglantes. Je souhaitai de périr tout de suite de la main de l'Arabe qui courut à moi, le pistolet tendu. L'arme tonna ; je fus extrêmement navré de ne pas me sentir à terre, la mort aux yeux, et d'avoir encore à lutter. Presque aussitôt il fallut parer la lueur de la flissah brandie sur ma tête. Sans foi, d'un geste mol, je levai mon sabre. Cela suffit cependant pour détourner le coup. Il entama mon shako de cuir. L'Arabe me regarda parce que je ne ripostai point. Nous prolongeâmes ainsi, l'un devant l'autre, notre surprise, lui, du feu dans les yeux, les dents blanches, pour la férocité d'un rictus, moi, couvert de sueur froide, immobile, et, le sabre haut, sans pouvoir l'abattre...

— Comment ça finit-il ? demanda Morel, ironiquement.

— Il me laissa. Il partit ailleurs. Nous nous séparâmes d'un accord tacite... D'autres soldats me rejoignirent et m'entraînèrent dans leur mouvement... J'allai, trébuchant... Alors, nos clairons sonnèrent la retraite. Le soir, un sergent-major de la compagnie vantait mon héroïsme. Il conta comment, entre les cadavres des deux seuls hommes qui m'eussent suivis, j'avais reçu l'attaque *des* Arabes... On a beau dire, on a beau nommer la gloire et le reste, la besogne du guerrier n'est pas toujours belle ; et je me demande

si l'évidence de cet axiome n'apparut pas subitement à mon adversaire lorsqu'il aperçut sur mon visage décomposé la résignation à la mort, puisqu'il me quitta.

— Je crois, pour ma part, assura le général Bertrand, que l'Arbi vit accourir la seconde ligne de vos hommes, et qu'il estima prudent de déguerpir, plutôt que de continuer une lutte, où ni son pistolet ni sa flissah ne l'avaient servi.

On approuva cette interprétation. Le crâne chauve du général Bertrand rougit de vanité.

La jeune veuve à la droite de laquelle je me trouvais assis parut s'émouvoir de tout cela. Elle me reprocha même, par insinuations, d'ôter à la guerre sa poésie. Morel prétendit n'avoir point connu de peur, sauf celle des grenouilles et des souris. Redressant la broussaille blanche de sa moustache, il plissait son front, il examinait la nappe en homme que mon discours attristait un peu et dégoûtait fort.

J'avoue que l'amputation de la main du hussard, après le combat de Paulo, ne quittait point ma mémoire, et contribuait à rendre pénible le sentiment de mes responsabilités. Le cynisme simple du général Bertrand, le dilettantisme félin et cruel du général Morel ne réconcilièrent pas ma nervosité avec les besoins de mon œuvre, encore que ma raison approuvât celle-ci.

Trop d'inquiétudes me détournèrent d'observer la cour fiévreuse faite par les deux veuves au

jeune Arbour. En vain, leur père frétillant, les appelait : « Fabiana ! Emilia ! » Elles consentaient mal à se distraire une seconde de l'entretien, pour répondre ; puis renouvelaient les lazzis, attirant sur les lèvres imberbes de l'artilleur un sourire confus. Fabiana, plus grasse, les cheveux en bandeaux, se trouvait en face de lui. Emilia, svelte, les cheveux roulés en arrière, ma voisine, lui parlait de plus loin. Elles l'interrogeaient sur les choses de Paris, sur l'empereur et les potins de cour. Mais, au pétillement de leurs yeux, il pouvait prévoir d'autres propos qu'elles dissimulaient sous ceux-là.

Après le dessert, l'intendance arriva en la personne de son chef, apostrophé tout de suite par le général Morel. Sans trouble, l'autre observa que, pour assurer de Milan, par des voies officielles, promptes et télégraphiques, le ravitaillement des colonnes sur le bord du lac de Côme, il avait dû demeurer plus longtemps au siège du grand état-major.

D'une serviette en maroquin, il tira des papiers qui justifièrent son allégation ; et je dus, le café pris, m'enfermer avec lui, pour combiner les mouvements de ses chariots, de ses barques et de ses wagons avec les marches de l'armée.

Tout le soir, ses voitures cahotèrent par la route, vers la ville. A cause des cris des charretiers, je m'endormis difficilement. Le piano, en bas, exécutait des airs de valse. Mais le sommeil

vainquit ces tumultes, car je tenais aux mains les fils de notre sort. Ils semblaient solides.

Ce ne fut pas l'appel de mon brosseur, mais les oiseaux, en pépiant sur toutes les branches du jardin, qui me réveillèrent. Le paysage baignait dans les vapeurs de l'aube. Je craignis qu'on eût mis camper les régiments près de l'eau et que ce brouillard blanc ne valût des pleurésies aux dormeurs des bivouacs. Vivement rasé pour une inspection immédiate, j'entrai dans mon uniforme et sortis à la recherche de mes bottes, puis d'un aide de camp, Arbour ou Heichmann, ou Garamond, ou Becque. Je ne découvris pas mes bottes. Un habit d'artilleur tout brossé et pendu contre une porte me signala les appartements d'Arbour. Je grattai plusieurs fois. Nulle réponse.

La hâte énervée d'éclaircir mes appréhensions détermina un acte peu poli. Pestant contre le jeune homme et ne voulant pas réveiller nos hôtes par la brutalité de mes appels, je fus quérir la clef de ma propre chambre avec l'espoir qu'elle ouvrirait aussi cette serrure. Elle l'ouvrit. Je poussai fort doucement la porte, et j'aperçus, parmi les draps défaits, une nappe de cheveux noirs répandus sur la poitrine du lieutenant endormi, la bouche ouverte. Vraiment, c'était délicieux à voir.

Le visage très pâle de la grosse Fabiana reposait sur la respiration réglée du soldat, qui, dans

ses mains en corbeille, gardait le fruit double d'une gorge abondante. Etalée sur le ventre et exhaussant une croupe harmonieuse, la jeune femme ronflait dans ses coudes, au travers de l'artilleur, elle, presque dissimulée dans la soie brune d'une courte-pointe. Cette présence me donna, de mon aide de camp, une opinion meilleure que celle conçue, la veille, à la suite de ses aventures guerrières. Il sentit vaguement, parmi les nuées du rêve, une intrusion. Les sourcils se froncèrent, la bouche se ferma ; peu à peu, les cils dévoilèrent un regard vague. Je lui souriais. Il agrandit son regard, et se rendit compte du passage à la réalité. D'abord, il n'osa remuer. Sa compagne n'interrompit nullement le somme. Il n'osa remuer ni les mains comblées par la gorge, ni les jambes soutenant le corps. Le gaillard imaginait l'effarement confus de son amie, si elle se réveillait devant moi ; et il me contemplait avec niaiserie, demi-penaud, demi-furieux. Je lui fis signe de se lever, et sortis sans bruit. Derrière moi, des chuchotements se répondirent.

Heichmann, le hussard, fut introuvable. Garamond logeait ailleurs. Le major Becque aussi. Je me promenais sans bottes à la recherche de mon brosseur, qui finit par apparaître lorsque mes cris formidables eurent fait retentir les corridors.

Il me remit le courrier dont quelques feuilles m'annoncèrent une grande douleur intime, mais prévue.

LES TROIS LETTRES SUIVANTES ÉTAIENT ÉPINGLÉES A CETTE PLACE DANS LE MANUSCRIT DES MÉMOIRES

« *Paris, le 10 juin 1859.*

» *Charles,*

» *Le télégraphe nous apprend que l'empereur vient de vous confier le commandement d'un corps d'opération. Je vous en félicite. Vous devenez César ou plutôt Bonaparte. Comme lui, vous avez eu votre Joséphine Beauharnais dans mademoiselle de Brévonne... Si je mets ici quelques points, c'est pour laisser à votre surprise le temps de se calmer. Mon Dieu oui, quelqu'un, plusieurs même, le bruit public enfin, m'ont renseignée. Tardivement... Je n'imaginais pas, en épousant le jeune veuf que vous étiez, réhabiliter ainsi, un homme, dont les complaisances pour l'amitié des ministres à l'égard de sa femme, avaient amoindri le prestige. Ils vous poussèrent au généralat. Vous fîtes une situation à leur maîtresse en l'épousant. Je le sais, aujourd'hui. De ces Barras et de ces Tallien, vous êtes la créature chamarrée. Vous avez eu votre Vendémiaire, le 2 décembre. Si Bonaparte obtint le commandement de l'armée d'Italie, à la suite de son mariage équivoque, on vous donna un régiment de Crimée pour la même raison. Vous voyez. Je n'ignore plus rien. Ma jeunesse, ma famille, mes alliances servirent à remettre en place celui que l'on blâmait trop et avec trop de preuves. Mille grâces*

de m'avoir choisie pour ce rôle. Je ne me plaindrai pas. Allez de victoire en victoire, de triomphes en triomphes. Revenez couvert de lauriers. Vous ne trouverez au domicile commun ni une plainte, ni un reproche. Seulement, je tenais à ce que vous ne restiez pas ignorant de l'état de ma conscience.

» Les enfants se portent bien. La rougeole de Louisette est une affaire finie. Le docteur ne reviendra plus. Je vous transmets une lettre de Stéphanie qui a un assez mauvais bulletin trimestriel de ces dames. Mais votre pupille se corrigera. Vous êtes son dieu et Napoléon pour elle. Elle vous adore. Vous lui trouverez à votre retour un mari très semblable à vous. Je leur souhaite de s'en réjouir plus que moi. Et puis, on ne devient pas Napoléon, sans passer par Bonaparte, fût-on très ferré sur la balistique. Bonne chance, donc.

» EDITH DE RAXI-GRESLOUP. »

« *Couvent Notre-Dame-de-la-Plaine.*
» *Première division. Jour de saint Landry.*

» *Mon cher tuteur,*

» *Que j'ai pleuré! que j'ai pleuré!... Ne pas vous voir partir pour la guerre. Ces dames ont eu de la peine à me consoler. Comme je prie pour vous; le matin, le soir, à midi. Quand l'Angelus sonne et que toute la classe s'agenouille, je pense que vous courez au galop, peut-être, à la tête de vos régiments que vous entraînez à l'assaut, et vous n'entendez pas l'Angelus. Voir la lueur de votre sabre au soleil!... J'ai emprunté l'atlas de notre mère Sainte-Agnès et je suis votre marche en Italie. J'écoute les musiques militaires. Je crois voir les drapeaux au vent; je frissonne, car j'entends aussi les acclamations de notre armée qui monte à l'assaut. Avant-hier, il a fait de l'orage. Je m'imaginais la canonnade, la charge, votre héroïsme au milieu des balles... Je tremblais; j'étais heureuse... fière, contente, tout... tout. O mon grand tuteur chéri!... Comme vous étiez beau l'année dernière au 15 août, quand vous avez défilé à la tête des batteries au galop. Savez-vous que vos cheveux, comme vous les coiffez en les ramenant sur les tempes, font une couronne de lauriers à votre front. Ils sont si bien, vos cheveux ondulés, roides et souples à la fois, déjà de bronze ciselé pour votre statue.*

» *Toutes les amies de la classe sont jalouses de moi parce que j'ai votre portrait. Moi, à leur place, je serais plus jalouse encore.*

» *Je pense tant à vous, mon cher tuteur, que je n'étudie pas très bien. Madame la Supérieure m'a fait honte l'autre jour. J'ai été fort vexée. Elle aurait pu me dire cela dans sa cellule, face à face, et non devant toute la classe. Elle a dit que quand on avait l'honneur d'être la pupille d'un grand général, et que quand on allait sortir de pension, pour faire son entrée dans le monde... enfin elle a dit un tas de choses... que j'oublie, puisque la cloche sonne et que j'ai tout juste le temps de vous embrasser sur ce papier, de tout mon cœur, de tous mes cœurs, avec toute la France.*

» *Votre pupille respectueuse,*

» Stéphanie de Leyran. »

« *Ministère des Affaires Etrangères.*

» *11 juin 1859.*

» *Mon vieux Charles,*

» *J'espère que cette fois ça y est. Tu tiens le bâton de maréchal. A Saint-Cloud, tout le monde le prétend. L'impératrice a rappelé devant la cour ton bel exploit de Malakoff, et on a lu une lettre du général Lebœuf où tu es cité avec un mot fort aimable. Ta renommée enfle comme un ballon... qui ne crèvera pas.*

» *J'ai trouvé la générale un peu souffrante et triste en allant lui faire visite hier. Nous avons bu cependant le fameux thé. Ta femme me le fait aimer. Tu sais comme je détestais ce liquide dont j'avais pris le dégoût à Londres pendant mes quatre années de stage diplomatique. Il est entendu que, tous les jours à six heures, j'irai en boire une tasse dans tes pénates. Ça ne te choque point ?... On ne parle que de toi sous ton portrait. Ce diable de Cabanel a un fameux talent ; et il t'a flatté, très peu, mais juste à point pour que ta femme reste folle de toi. Cabanel est méchant pour tes amis. Enfin...*

» *Quoi de neuf? Rien. J'ai cependant donné à Chonchette la bague de ses huit jours. Sa passion pour le crottin des courses me désolait trop malgré ses somptueuses crinolines... Non, je ne pouvais plus. C'est à dégoûter du célibat. Elles se ressemblent toutes, les biches ; et nous sommes de fameux*

daims. J'ai demandé à ta femme de me marier. Elle me propose Stéphanie de Leyran. Mais elle n'a pas dix-neuf ans, cette fleur. J'en ai trente-cinq. Ce serait audacieux. Conseille-moi, si le soin d'éventrer à coups de canon les naïfs patriotes (qui t'offrent le prétexte de continuer ainsi une belle carrière!) te laisse le loisir de m'envoyer un bonjour de ton écriture historique.

» *Tout à toi,*

» ROBERT CLARENDON.

» *Et ne te fais pas tuer, vieux pandour!* »

On dit qu'une douleur prévue, ressassée d'avance par la crainte, n'est plus rien lorsqu'elle arrive. C'est une exagération. Une lettre, ce matin-là, m'avertit d'une grande catastrophe morale. Depuis deux ans, je l'attendais. Le malheur ne devait changer rien de ma vie active, rien de ma situation, rien de ma fortune. Et cependant, je chevauchai près de deux heures à travers les troupes sans les apercevoir. L'angoisse cérébrale supprimait toutes les sensations du monde réel. Je repassai ma vie. Je pesai mes actes. Je jugeai mon effort, sans indulgence, sans sévérité non plus. Comment acquérir la suprématie sur les hommes, si on renonce à lutter avec les armes des hommes? Je n'avais point prétendu devenir un dieu de vertu, mais une force militante. J'avais ramassé les armes des adversaires pour les combattre, selon mon instinct d'animal destructeur et ambitieux. Ce n'était pas bien admirable, ni saint, mais normal, tristement normal. Au reste, que m'importait l'amour d'Edith ? N'y avais-je pas renoncé depuis des temps? Je raisonnai dans ce sens. La logique vainquit tristement. Je me résignai, puis mon énergie parvint à l'emporter sur le trouble intérieur, et bientôt je rendis presque toute mon attention aux devoirs de ma charge.

Chacun de ces quinze mille hommes cantonnés dans les fermes, dans les hameaux, n'avait-il

pas de même sa cohue de souffrances qui veillaient en sa vie comme les sentinelles veillaient partout, sous la tristesse de leurs manteaux ?

Dans les granges, le sommeil accablait les sections, les pelotons. Les chevaux vêtus de leurs couvertures paissaient les prairies. Je rencontrai le parc d'artillerie occupant une vaste luzerne. En plein champ de blé, sur la moisson, dormait une brigade d'infanterie piémontaise, par lignes, aux pieds des faisceaux. Non loin de chaque cantonnement, les chariots de vivres, prêts pour la distribution du matin, attendaient, leurs brancards vides. Au bord de la rivière, passaient seulement les patrouilles. Je pus me rassurer.

Comme nous entrions dans la ville, mon ordonnance et moi, l'aube s'éclaira tout à fait. Telle une grosse cerise, le soleil égayait la pâleur du ciel. Au milieu d'une petite place, des camions contenant des tonneaux de vin et d'alcool restaient sous la garde de quelques artilleurs. C'était tout l'alcool de l'armée, de quoi remplir les bidons pour la marche. Le surplus, mis sur des chalands, remonterait l'Adda jusqu'au lac avec le contenu de nouveaux chariots de vivres qui arriveraient avant midi. Je poussai mon cheval par les petites rues. Des patrouilles me portèrent les armes. Déjà des zouaves s'éveillaient à la porte des maisons. Des voix s'appelèrent. Plusieurs cabarets se remplirent. Les soldats du génie, bouclant leurs courroies de sac, s'alignaient

le long du trottoir. On boutonnait des plastrons noirs sur les poitrines. Aux fenêtres, des femmes en camisoles bâillaient. Je vis Garamond cherchant l'écurie où son brosseur sellait leurs chevaux. Il promit de me rejoindre vite. En manches de chemise, des guides ciraient leurs basanes. Le fourmillement des troupes envahit le pavé. Il se versa des liqueurs sous les auvents. On trinquait en italien et en français, d'un bout de la ville à l'autre. Les dragons du général Bertrand peignaient la tête de leurs chevaux dans un pré finissant la dernière rue. Le soleil dorait les casques. La brigade d'infanterie sarde s'ébranla sur la route au son de ses musiques jouant la *Milanaise*.

Je tournai bride. Tout se mettait en marche. Des prolonges coururent à la suite de leurs attelages. Une grande lumière éclairait les murs blancs, les verdures lointaines des rizières, les canons des fusils. Le long du pavage, les sabres traînaient bruyamment parmi le cliquetis des éperons. Une impression intense excita les battements de mon cœur. Je goûtai de l'orgueil à savoir ces vigueurs innombrables dans l'étreinte de ma force. Qu'importait, dès lors, le caprice d'une femme? Haussé sur l'étrier, j'aperçus tout un lac d'hommes affluant vers le pont et les eaux.

Plusieurs des bataillons campés à l'extérieur s'engagèrent alors dans la ville, l'arme à l'épaule, le pied alerte... Mais ils s'arrêtaient. Du tumulte

secoua les airs. Je distinguai des cris de querelles. Impossible d'avancer. De ma botte, je frôlais déjà les serre-files, en poussant mon cheval ; je me dressai sur l'étrier ; j'aperçus des zouaves qui se battaient autour des camions chargés de tonneaux. Les plumets rouges des artilleurs, les shakos du génie me parurent submergés par la houle des chéchias.

Personne ne savait la cause. Je crus prudent de ne pas compromettre mon prestige au milieu d'une bagarre. Il m'aurait fallu sévir. Même je repoussai l'envie d'envoyer mon brosseur jusque-là ; et je demandai le chemin, indifférent en apparence, pour rejoindre, hors de la ville, les lanciers de l'escorte, ralliés avec les aides de camp, selon mes ordres, à la tête du pont. Comme j'enfilais une ruelle transversale, Garamond me rejoignant, expliqua tout. Chaque compagnie avait envoyé une escouade jusqu'aux camions pour « toucher » les rations de vin et d'eau-de-vie. Comme les zouaves étaient logés en ville, autour de cette petite place, ils avaient, caporaux en tête, arraché les bidons et les cruches aux hommes de corvée, artilleurs, génie, dragons, et vidé le contenu à leur barbe : plaisanterie d'Afrique. Sur ce, les corvées regimbant exigaient qu'on leur versât d'autres rations. Refus des soldats d'intendance. Les sergents, les maréchaux des logis responsables de leurs escouades, avaient voulu prendre les matricules des zouaves ; mais ceux-ci

culbutant, fuyant, bousculant, déjà très ivres, échappaient aux sous-officiers des autres corps et aux leurs.

Maintenant, les zouaves se sentaient passibles de punitions graves. Ils se défendaient à coups de poing, résolus à repousser, par la force, les investigations fâcheuses. L'esprit de corps les unit. Il en accourait de chaque ruelle pour défendre des camarades. Peu soucieux de voir l'autorité méconnue, leurs officiers ne quittèrent pas la taverne entr'ouverte où ils feignirent de ne rien entendre.

Le tumulte augmenta. En même temps, les unités de la division Bertrand engorgeaient les rues aboutissant à la place. Par des voies latérales je retrouvai l'escorte, Arbour, Becque, et le capitaine Heichmann, auxquels je ne ménageai pas les reproches, ni des jours d'arrêts problématiques ; puis, je fis porter l'ordre au général Bertrand de dégager les rues prises par le génie et l'infanterie sarde, d'y introduire ses dragons qui déblaieraient la place. Au général Morel j'adressai un message pour lui enjoindre de commencer le passage de l'Adda, les zouaves en tête.

Rien ne s'exécuta promptement. Après avoir fait demi-tour, les colonnes du génie rencontrèrent les équipages d'ambulance et les caissons d'outils engagés entre les façades. Il parut difficile que les prolonges pussent virer dans l'étroi-

tesse de la chaussée. Comme Heichmann criait à tue-tête : « Ordre du général en chef ! » les conducteurs tentèrent ce mouvement, le ratèrent. Les caissons crevèrent les vitrines des boutiques. Plusieurs chevaux s'abattirent. Un épicier eut le crâne ouvert par l'accident. Sa famille et ses voisins remplirent l'air d'imprécations italiennes, et toute une bande d'amis se rua sur les conducteurs des caissons, à coups de trique. Un brigadier atteint riposta du sabre. Cependant, les clameurs de la rebellion s'accrurent, au milieu de la place. L'heure passait.

L'intendant me rejoignit alors. Il exprima le doute que cette aventure nous laissât le temps de l'étape. Lui avait rassemblé ses chalands et ses remorqueurs. Pour remonter l'Adda il n'attendait plus que le passage des troupes sur la rive gauche. Malheureusement, si les tonneaux étaient vides après la bagarre, il lui faudrait repartir pour Milan et recommencer ses achats d'alcool et de vin. Or, le général Bertrand accourut au galop. Furibond, il venait de faire envahir par le génie les maisons de la rue où se réfugiaient des civils qui avaient assailli à coups de canne ses conducteurs. Six arrestations étaient opérées. Il parlait de faire pendre les bourgeois aux lanternes. Il voulait que le capitaine Heichmann, cause du désordre, fût déféré au conseil de guerre.

— Moi, je protège mes hommes, je n'entends

pas qu'on insulte et que l'on frappe mes sous-officiers. Dans quelques heures, ces braves garçons iront se faire trouer la peau, mon général, c'est bien le moins qu'on ne compromette pas le prestige de leur grade.

Je le calmai. Garamond apporta la réponse du général Morel, qui demandait l'autorisation de faire charger les zouaves avec ses guides et mes hussards. Je dis à son aide de camp, un capitaine d'état-major venu derrière mon cuirassier, que la police de la division Morel incombait à son chef, seul responsable du désordre commis par ses hommes, que lui seul avait qualité pour finir les troubles ; que mes hussards ne se mêleraient pas de l'affaire. Au surplus, j'interdisais formellement de charger les zouaves. Il suffisait que les hommes du génie missent baïonnette au canon, d'un côté de la place, et que les guides, refoulant au pas de leurs chevaux la cohue contre cette infanterie, permissent aux officiers d'Afrique de rassembler leurs hommes pris dans la pince.

— Et si les zouaves tirent ? demanda l'aide de camp.

— Que le général Morel joigne une batterie à ses escadrons !...

— Eh bien ! en voilà un gâchis ! ricana le général Bertrand. Quel beau début...

Certes, mes débuts de chef d'armée ne semblèrent pas favorisés du destin. Je regrettai les

tranquilles fonctions de général commandant l'artillerie de corps. Je m'estimai dépourvu des aptitudes indispensables à mon rôle. D'autre part, le fâcheux effet de l'algarade ébranlerait encore la confiance médiocre que les états-majors des généraux me témoignaient.

L'opinion des brigadiers sardes ne pourrait non plus s'exalter sur mon compte. Ils arrivèrent au petit trot de leurs belles montures caparaçonnées de drap bleu à larges galons d'argent. Ils me saluèrent et se mirent à ma disposition avec des phrases de condoléances où je pensai découvrir de l'ironie. Autour de moi, les moqueries envieuses se murmuraient entre des silences disciplinaires.

L'état-major occupait un terre-plein, dominant la ville, les eaux et le pont, où l'infanterie piémontaise de la division Morel défilait, à défaut des zouaves. Au passage, les officiers saluaient du sabre ma détresse. La rumeur ne cessait pas dans la ville. Même un coup de feu tonna, suivi de commandements et de tumulte. Au grand trot, les guides défilèrent, force lourde portant des hommes ennuyés par la besogne prévue. Ils franchirent la grille de l'octroi, avec un bruit de sabretaches dansant au bout des courroies, de fers de chevaux sur le pavage. L'idée me vint que si leur fanfare sonnait, cela rendrait de la sagesse aux zouaves avertis d'une répression immédiate. Je me retournai vers

Arbour, qui, l'ordre reçu, galopa vers les croupes de l'escadron.

Vraiment, je ne m'estimais guère, à cette heure. La colère m'exaspéra. Je ne voulus rien laisser paraître. Cet absurde Morel, enthousiaste pour la bravoure des zouaves, avait, en les logeant par faveur au centre de la ville, compromis notre étape. Un jour de retard c'était, pour les Autrichiens du Tyrol, vingt-quatre heures de terrassements autour de leurs ouvrages, l'effet de la victoire de Magenta atténué, l'annonce d'un échec français, possible le lendemain, parvenu, avant notre apparition jusqu'aux Forts qui gardent le défilé d'Uhde, et la porte du Tyrol; c'était leur moral raffermi, leurs redoutes fortifiées, leurs batteries préparées, leurs approvisionnements complétés, des points d'accès mis en état plus formidable de défense; et, de tout cela, je me savais responsable, comme de la défaite finale, au cas où se réaliseraient mes craintes. Mon impatience éclata malgré tout, après une réflexion malséante du général Bertrand; je fis accomplir une volte à mon cheval, et je priai, d'une voix dure, qu'on m'accordât le silence.

Et ce fut le seul moment où la triste figure d'Edith sourit, ironique, à ma mémoire.

Face à l'état major, je vis la splendeur de ce groupe d'hommes assis sur des bêtes merveilleuses et frémissantes, sanglés de galons, parés d'aiguillettes, de plumes, de dragonnes, d'or,

d'argent, ennoblis par de hautes coiffures rigides, casques, bicornes, schapskas, kolbacks et shakos. Leurs visages vaniteux se masquèrent d'impassibilité. Afin de ne point paraître céder à la seule colère, je leur servis une allocution critiquant les imprévoyances du général Morel : « Ce n'est pas tout, messieurs, dis-je, de savoir conduire sa troupe, lever un plan, lire une carte, entraîner les colonnes au feu, ou disposer savamment des batteries, il faut encore connaître l'âme du soldat, prévoir ses faiblesses, utiliser ses vertus. L'incident actuel vous le prouve. Nous perdrons peut-être les avantages d'une marche prompte sur les Forts, parce que le général Morel garde une confiance trop sûre dans la discipline... turbulente... d'un régiment... Que cela, du moins, soit utilisé par vous comme une leçon ! »

Les généraux sardes m'approuvèrent de l'allure ; ainsi que leur entourage. Je m'aperçus qu'un sentiment nouveau saisissait les physionomies. Au nom de Morel, bien des épaules se haussèrent. Il fallut m'étonner de ce revirement chez des intelligences. Une minute auparavant j'étais, moi, la ganache et l'incapable. Ma parole entendue, toute l'étourderie du personnage sympathique attirait le blâme des murmures. Donc, ces officiers supérieurs, bien nés pour la plupart, instruits, demeuraient incapables de se créer une opinion telle qu'un argument de hasard

ne la pût détruire aussitôt que formée. Cette constatation me valut plus de tristesse que de triomphe.

En s'épanouissant, la fanfare des guides coupa mes réflexions. Les clameurs cessèrent, comme je l'avais pensé. Il se fit du calme dans la ville.

« Mon Dieu, pensai-je, quelle joie de conduire la bêtise des hommes. Mes aides de camp négligent pour leurs instincts notre mission. Cet état-major passe du noir au blanc, dès que l'un parle. Les zouaves font des farces. Raisonnables paysans français, les artilleurs les supportent mal. On se querelle. Le corps des officiers se plaint qu'on ne lui laisse pas d'initiative ; et ce Morel ne sait même pas prendre, tout seul, des dispositions de campement. Heichmann, capitaine de cavalerie, dort. Se réveille-t-il, c'est pour donner des ordres qui font entrer les caissons dans les boutiques, par l'arrière-train... Et si je perds un jour d'étape, les maréchaux de l'Empire me traiteront d'imbécile comme Edith me traite d'intrigant! »

Avec lenteur, je chevauchai. L'état-major, soudain rempli de vénération, ne me suivit plus qu'à vingt mètres.

Non sans inquiétude, le général Bertrand rectifiait la position les rênes en sa main, comme à l'époque où simple lancier, à la suite de son lieutenant, il redoutait la consigne. Mais Arbour revint qui annonça le rassemblement des re-

belles, et m'apporta un message du syndic où il réclamait les civils pris par la troupe à la suite de bagarres. Je promis leur libération.

Bientôt, les zouaves débouchèrent au pas de charge derrière le trot du colonel, entre leurs officiers pâles, les jurons des serre-files. Les nuques étaient basses, les regards fixés réglementairement sur le point de direction. Ils défilèrent dans le bruit sinistre et monotone de trois mille souliers battant la terre, en rythme.

Quand la section du porte-drapeau parvint à notre hauteur, je commandai la halte et j'obligeai le colonel à remettre l'insigne aux mains de Garamond, devant ses troupes en ligne. L'affront rendit blafard le front basané du vieil homme.

Mais je ne fléchis point. Les clairons durent sonner aux funérailles, les capitaines abaisser leurs sabres, les zouaves rester au port d'armes, tant qu'entre eux et moi, passèrent les régiments, témoins de leur faute. Il fut prescrit qu'à l'étape du soir, un conseil de guerre jugerait les soldats rendus coupables de voies de fait envers les supérieurs.

« On en fusillera une demi-douzaine, pensai-je, demain matin. Ai-je le droit de laisser s'accomplir le châtiment? Des vies humaines vont disparaître, des mères pleurer dans les villages tristes, des pères souffrir, et des veuves mendier... Je commets un crime... Cependant il ne faut plus

considérer l'homme, mais la race. La race reste le seul individu dont importent la vie et la gloire. Meurent les éléments de discorde, les germes de maladie nationale, de désagrégation, de corruption et de désastre... Il le faut... Et si les cerveaux que l'on va détruire contenaient cependant la force d'une idée, quel sera mon crime de justicier ? Comment aurais-je le droit de juger et de punir, de permettre que l'on juge et que l'on punisse ! »

Ces réflexions me désolèrent plus. Je n'ignorais pas que la fusillade s'accomplirait, que je ne mettrais aucun obstacle à l'exécution ; malgré cela, je discutais, j'argumentais, je tâchais de conclure contre l'urgence de la mort.

En vain. La sottise barbare des zouaves avait compromis la discipline Si le châtiment le plus dur ne frappait, le désordre serait imité, la notion du sacrifice de l'individu à la race se trouverait amoindrie ; en d'autres circonstances, le goût de la plaisanterie stupide retarderait la marche du corps ; et dans le pays de montagne où les opérations allaient nous conduire, un manque d'exactitude à la jonction des brigades pouvait valoir le massacre de plusieurs mille hommes cernés par l'artillerie adversaire, perte autrement considérable que la mort de six mutins. Mon désir même d'humanisme m'obligeait de consentir à la mort.

Les brigades défilaient toujours pendant que je

prolongeais l'évocation des motifs. Ce furent, successivement, les batteries de la division Morel, les VIIe et VIIIe régiments d'infanterie sarde, en uniformes vert et bleu, en schakos à plumes, les escadrons de guides, toutes fanfares sonnantes, puis mes V^e et X^e régiments d'artillerie, leurs attelages de chevaux robustes, le roulement saccadé de quatre-vingts canons et des forges de campagne ; le trot de trois cents hussards pimpants, sous les flammes rouges des kolbacks, soldats de quatre années, droits et solides, unifiés avec la prestesse de leurs montures grises, blanches, pommelées, à crinière épaisse. Mes jeunes voltigeurs suivirent le train des pontonniers sardes, paysans aux yeux sombres, aux cheveux plats, en uniformes gris et noir, à schakos bas, à plumes vertes. Le génie de la division Bertrand passa derrière son état-major au son de sa musique ; hommes noirs et rouges, grands, plastronnés de noir, graves, le sac petit pour leur stature. Recrutés parmi les mécaniciens, les métallurgistes, les maçons, les terrassiers des villes, ils portaient d'intelligentes physionomies résolues ; et je pris, à les voir défiler de la sorte, une certitude de leur constance au feu.

Derrière eux, je fis passer enfin les zouaves, sans leur rendre le drapeau. Je retins le colonel auprès de moi. Les hommes ne semblèrent point matés. Quelques-uns me fixèrent du regard avec défi, le poing serré sur la crosse de leur arme. Je

dus leur imposer le calme de mes yeux froids.

Ainsi, tant de jours, j'avais réduit la rancune d'Edith, par le même calme imposé de mes yeux; j'avais réduit sa rancune, interrompu sa diatribe, discipliné son pauvre cœur de sotte enfant.

Les mutins marchèrent, au nombre de vingt-sept, entre les artilleurs, le sabre nu.

Vinrent aussitôt les douze cents casques de dragons, les plastrons rouges, les grands chevaux noirs et bais haussant encore la taille de forts laboureurs blonds, recrutés dans les Normandies et dans les Flandres, et qui me rappelèrent les invasions du Nord descendues vers la campagne romaine au temps des derniers Césars. La brigade d'infanterie sarde (XIe et XIIe régiments) se scinda pour former une arrière-garde après quarante caissons munitionnaires, les voitures d'outils et les équipages d'ambulance.

Avant elle, nous franchîmes le pont. Les chalands de l'intendance couvraient les eaux. La fumée des remorqueurs se développait dans l'air limpide. Mon état-major se compléta du général Morel, toujours sec et altier, comme si la faute de ses troupes eût dépendu d'une autre négligence. Je le priai de se mettre à ma droite, et j'appelai sur ma gauche le colonel des zouaves.

— Où étiez-vous, colonel, pendant la bagarre?

— J'achevais de me vêtir, mon général.

— Qui avait le commandement du bataillon cantonné sur la place?

— Son chef.

— Où l'avait-on logé?

— Je ne sais pas.

— Hors la ville, dit Morel, roidement.

— Pourquoi?

— Parce qu'il ne restait pas dans la ville de logis convenables.

Je me contins mal. J'adressai une très dure semonce, à voix basse. J'enjoignis au colonel de quitter le corps, de se rendre à Milan près du maréchal Forey. Il lui expliquerait la raison de ce voyage.

— Vous êtes la cause de la mort qui frappera demain peut-être six de vos hommes, colonel! Je vous rends responsable de ces morts. Vous deviez connaître assez le caractère de votre troupe pour agir selon la prudence, lorsque vous lui imposez le contact avec des unités différentes. Il est indécent que pour obtenir des logis spéciaux, les officiers abandonnent à elles-mêmes des compagnies que ne savent contenir ni les capitaines, ni les lieutenants. Vous allez remettre le commandement au plus ancien chef de bataillon.

Le pauvre homme m'apitoya. Vingt années soudaines venaient de le vieillir. Ses joues se plissèrent dans sa barbe orientale noire et grisonnante. La Légion d'honneur sur sa poitrine roppelait des héroïsmes accomplis dans la guerre oranaise. Peut-être aurais-je faibli.

A ce moment, le pont franchi, nous remon-

tions la rive gauche de l'Adda. Mon regard fut attiré pâr un chaland. On y installait les soldats mis à mal pendant le combat de Paulo, voltigeurs et hussards. On les dirigeait par eau sur Lodi. Ce mode de transport semblait préférable, pour les blessés, au cahotement des voitures. Le hussard amputé de la main se tenait debout, à l'arrière du bateau. Lorsqu'il aperçut les deux lanciers nous précédant, puis tout l'essaim de l'état-major, il s'avança jusqu'au bordage, et cria, le moignon levé : « Tas de Jean foutres, rendez-moi ma main! ma main! C'est parce que Badingue a eu peur d'une autre bombe Orsini qu'on nous envoie tuer les Autrichiens!... Moi, je suis graveur sur cuivre. Qu'est-ce que je vais faire, sans main droite?... hein? Mendier? »

Les infirmiers l'entraînèrent de force à l'autre bout du chaland. De l'éperon, je piquai mon cheval, dépassant le colonel et les généraux. Tout l'état-major, silencieux, continua de trotter à distance.

Je félicitai le sort qui n'avait point mené contre cette berge la marche des zouaves. L'incident eût suffi pour renouveler l'émeute, d'autant que ce hussard parisien, averti sans doute par les orateurs des faubourgs, adversaires du 2 Décembre, pouvait offrir des raisonnements propres à mettre en évidence que le peuple payait de son sang, de son argent, les vieilles promesses faites par Louis Bonaparte aux carbonari et aux francs-

maçons. Ceux-ci l'avaient poussé jusque sur le trône de France à l'expresse condition d'obtenir, par la défaite des Autrichiens, l'unité italienne, devenue, depuis, funeste à notre sort, mais utile à la Triple-Alliance.

La raison des guerres est souvent individuelle.

A partir de Trezzo, l'ordre de marche étala la nappe de troupes sur des plaines merveilleuses. Elle s'écoula par des routes, par des chemins traversant d'immenses pâturages, des rizières, enjambant des ruisselets. La division Morel occupa la droite. Eclairés par les guides, ses cinq mille hommes atteignaient jusque la rive du Brembo. Les zouaves marchaient entre sa brigade d'infanterie sarde et les cinq batteries volantes. Ils se tinrent tranquilles.

Moi je menais le centre, à la tête de mon artillerie divisionnaire suivie des voltigeurs, des pontonniers sardes, de l'escadron de hussards. Trois mille cinq cents hommes et quatre-vingt-dix canons.

La division Bertrand appuyait six mille hommes contre les berges de l'Adda. Ses dragons éclairaient tout le corps. Les équipages, les caissons d'infanterie, les voitures d'outils roulaient entre sa brigade sarde et le régiment du génie. L'arrière-garde se composait d'une compagnie d'ouvriers militaires.

Le souvenir de ma femme et de son triste jugement contre moi, me surprit à considérer le

spectacle splendide de cette marche humaine. « Comment, ai-je pu oublier? pensai-je... C'est que vraiment, passé l'âge de l'amour, toutes ces histoires du sentiment que la littérature fait dramatiques, valent bien peu devant l'esprit complété. » Et le reste du jour, je souris imaginairement à la colère d'Edith, à tout l'effet terrible qu'elle croyait avoir provoqué dans ma conscience, par une lettre sournoise, hautaine, et si digne!! Ah! la bonne petite boudeuse...!

Venue la grande halte, je réunis à ma table l'état-major. Morel fut peu flatté, au cours du repas, dans une vaste salle de ferme. Je dus même, à plusieurs reprises, lui adresser la parole, afin de ne pas laisser la froideur de tous accroître sa rancune, qui aurait pu nuire à l'armée. Le général Bertrand daigna me demander l'embarquement à Lecco de nos impedimenta. Je marquai la confiance nécessaire à son initiative. Je lui conseillai d'agir selon ses idées, d'accord avec l'intendance.

Il fut convenu qu'il suivrait la rive du lac jusque la route de Valteline, pendant que la flotte munitionnaire naviguerait parallèlement. Arrivé en vue du fort de Fuentès, il tenterait un coup d'audace, si cela semblait possible. Je lui prêterai de l'artillerie pour appuyer son effort. Puisque l'occupation de Bergame par Garibaldi libérait notre droite, je développai mon dessein de rejoindre avec Morel la route du Brembo qui nous

porterait sur la Haute-Adda, en amont du lac, et au nord du fort Fuentès. Ou la garnison autrichienne évacuerait la place à l'annonce de cet enveloppement, ou elle s'opposerait à la jonction des trois corps, par une bataille probable, vers le col San-Marco. La division Morel affronterait le choc et forcerait le passage. Je maintiendrais le contact entre les deux divisions, prêt à soutenir l'une ou l'autre.

— Donc, fis-je, vous avez chacun une bataille à gagner, vous général Bertrand, au fort de Fuentès, vous, général Morel, au col San-Marco. J'abandonne les Autrichiens à votre génie.

Ils parurent satisfaits l'un et l'autre. Peu de temps après, nous nous séparâmes. Le général Bertrand continua de suivre l'Adda, et nous, son affluent, le Brembo. Les deux rivières se séparent comme les dents d'une fourche.

Au soir, le conseil de guerre jugea les zouaves. Par chance, les maréchaux de logis et les sergents assaillis se gardèrent de trop charger leurs témoignages Deux prévenus furent condamnés à mort. Pour l'un, le recours en grâce fut signé. Une sorte de bandit corse, déjà très mal noté, à la suite de coups et blessures, de refus d'obéissance à propos du service, convaincu de maraudes et de saleté, fut seul voué à l'expiation. Il était mal vu par ses camarades eux-mêmes qui redoutaient son ivrognerie brutale, ses brimades, sa force méchante. On l'enferma dans une étable;

on le gorgea de victuailles et de vin. Il s'endormit comme une brute.

Le corps bivouaquait cette nuit-là sur la route de Bergame vers l'endroit où elle coupe le Brembo. Les Sardes passèrent une partie de la soirée à rétablir le pont détruit.

J'avoue que je m'assoupis difficilement. L'idée de l'exécution me peupla l'esprit de cauchemars. Se lever, prendre la plume, expédier l'ordre de surseoir, j'en accueillis vingt fois le désir. Couché dans une chambre qui sentait le foin sec, je suivais la lune regardant, par la fenêtre, mon lit de bois peint, le guéridon ridicule chargé de nos paperasses, les chaises roides. L'évocation de la lune blanchissant un cimetière m'influença. Puis je songeais à l'invective du hussard manchot et à l'urgence de maintenir une ferme discipline pour sauver du désastre les troupes dès le lendemain engagées parmi les contreforts de l'Alpe. Cependant une vie humaine oscillait dans la goutte d'encre suspendue au bout de la plume.

L'accusation portée contre mon caractère, par la lettre d'Edith, me donna plus d'angoisse encore. Si elle savait, pensai-je, ce que je puis signer à cette heure : vie ou mort! Comme elle invectiverait mon âme dure, et sans scrupules. Ma pupille au contraire, avec ses seize ans, serait pour le moyen énergique... Et qui a raison? L'une, l'autre, moi ?

La tristesse m'accabla. Il fallait la mort. D'un

frisson, la fraîcheur de l'aube me réveilla. Je m'aperçus très blême dans le miroir de mon nécessaire, le teint râpé. L'amertume de la quinine ne diminua point ma fièvre. Je grelottais dans mes bottes, sous mon dolman, malgré le matin clair et doré. On entendait le remue-ménage du bivouac, les premiers rassemblements des compagnies. Mes aides de camp entrèrent, tête basse. Imposant du geste le silence, je les suivis dehors.

En profondeur, les régiments formaient, par leurs têtes, trois faces d'un carré dont le quatrième était la berge de la rivière, caillouteuse, nue. Une sorte de perche droite y marquait le lieu de supplice. Les zouaves s'alignaient face au poteau. Pour les ordres de l'adjudant, une section attendait, l'arme au bras. Un silence absolu écrasait les âmes. A peine quelque cheval bougeait-il la jambe, parfois, cognait-il du fer les cailloux. Les rouges plumets de l'artillerie ne remuaient pas, ni les flammes des kolbacks aux têtes roidies des hussards, aux bonnets à poil des guides. Le champ des baïonnettes hérissées luisait d'un seul métal pour le soleil levant. J'eus l'impression que chacun de ces huit mille hommes craignait la mort, si seulement un doigt glissait hors de la place règlementaire sur la bretelle du fusil, la courroie des rênes, la poignée du sabre. « Portez vos armes!... » cria longuement un colonel. « Portez armes! répétèrent les

capitaines. — Présentez vos armes! — Présentez armes! » Sur les tambours, frappa le pied boiteux de la mort.

L'homme entra dans le milieu du carré, avec un piquet de zouaves. Il sembla lourd, ahuri. L'officier balbutia la sentence, que personne n'entendit sur les rangs rigides. Je me tenais loin du condamné, devant l'artillerie. Je redressai ma taille, je réprimai des bâillements nauséeux et pénibles, je dominai du regard l'éblouissante moisson des baïonnettes. Lumineux, le ciel s'élançait de l'horizon en pleine gloire. A la fin de la lecture, l'homme poussa un juron canaille. Aussitôt, le plus vieux sergent arracha les boutons, le turban, les passementeries de l'uniforme. Empoigné par les hommes de garde, le condamné passa devant le front des compagnies, à grands pas, courant presque. Sans cesse sa bouche, verdie par l'effroi, s'ouvrait pour un cri. Mais on ne percevait pas le son du mot. A mesure que le groupe s'approchait de l'état-major, je distinguai mieux cette figure livide, malgré le hâle africain. Sous la proéminence du crâne, le brun des yeux scintillait, je vis la racine massive d'un nez énorme, recouvrant le milieu de la moustache, clairsemée comme le reste de la barbe roussâtre. Là-dessous, l'échancrure de la bouche tordue s'ouvrait, au bout d'un effort de cou. Rien ne s'exhala qu'un râle. Il courait toujours, ses larges braies rouges noircies

de déjections subites. La peur vidait ses entrailles. Aux poings de deux zouaves, il passa. Vers ma face il tendit sa face atroce, son cou maigre, l'échancrure râlante de sa bouche. Je me crispai sur ma selle. De toute la puissance de son être, il voulut me crier une chose... et rien ne s'exprima qu'un hoquet. Je m'étonnai de voir les zouaves l'entraîner rudement, avec des injures sourdes, avec des visages pâles et féroces. Tandis que je multipliais mon effort pour rester l'impassible maître de mon émotion, ses camarades marquaient contre lui une haine meurtrière. Plus tard, je sus que les hommes du piquet avaient été choisis parmi les victimes habituelles de ses brimades. Leur passion particulière donnait plus de courage pour appliquer la sentence que ne m'en procurait le souci de conduire au triomphe la vie sauve de l'armée.

Enfin, ils le jetèrent contre la perche, lui entourèrent le visage d'un torchon, la taille et le bras d'une corde ; puis s'écartèrent.

Cette pauvreté d'homme grelottant, se tordant sur le lien, proférant des râles à travers la toile du torchon ! L'adjudant leva son sabre. La section mit en joue. Le sabre s'abaissa. Des flammes percèrent la fumée cotonneuse ; la fusillade déchira l'air. L'homme continua de se tordre, de râler. Le torchon rougit contre sa face. Les godillots battirent les cailloux du sol, ses poings se desserrèrent, et il écarquilla les doigts.

Un sergent chevronné accourut, lâcha deux coups de revolver dans le torchon. Le corps se plia sur le lien. Mais il se redressa encore, et cet effort des nerfs fit jaillir le sang à l'entour. Le mort retomba de côté, la poitrine palpitante, les jambes cassées.

On le délia, on l'étendit sur les cailloux entre lesquels filèrent des ruisselets vermeils. Immédiatement, les tambours attaquèrent une marche funèbre, les trompettes des guides proférèrent de longs cris, la division Morel commença de défiler entre le cadavre et mon cheval, selon l'ordre de route.

Moi je m'attristai, récapitulant ma pauvre carrière, et les crimes obligatoires; et je mâchai des cigarettes, seul, en avant de l'escorte.

Pendant la première partie du jour, les hommes marchèrent en silence dans la poussière. Ils parurent garder de la tristesse. Aucun des chants ordinaires ne se leva sur les colonnes. Peu à peu, le panorama bleuâtre des Alpes s'offrit à la surprise des regards, en ses détails. Depuis Milan on en saluait les cimes. On allait atteindre les contreforts couverts de vignobles. Glissant entre le soleil et les pentes, des nuages mirent dans la pénombre quelques bois de pins, des villages minuscules, pendant que des gloires de lumière inondaient des prairies s'étalant à des altitudes lointaines, vers des sites de neige.

Nous montions déjà. L'artillerie suivait la

route au fond de la vallée ; mais l'infanterie marchait sur les versants, la pipe aux lèvres et le pied alerte. En avant, la cavalerie des deux divisions disparaissait rapide, toute à son rôle d'éclairer la route et d'entrevoir l'ennemi avant le col San-Marco, dont nous séparaient deux étapes.

La beauté de l'air et du pays calma mon angoisse. De jeunes perdrix prirent l'essor sous les pas des voltigeurs. Des lapereaux fuirent entre les échalas des vignes, jusqu'aux plantations de hautes fèves. Le hussard Heichmann dormait en selle. Le major Becque lisait sa brochure, une seule main sur les rênes. L'artilleur Arbour respirait des fleurs. Le cuirassier Garamond galopait en avant pour suivre les reconnaissances de cavalerie. Sur son armure, le soleil, en se mirant, nous éblouissait d'un seul feu vif et mobile.

Aux rives de la rivière Brembo, huit mille hommes avançaient, comblaient le val de leur marche, sans qu'il y en eût beaucoup, en apparence, pour conserver aux yeux, comme moi, l'image nette du zouave mort et saignant plein le torchon qui enveloppait sa tête.

Après midi, les chansons de marche partout grandirent. Elles s'élancèrent des combes, coururent d'échos et échos ; car le vin n'était pas cher à la porte des fermes, et les paysannes puisaient avec des tasses dans des tonneaux défoncés.

III

A la fin de cette troisième étape qui fut pénible, et comme nous distinguions le clocher de la petite ville nommée sur les cartes Piazza, des coups de feu donnèrent au loin le bonsoir à nos éclaireurs.

J'ordonnai la halte. Nos fantassins étaient fourbus. Tant de kilomètres avaient été franchis dans la poussière. La soif désaltérée avait rendu les yeux ivres et la marche incertaine. Au commandement d'arrêt, les troupes s'effondrèrent dans les champs, les hommes s'étendirent aux pieds des faisceaux, les conducteurs glissèrent à bas de leurs montures.

Or, j'allais par un chemin suspendu au flanc d'une hauteur. De là, je découvris toute cette lassitude. Même pour une escarmouche, la lutte me parut impossible, avec des troupes épuisées. Au trot, je reconnus un champ de maïs, où menait le chemin. En y grimpant de suite, l'artillerie domi-

nerait la ville et protégerait de ses feux le repos des colonnes.

Par chance, la courbe du Brembo approfondissait entre elles et l'ennemi un utile fossé.

D'après mon ordre, plusieurs attelages de l'artillerie quittèrent la route au fond de la vallée pour venir mettre en batterie, sur le champ de maïs, six pièces visant la ville.

Il fallut alors convenir que les adversaires l'occupaient en nombre, car une fusillade plus nourrie se propagea le long de la rive gauche, derrière la futaie de quelques jardins, les murs, les haies. Un désarroi se produisit dans les rangs des zouaves exposés sur la berge de notre côté. Certains des leurs furent atteints. Bientôt les guides revinrent en trottant. Garamond les dépassa. Il galopait. A la vitesse de son cheval, je devinai quelque désagréable avertissement. Essoufflé, il m'annonça qu'on se heurtait à des forces. Tout un bataillon tyrolien passait l'eau sur les bacs, encouragé par le résultat de son feu qui, je le vis soudain, précipitait, vers les attelages d'artillerie en halte sur la route, un fourmillement de cavalerie. Les flammes rouges des bonnets à poil sautillaient sur les têtes des guides fuyant au galop la mousqueterie. Les Tyroliens sont des tireurs d'une sûre adresse.

Si, par nos projectiles, nous n'arrêtions pas l'élan de la poursuite, le péril devenait grave. Pas une de nos compagnies ne semblait capable

de vaincre la fatigue afin de prendre l'offensive.

Mais les pentes de la hauteur sont abruptes, et les attelages de l'artillerie ne parviennent pas à les gravir, malgré qu'on double le nombre des chevaux, en dételant, pour les adjoindre, ceux des batteries lourdes.

En bas, Morel se démène, expédie des estafettes qui ne peuvent franchir la masse d'hommes arrêtée, ni celle des équipages. Il fait mettre en batterie deux pièces à l'endroit de la route où elle débouche du val devant Piazza. Et, vers cette plaine, vers la gauche, les aides de camp détournent la panique de cavalerie à mesure qu'elle aborde les régiments. Les premiers obus tombent bien au-delà des bateaux charriant l'ennemi; ils vont écorner les maçonneries du pont qui ouvre la ville. La troisième volée crève l'eau en aval des barques. L'audace des Tyroliens ne semble pas s'affecter à ce tapage. Il devient urgent d'appuyer ce tir sur la hauteur.

Malheureusement, les échalas des vignobles gênent la montée de mon artillerie. Trop las, les canonniers ne trouvent plus de force pour arracher vite les ceps devant les attelages. Les chevaux buttent, s'écorchent, se découragent, d'autant que le poids des caissons et des pièces tire leurs croupes en arrière. Aux roues, les servants arc-boutés perdent vite leur vigueur pour retenir la glissade. Tout un attelage, celui de la pièce la plus près du but, s'écrase pêle-mêle, conducteurs,

montures, servants et affût. Le chaos obstrue l'étroite senté ouverte par les sapeurs à travers les échalas. La batterie entière arrête son ascension.

En bas, les zouaves se déployent mal, serrés entre la rivière et la route que comblent les équipages de l'artillerie, ceux des pontonniers. De l'autre berge, l'ennemi, abrité, les canarde. Aussi bien la fatigue prive leurs mouvements de toute promptitude.

Devant eux, la panique des hussards et des guides multiplie un embarras sans nom, d'autant que des cavaliers atteints culbutent. Il y a peu de capitaines pour faire dériver les pelotons, jusque la plaine, à gauche. Tous se jettent dans l'infanterie, espérant la couverture de ses feux. Mais le bataillon de tête ne peut s'ouvrir, vu l'exiguïté du terrain entre l'eau et l'artillerie.

La brigade sarde, qui marchait sur l'autre rive et fort en arrière, rencontre alors un affluent latéral du Brembo. Comme l'avant-garde cherche le passage guéable, les décharges des Tyroliens la surprennent. Elle se replie sur le premier bataillon qui projette aussitôt des lignes de tirailleurs. On les fit se coucher dans la rizière. Ils exécutèrent des feux à volonté entièrement inefficaces. Les deux régiments, derrière, attendirent, l'arme au pied, par colonnes profondes.

La situation me navra. Arbour excitait les

attelages d'artillerie en escalade qui s'empêtrèrent plus. En bas, les zouaves firent face à la rivière, et, couchés aussi, commencèrent à fusiller par-dessus les eaux, les verdures des jardins, sans résultat. Nos pontonniers, en tournant pour dégager la route et se mettre hors du feu, perdirent du monde.

L'intelligence de l'ennemi avait été de ne se point découvrir avant le contact, lorsque toute notre cavalerie s'était réunie dans la plaine pour entrer à Piazza. En sueur, blême, Garamond avouait la faute. Mais il n'avait rien aperçu, ni lui, ni aucun des officiers de hussards ou de guides. Pas un coup de fusil, pas une apparition d'uniforme n'avaient dénoncé l'ennemi embusqué dans les maisons, caché derrière les murs et les haies, sur l'autre berge de la rivière. Une salve subite avait tué deux hussards et leur lieutenant à la minute où ils atteignaient la fin du pont et le seuil de la ville. D'abord on s'était rué le sabre haut, croyant à peu de résistance. L'erreur avait dû être reconnue.

Je m'arrêtai à la crête du contrefort, sur le champ où la batterie tentait de parvenir. Là, se dressait un moulin. Son propriétaire dit que les Tyroliens n'occupaient point Piazza avant midi. Il s'y était rendu pour un achat le matin. Personne ne prévoyait alors ce retour de l'ennemi qui avait évacué la ville, la semaine précédente. Vers cinq heures du soir, le meunier ayant vu

des cavaliers sur le pont, avait dit à sa femme que sans doute les soldats de Garibaldi opéraient une reconnaissance, afin de nous tendre la main.

Si l'ennemi avait possédé du canon nous eussions éprouvé des pertes sensibles. Il dut se contenter de lancer aux trousses de notre cavalerie une charge de Croates. Mais au moment où elle atteignit nos lignes, Heichmann, portant mes instructions, avait réussi à rallier les hussards sur la gauche du corps, dans la plaine. Les Croates donnèrent contre un carré de zouaves que le général Morel forma héroïquement sous le feu de la berge adverse. Ce carré n'en fut pas moins enfoncé. Nous vîmes les salves cracher leurs feux en ligne, quelques chevaux dégringoler, les autres les franchir, et une trombe de Croates bondir le sabre en l'air dans la haie de chechias aussitôt rompue.

Mais l'audace de cet escadron dépassait la mesure de la sagesse. Le bataillon se refermasur lui, se reconstitua. L'élan des chevaux fut abattu par les feux intérieurs. Des pelotons furent détruits. Le sang-froid des zouaves sauvait tout.

Mes attelages d'artillerie finirent par atteindre la crête. Aussitôt en batterie, six pièces tonnèrent. Dès la troisième volée, le tir, rectifié, démolit une maison d'où nous vîmes une multitude de fantassins sortir.

Reformés par Heichmann, les hussards se pré-

cipitèrent contre le flanc des Croates qui repassaient à demi-nombre la haie des zouaves. On les poussa jusque l'eau balayée à présent par les décharges de l'artillerie Morel. Les Tyroliens parvenus sur notre rive se heurtèrent au combat de cavalerie ; ils battirent en retraite vers le pont, la ville, où croulaient les murailles, où jaillit l'incendie.

Le soir s'achevait dans un crépuscule vert et mauve, qui se refléta entre les eaux labourées par les projectiles. La petite ville jaune, le troupeau de ses maisons blotties autour du clocher, me donnèrent l'image d'une chose chétive. Notre tir se doubla contre elle. Une seconde batterie ouvrit le feu. Presque aussitôt, les haies, les futaies et les jardins de la rive gauche cessèrent d'abriter la fusillade hostile. Comme je l'espérais, cette vigoureuse démonstration d'artillerie engagea notre adversaire à la retraite. Le pétillement s'affaiblit partout.

L'affaire durait depuis vingt minutes à peine ; mais les transes avaient été vives pour moi. Je me représentai combien notre cavalerie légère, trop confiante dans la témérité de ses pointes et trop impressionnable devant les feux inattendus, exige la présence d'une infanterie solide pour se rallier. Sept cents cavaliers venaient de fuir ; les pelotons se rabattant les uns sur les autres avec trop de vitesse devant les salves d'un bataillon.

Au reste, c'était encore la conséquence de la

mutinerie des zouaves. Morel avait, pour la marche, maintenu leur régiment entre les artilleurs divisionnaires et la brigade sarde, afin de prévenir les mauvaises têtes de leur chance d'être canonnées à gauche, fusillées à droite, dès le moindre signe de rébellion. L'ordre de marche ordinaire eût massé cette troupe avant l'artillerie, par colonnes ; et la débandade de cavalerie eût, en ce cas, trouvé l'appui du premier bataillon déployé.

Mes batteries continuèrent leur feu jusqu'à ce que le drapeau blanc fût hissé au clocher de l'église. On envoya vingt-cinq guides, avec Arbour et le major Becque.

Je regardai dans la direction de la ville, qu'approchaient à nouveau les deux escadrons. Soudain, une flamme coupa le pont, qu'enveloppèrent des fumées blanches. La détonation roula jusqu'à nous. L'ouvrage sautait. Arbour, Becque et vingt-cinq cavaliers se trouvaient pris.

Morel, aussitôt, mit en marche les zouaves. Les escadrons firent halte. Je commandai qu'on chargeât les pièces des batteries sur le champ de maïs. Arbour reparut à l'extrémité du pont, agita du blanc au bout d'une perche. Sans doute l'ennemi avait miné l'arche centrale, avant de partir. Mais il ne tenait plus la place. Mes aides de camp l'échappaient belle.

On sonna la cessation du feu.

De toute cette affaire, l'incapacité du général

Morel me parut à nouveau ressortir. Selon l'ordre de marche, il devait couvrir, aile droite, le convoi d'artillerie, en le dépassant avec un bataillon. Au lieu de cela, il avait laissé trop en arrière la brigade sarde, puis encaqué ses zouaves entre la berge et la route. Cavalier, sa confiance absolue dans les guides lui suffisait comme garantie de quiétude.

Je me reprochai de n'avoir pas couru en tête, pour vérifier les dispositions. Ce devoir ne m'incombait pas, au reste. Très sagement, j'avais établi mes voltigeurs par échelons, sur les côtés, à gauche et en arrière du convoi qu'ils protégeaient.

Garamond ne fut pas fier. Je le blâmai de cette audace excessive qui anime les officiers de cavalerie et leur enlève la prudence. Puis je le priai de prendre le drapeau des zouaves dans le caisson. Il convenait de le rendre au régiment. Leur fermeté avait mis à rien l'élan des Croates. Après trente kilomètres de marche, une troupe capable de se reformer en ligne sur la cavalerie qui la pénètre, mérite les éloges.

Nous descendîmes de la hauteur. Partout, les hommes étendus sur leurs manteaux déchiraient à belles dents la boule de son. Les corvées allant à l'eau, ou revenant, les seaux pleins, boitaient de façon lamentable. Beaucoup dormaient entre les roues des pièces et des voitures.

Sur la route, je rencontrai Morel, à cheval, au milieu de son état-major. Il dit :

— Nous prenons soixante-quatre prisonniers, quarante-sept chevaux !

— Vos pertes ? demandai-je.

— Il y a vingt-deux tués chez les zouaves, trente blessés environ.

— Et dans les escadrons ?

— Seize tués en tout... Les hussards rétablissent le pont. Le VIIIe régiment de la brigade sarde occupe Fondra, à six kilomètres sur l'extrême droite, et entrera dans Piazza avant deux heures. L'ennemi bat en retraite...

— Vous triomphez, général, bien joyeusement ! Moi, je déplore que la cavalerie n'ait pas su deviner la présence de ces Tyroliens. Sans la présence d'esprit des zouaves, l'aventure tournait mal. Les Croates arrivaient au milieu du convoi d'artillerie.

— Ah ! mes zouaves ! fit-il...

— Et puis notre service d'informations est misérable. Il faut pourvoir à cela.

Je le priai de se joindre à l'état-major. Nous traversâmes les lignes du 1er bataillon de zouaves. Je leur dis ma satisfaction et que le drapeau leur serait rendu. Je ne voulais pas les fatiguer davantage. Ils camperaient dans la plaine devant Piazza, pour ne point dormir à l'humidité de l'eau. En se dandinant sur leurs mollets vêtus de cuir jaune, ils m'écoutaient les mains aux poches, peu respectueux. Certains gardaient sur le visage et autour de la tête des bandes de toile

pansant les blessures faites par le sabre. Ailleurs, au bord de la vigne, une corvée de paysans creusait la fosse pour vingt-quatre gaillards alignés à terre dans leurs uniformes poussiéreux. Ceux-ci offrirent des faces où la mort avait figé le rictus de douleurs suprêmes. Leurs mains tordues écrasaient de la terre entre les doigts. Un zouave avait la tête ouverte en deux parts nettes, comme le fruit qu'un couteau divise ; la cervelle faisait une frange le long de la fente, et la figure semblait fraîchement peinte d'écarlate.

La nuit vint. Je ne courbai pas ma curiosité sur les cadavres des Croates, très nombreux. On en détachait encore de leurs chevaux abattus, les bottes tenant aux étriers. Une des bêtes était parvenue à la rivière. Immergée jusqu'à la selle, elle buvait l'eau rougie par la fontaine de sang qui coulait de son poitrail ouvert. Tout à coup elle s'effondra dans un clapotement.

Nous trottâmes vers la ville. Passant sur le front des hussards, je demandai les hommes du peloton à qui le devoir avait été prescrit de découvrir l'ennemi, devant la ville, en extrême pointe. Un adjudant les désigna.

— Voyons, mon ami, dis-je à l'un, ne vous troublez pas. Répondez-moi franchement. Quoi que vous avanciez, aucune punition n'est à craindre. Le maréchal des logis vous a posté là-bas : juste devant ce mur de jardin d'où partit la fusillade. Vous êtes resté sur place,

un grand quart d'heure?..... Immobile?.....

— Oui, mon général.

— Et vous n'avez rien distingué!

— Non, mon général.

— Comment n'avez-vous pas vu que ce mur portait des meurtrières fraîchement ouvertes à la pioche;... comment le maréchal des logis ne l'a-t-il pas vu?...

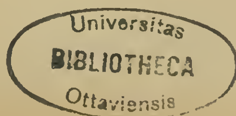
— Moi, riposta son camarade, j'ai fait remarquer au maréchal des logis les trous du mur. Il m'a dit de me taire, si je n'avais que des sottises à lui conter.

— Voyons ces meurtrières?... Vous avez entendu, maréchal des logis, ce que dit votre homme?

— Mais, mon général, tout le temps, ils voient l'ennemi partout. Un lièvre qui court dans le buisson, c'est l'ennemi; une branche qui casse, c'est l'ennemi. On finit par ne plus les croire. Alors des malheurs arrivent.

— Moi, reprit un autre, j'ai bien vu des ombres remuer derrière le mur, et des figures derrière les fenêtres de la maison, là... mais j'ai eu peur de me tromper et de donner l'alarme pour rien.

— C'est comme moi. A un moment, j'ai vu passer toute une section, par le petit chemin, en face... J'ai voulu avertir le lieutenant. Il était trop loin, en arrière; il attrapait un homme, à cause de sa têtière; j'ai eu peur d'être puni si je



le dérangeais à ce moment-là. On nous avait recommandé le silence, le silence absolu. En l'appelant, ou en bougeant, j'aurais rompu la consigne ; et puis, peut-être, ils auraient tiré sur moi... Je me suis dit : si le lieutenant commande le silence, c'est qu'il sait que l'ennemi est là. Alors, je n'ai pas bougé, je suis resté le doigt sur la plaque du mousqueton...

— Et vous, lieutenant ?

— Mon général, j'avais l'ordre de poster les hommes... et cela occupait toute mon attention ; il fallait qu'ils prissent la distance réglementaire entre chaque cheval.

— La distance réglementaire !... Ah ! ça, monsieur, c'était bien le moment !

— Le commandant exige que les distances soient toujours réglementaires, même sous le feu .. J'ai eu beaucoup de mal à réussir... La ligne faisait des zigzags.

— Capitaine !... Vous n'avez rien vu non plus ?...

— Mon Dieu, mon général, il m'a bien semblé, à un moment, qu'une troupe armée traversait la rue, là, au bout du pont ; mais, j'ai la vue faible. Je dus tirer ma jumelle de l'étui. Les verres étaient brouillés. Avec la jumelle, je n'ai plus rien aperçu. Sans doute, la troupe était passée pendant que je mettais au point.

— Et vous n'avez pas vérifié... Il suffisait d'envoyer du monde à la tête du pont.

— Pardonnez-moi, mon général, j'ai galopé jusqu'au commandant ; mais tout le monde l'entourait, parce que les guides de la division Morel demandaient à s'établir entre notre droite et la rivière. Le commandant ne voulut pas. Il tenait à ce que les hussards pussent entrer les premiers dans Piazza. Au milieu de la contestation, comme je n'apportais aucune certitude confirmant mon dire, il m'enjoignit de retourner à mon poste. Je revenais vers le pont, lorsque la fusillade éclata, tuant ceux qui s'y étaient engagés.

— Bon, fis-je !

A la clarté stellaire, je contemplai les soldats, leurs rondes figures de rustres timides ficelées dans les jugulaires des kolbacks, leurs mains gourdes sur les rênes, leurs brandebourgs sur l'oppression des poitrines craintives. La discipline avait tué l'initiative de chacun. Nul n'osait plus croire ses yeux, ses oreilles, sans que le gradé supérieur autorisât cette croyance. Et, le long de trois cent cinquante hommes, c'était la même physionomie peureuse, sage, malgré la roideur de certaines moustaches. Plus indépendants me semblèrent les chevaux qui osaient d'un coup de jarret chasser les mouches, d'un éternuement secouer leurs mors et leurs têtières.

J'arrivai jusqu'au chef d'escadron, vieillard magnifique, sur son alezan. A ma première phrase, il s'indigna :

— Permettez, mon général; souffrez que je m'explique. Veuillez admettre qu'à ce moment je n'avais pas à savoir si l'ennemi occupait ou non l'intérieur de la ville. Notre reconnaissance avait établi que les abords étaient libres. C'était la première phase de mes instructions. La seconde phase devait comprendre une reconnaissance à l'intérieur de la ville. Or, pour expédier la reconnaissance, il s'agissait d'abord de savoir si le pont était miné ou non. Si j'avais engagé mon escadron sur le pont et s'il eût sauté à la minute du passage, j'aurais eu toute la responsabilité de la catastrophe. Je tenais donc à couvrir ma responsabilité en m'assurant de l'état du pont. Voilà pourquoi j'envoyai un lieutenant et huit hussards pour effectuer une première pointe, avec l'ordre de passer le pont au galop... Je crois ma responsabilité entièrement couverte.

— Eh! commandant, il s'agit bien de responsabilité! Il s'agit d'éclairer l'armée... Or, vous l'éclairez si bien que sept cents hommes de cavalerie, sous vos ordres, n'ont pu découvrir deux bataillons. C'est gros, deux bataillons! Ça se voit. Et vos dispositions de retraite? Elles étaient bien prises vos dispositions de retraite! Vous êtes arrivé sur l'artillerie en jolie débandade!... Mes compliments!

— Permettez, mon général. Malgré mon avis, le commandant des guides a voulu prendre position sur notre droite. Sa troupe en marche a vu

nos éclaireurs se replier, sous le feu. Les capitaines des guides ont arrêté les pelotons... Dès lors, le champ réservé derrière ma seconde ligne pour recevoir les éclaireurs se trouvait obstrué. Il en résulta une confusion, dont je ne puis me déclarer responsable. Mes hussards sont entrés dans les guides, qui, apercevant des hommes blessés, ont pris peur...

— Vous avez raison, commandant, vous avez raison, fis-je en haussant les épaules, et en éperonnant ma bête.

Et de fait, il avait raison. Ils avaient tous raison, les soldats, les sous-officiers, les capitaines et le chef d'escadron. Et le commandant des guides devait aussi avoir raison ; et tous, et tous, sauf moi. Ils couvraient le total de leurs responsabilités, sauf la mienne.

Je me surpris à étendre de grands bras navrés, à les laisser choir sur ma cuisse. Le bruit de cette claque fit sursauter mon cheval. Je le calmai, me calmant moi-même. Morel remarqua, judicieux, qu'à la guerre rien n'arrive selon l'attente. Devant nous, la fanfare des guides éclata. Nous franchîmes le pont, sur les poutres mal jointes.

Dans la ville aux volets clos, des lumières veillaient. Nul visage aux fenêtres... On sentait seulement le regard des yeux peureux entre les fentes roses de par les lampes intérieures. C'était une toute petite ville. Au milieu de la grande rue nous dûmes contourner les moellons en tas d'une

muraille écroulée. Parmi les décombres, sur un lit intact, gisaient trois cadavres de filles atteintes par l'un de nos obus. Des draps recouvraient leurs visages ; et des cierges brûlaient à ciel ouvert. Un prêtre, agenouillé, dans une chasuble noire, psalmodia. Il y avait un groupe de vieilles en prosternation. Elles renforcèrent, à notre passage, le lugubre murmure des répons. Triste accueil dans la nuit, parmi les ruines, sous l'étincellement du ciel paisible.

A la maison commune, je reçus un officier de la division Bertrand. Celle-ci marchait à notre hauteur le long du lac de Côme. En chemin, il avait entendu le canon, et son camarade, reparti vers le lac, devait avertir l'autre état-major. Il me demanda si j'attaquerais le col de San-Marco, le lendemain. J'ignorais si la fatigue des troupes et des chevaux permettrait de le faire à l'aube. Cependant, j'expédierais l'artillerie de bonne heure dans la direction, et je tâcherais de conquérir le passage à coups de canon. Il fut convenu que le général Bertrand inclinerait sa marche à droite, pour nous porter secours au besoin, ou pour recueillir notre retraite, en cas de malechance.

Nous dînâmes dans un délicieux jardin, sous les feuilles agitées de brise. Ma faim extrême dévora tout un poulet. Après deux ou trois bouteilles de vin mousseux, Morel parla d'enlever le col à la baïonnette, vers le petit jour, avec les

zouaves et les voltigeurs, lui à la tête des clairons. Cela fit sourire. Il secoua la tête et but une quatrième bouteille.

Après dîner, je sortis. Au lieu du bruit que font les soldats dans une petite ville, à la porte des tavernes, je ne rencontrai que le silence. Les régiments ronflaient dans tous les lits de la ville.

— Je ne sais pas ce que nous ferons de ces pataudes sardes, devant Uhde, me dit Morel. Figurez-vous que pendant les haltes, les trois quarts tricotent des bas et des gilets de laine. Ils fabriquent une cuisine, avec du lard, de l'ail et du riz... Ça embaume !...

— J'ai plus de confiance, je les crois solides. Pour l'assaut, ils doivent valoir moins que pour la résistance. Je les vois comme les Anglais à Waterloo, inébranlables sur le retranchement.

Nous inspectâmes les sentinelles doubles placées en avant de la ville. Elles mangeaient du gros pain afin, dirent-elles, de se tenir éveillées. Cela nous fit rire.

Au fond, Morel n'était pas méchant. Il s'imaginait pourvu d'un rare génie militaire, de grandes qualités de précision, d'élan. C'était un bon colonel de cavalerie. Il me parla de ses chevaux, de sa femme, née Montjoie-Saint-Denis, de ses maîtresses, des cabotines célèbres, de ses hautes relations. Il m'accabla de son prestige soudain révélé. Il m'invita dans son château du Poitou pour les chasses à courre de l'hiver à venir.

Moi, je conclus que le mieux serait de mettre nos troupes en marche au crépuscule du lendemain et de gravir le col, vers minuit, lorsque l'Autrichien, ayant passé le jour à nous attendre, ne nous espérerait plus. Ainsi reposés pendant vingt-quatre heures pleines, nos régiments se présenteraient en forme contre l'ennemi.

Nous rentrâmes à la maison commune pour écouter le rapport sur les témoignages des espions. Heichmann interrogeait en allemand une sorte de chasseur de chamois, à grandes guêtres de toile, lequel avait croisé les bataillons tyroliens et les Croates en retraite par la grande route qui mène au col.

Il ne croyait pas que l'on pût découvrir aux alentours du passage une place suffisamment plate pour y installer des batteries. Lui n'en avait vu aucune. Selon ses indications, la route montait pendant cinq kilomètres, après le passage du Brembo. Vouloir y faire grimper l'artillerie, sous le feu des retranchements, eût été sottise. Morel revint sur son projet d'enlever la position « à la fourchette » par cette route, les clairons sonnant la charge. Je ne doutais pas qu'il réussît, mais au prix de quelles pertes ; il fallait ne point éclaircir notre nombre avant le grand contact d'Uhde.

Tout poudreux, la figure chaude, Arbour entra ; il voulut me parler à part. Je le précédai dans une pièce voisine. Là, deux Italiennes, coiffées de mouchoirs blancs, me saluèrent.

— Bonjour, général. Vous ne reconnaissez pas les veuves de Cassano ?

— Par exemple !

Parties de Cassano, quelques heures après nous, elles avaient, par le chemin de fer, atteint Milan, où une dépêche de notaire les appelait. Un cousin, officier de Garibaldi, venait de périr, dont le bien est en Valteline. L'urgence de faire apposer immédiatement les scellés les obligea de prendre le premier train pour le lac de Côme, en compagnie du notaire. De là, par le bateau à vapeur, elles avaient gagné Colico le soir de notre première étape ; puis, en calèche, le domaine du mort. Mais autour de ce domaine, dans le village, campaient d'innombrables Autrichiens qui réquisitionnèrent calèche et chevaux, retinrent le notaire comme suspect d'espionnage, et relâchèrent les sœurs à condition qu'elles reviendraient par la route de Bergame sur laquelle ils ne nous savaient pas encore, croyant que nos divisions suivaient, toutes, la rive orientale du lac. De grand matin, les scellés mis, elles étaient reparties dans un corricolo de paysan, que menait une mule. Près de Piazza, notre canonnade avait alarmé la prudence du conducteur. Le corricolo s'était arrêté à l'abri d'une crête, jusqu'à ce que les soldats piémontais les eussent avertis de notre entrée en ville. Sur le soir seulement, elles se décidèrent à requérir l'obligeance d'Arbour. Elles avaient donc parcouru toutes les lignes de

l'ennemi. Elles nous instruisirent précieusement sur la position du col. Arbour, lui, venait de faire, à cheval, une pointe d'éclaireur pour vérifier leurs souvenirs.

Nous interrogeâmes la carte. D'après leurs propos, les forces commises à la défense du col ne dépassaient pas la valeur d'un régiment tyrolien et de trois ou quatre cents Croates. Mais les sœurs avaient aperçu des canons derrière des branchages, des buissons, des accidents de terrain. Nous en conclûmes que l'attaque de front dans le couloir ainsi muni ne réussirait pas. Nanti de leurs indications, Arbour venait d'explorer une pente à notre gauche, où l'artillerie pourrait prendre une position avantageuse. N'ayant pu obtenir le passage par le col, dont les occupants masquaient les défenses, l'automédon des veuves avait pris un chemin abominable, à travers cette pente. Nos caissons n'y monteraient pas facilement, mais si quelques-unes de nos pièces atteignaient la crête, nous dominerions les ouvrages de l'ennemi de façon à les rendre intenables.

Je remerciai les sœurs ; et le plus galamment du monde enjoignis à leur sigisbée de les reconduire jusque dans leur logis, lui donnai congé de la nuit.

Revenu dans la salle d'état-major, je dictai le plan d'attaque. A gauche, l'artillerie tournerait le col par la pente extérieure que les hussards iraient, dans l'après-midi, reconnaître et jalonner. La bri-

gade sarde attaquerait obliquement l'alpe, à notre droite ; et lorsque ces deux mouvements se seraient dessinés de façon à nourrir l'inquiétude de l'ennemi, le général Morel pousserait ses batteries sur la route, puis lancerait les zouaves, soutenus à gauche par mes voltigeurs et mes canons. La triple action s'opérerait de nuit. La cavalerie et les batteries à cheval, dans l'après-midi, marqueraient, vers les abords, les repères de la marche aux étoiles.

Avant de me mettre au lit, je commandai qu'on laissât aux hommes tout le repos du matin. Aucun service ne devait, avant midi, les prendre.

Les rapports du lendemain ne furent pas favorables. Des bataillons étaient venus renforcer ceux du col. Je craignis que la pente extérieure ne fût occupée avant le transport de notre plus légère artillerie. Une reconnaissance de guides partit vers ce point. Dans la ville, je vis partout les hommes du régiment sarde utiliser leur loisir par quelque besogne lucrative. Plusieurs assis à la porte des ménagères raccommodaient des corbeilles, leur adjoignaient des anses neuves. D'autres repeignaient les portes. Aux maisons endommagées par nos obus, ils appliquaient des charpentes ; ou bien, sur des brouettes, ils enlevaient les décombres. Tandis que nos hussards en bonnet de police, la veste ouverte, fumaient au soleil, en se moquant, et cherchaient aux fe-

nêtres, pour leurs sourires, la réponse d'un œil féminin. En peu d'heures, les Sardes réparèrent le dégât. Quelques sous payaient leur travail. Il y eut même des hussards qui employèrent les alliés à cirer les brides et à fourbir les fourreaux de sabre.

Garamond, qui avait suivi la reconnaissance des guides avec le major Becque, me rapporta qu'on avait échangé plusieurs coups de feu. La position nous restait. Les guides bivouaquaient sur la pente, par petits postes, au repos. Du col, on ne les harcelait pas, croyant à l'imminence de nos forces.

Les rues se remplirent de mouvement. Une odeur de friture s'échappa de toutes les portes. Les Sardes, encore, tournaient le moulin à café, hachaient les aulx, gravement, hauts et bruns, dans leurs uniformes tachés. Les soldats se réjouirent de n'être pas en marche. Ils se promenaient sans bottes, sans godillots, les pieds dans des savates de sparterie, dans des bouchons de paille, ou dans des linges ensanglantés par les écorchures. Du côté de la rivière, on menait boire, par longues files, les chevaux d'artillerie. L'insouciance était grande de ces soldats qui ne savaient si, le soir, ils ne dormiraient pas, à jamais, loin de tout réveil. Enchantés de la lumière, de fruits pesants, de chansons obscènes, ils acceptaient le destin de l'heure, comme des enfants enivrés par l'aise présente, sans plaindre

les angoisses de la veille, ni redouter le péril prochain.

Seuls, les officiers, sérieusement, lisaient le rapport ; ou laissaient éteindre leurs cigarettes, à cause des cartes développées entre les verres de la taverne principale, sise sur la petite place à basses arcades.

De ma fenêtre j'examinais cela, et je pensais combien leur vie pèse peu dans les calculs des hommes, si on les unit par masses. Individuellement, chacun des huit mille soldats n'eût voulu ni tuer, ni encourir la chance du combat. Mais, fondus dans le seul corps de l'armée, la notion obscure devait naître de ceci, que la mort ne serait pas la fin de leur conscience humaine, puisque la part majeure de cette conscience, l'idée de patrie, de race, de triomphe général, persisterait en toutes les personnes de l'assemblage militaire.

Moi-même, au temps de ma lieutenance, j'avais réellement senti cette notion maîtriser l'instinct de ma peur. Lors des combats en Afrique, j'avais conçu mon existence comme une parcelle infinitésimale de la grande existence collective ; et il me sembla de bonne heure que mourir soldat, cela importait aussi peu que si, du corps humain, s'échappait une seule et minuscule goutte de sang. Le corps ne continuerait-il pas à vivre ? Les idées nationales dont se forme notre esprit ne continueraient-elles pas d'évoluer, à travers

les passions des soldats, des citoyens? Voilà une certitude constante d'immortalité qui diminue le prix du sang.

Et puis, ne pas mourir seul, mourir ensemble dans un même but, cela change tant l'apparence de la mort! Il se manifeste un merveilleux effet d'altruisme et d'amour social. J'ai presque toujours vu sur le champ de bataille les agonisants se résigner vite au trépas, si, près d'eux, les regards de commisération et la sympathie des camarades paraissaient. Mourir la main dans la main, coude contre coude, ce n'est plus la désolation de mourir.

Au cours de la promenade que je fis ce matin-là, dans les bivouacs entourant la ville, parmi les artilleurs, les zouaves, les sardes, les cavaliers, je fis une remarque identique à beaucoup d'autres remarques qui m'étonnèrent et qui m'étonnent encore. Les hommes les plus près de la nature, ceux d'imagination lente et de savoir court, les paysans, sont beaucoup moins portés à la convoitise du meurtre que les catégories d'hommes plus favorisées par la civilisation. Ainsi les artilleurs, les cavaliers de ligne que l'on recrute en général parmi la population des campagnes, pour leur connaissance des chevaux, n'éprouvent aucune impatience à engager le combat. Ils y marchent, dociles et résignés. Au contraire, les corps formés avec les gens des villes, comme les zouaves, les vol-

tigeurs, l'infanterie de marine, certains bataillons de ligne, le génie, s'échauffent facilement et, on peut le dire, aiment à tuer. Les charges à la baïonnette exaltent bien plus ces sortes de soldats. Le paysan préfère marquer son adresse de tireur ou son endurance à la fatigue. J'ai rarement vu un corps composé de rustres faire valoir des qualités d'élan ou montrer des ivresses de triomphe. Il faut une intelligence déjà plus mûrie pour désirer fort la sensation du vainqueur culbutant l'ennemi troué par la pointe.

La plupart des officiers chérissent le meurtre direct. Passé les premières émotions du début, on suit le combat avec une ardeur très pareille à celle qui anime le chasseur exterminant de remise en remise une compagnie de perdreaux. Les capitaines manient leurs hommes comme une meute de chiens dressés. Ils les excitent, les mènent, les apaisent, les lancent, avec toutes les ruses étudiées d'un sport. Plus tard, lorsqu'on atteint les grades supérieurs, les préoccupations deviennent trop nombreuses, diverses. Le joueur d'échecs remplace le chasseur dans la personne du colonel. Alors, l'atrocité du massacre nous émeut et nous dégoûte, parce que nous ne communions plus avec la fièvre des soldats. Tristement, par devoir, nous ordonnons des assauts avec lesquels, jeunes, on hurlait un joyeux hallali.

Donc, ce matin-là, l'attente du combat pro-

bable du soir ne m'enthousiasma guère plus que certains artilleurs présentant leurs lombes écorchés à l'inspection du major, dans l'espoir de voir la bataille en fourgon. Ils prolongeaient une belle file devant la voiture d'ambulance où se passait la visite médicale, sous la bâche verte. Des jurons hiérarchiques renvoyaient à sa monture le canonnier tout pâle, rattachant sur ses reins le pantalon à bandes rouges.

Chez les zouaves, on érigeait de petites colonnes de pierres. Avec des cailloux, on abattait, à distance « l'Autrichi, l'Autrichon, l'Autruchon, l'Autruche... à chiens..., le chien d'Autruche ! » Les hommes essayaient sur leur pouce la baïonnette affûtée. Ils se promettaient du boudin de Croate à la sauce rouge, avec boutons de tunique pour champignons. Autour du conscrit, tout un cercle de lascars, en culottes turques, se serrait pour prédire : « Mon vieux lascar, ça se voit sur ta hure, tu y passeras demain. Quand on a entre les sourcils un pli noir, c'est le signe de la Faucheuse. Demain, tu avaleras de travers un pruneau de plomb, et un tyrolien encore. Allons, mène-nous à la cantinière ; tu peux vider ton coin de mouchoir... T'auras pas besoin de payer pour grignoter les raves par la racine. Va-z-y d'une tournée de fil-en-quatre. Par le flanc gauche !... Marche. » En se retournant, ils nous aperçurent. Les mains tombèrent dans le rang, les talons se réunirent... Tout blême, le

conscrit essayait de sourire aux plaisanteries gourmées du général Morel.

D'autres, étendus sur le ventre, confectionnaient des cuisines succulentes dans les ustensiles de l'escouade. Beaucoup soignaient leurs orteils et la plante de leurs pieds.

Nous revînmes par le campement d'artillerie. Là, les hommes assis en rond, fumaient, silencieux et tristes. Les maréchaux de logis, les brigadiers passaient l'inspection des culasses. Le vétérinaire auscultait, à travers un torchon, la pleurésie d'un cheval. On étendait du linge sur des ficelles tendues de caisson à caisson. Plusieurs sifflaient des airs mélancoliques, entre gars du même pays. Nous en vîmes qui écrivaient d'une grosse écriture pénible, les yeux humides, craignant que cette lettre fût la dernière qui parvînt jusque le village où vieillissent les parents. J'imaginai qu'ils évoquaient le calme petit cimetière contre le mur de l'église fauve, celui où, peut-être, ne blanchiront pas leurs ossements.

En ville, la poste était envahie par les soldats de l'infanterie sarde qui expédiaient à leurs familles des mandats, fruits de leurs petits labeurs. J'appris que, la plupart mariés, pères, conservaient un sentiment très vif du foyer. Cependant, ils ne me parurent pas anxieux. A leurs prunelles d'Orient, persistait le fatalisme importé dans l'Italie du Nord par les Asiatiques byzantins. Plus sales que nos troupiers,

grands et lourds, ils s'adossaient en bandes contre les murailles, et soufflaient parcimonieusement la vapeur bleue des pipes.

Nous entrâmes dans l'église pour assister à l'office dit en l'honneur du lieutenant tué sur le pont, en l'honneur de tous les morts. Le vieux portail roman s'ornait d'un bandeau noir à franges de coton. Cent cinquante hussards, sabre au poing, formaient la haie jusqu'au catafalque. Ce fut bref et solennel : le cliquetis des sabres contre les éperons militaires emplissait la pauvre nef noircie. Un tout jeune prêtre étique, chauve, éleva l'hostie, et la fanfare sonna clair.

A la sortie, je retrouvai les deux veuves, Arbour. Le duo portait des visages flétris. Elles n'osaient pas retourner à Bergame, par crainte des soldats qui devaient partout courir les routes. Je leur conseillai d'attendre le lendemain. Quand nous aurions franchi le col, rien ne serait plus à craindre sur les chemins. Aussitôt je m'éloignai, impatienté par la sottise des femmes, me rappelant Edith et ses lettres prêcheuses dont le vaguemestre venait de me remettre un exemplaire nouveau.

ÉPINGLÉES EN CETTE PLACE AU MANUSCRIT DES MÉMOIRES, LES LETTRES SUIVANTES DÉNONCENT LE DRAME MORAL DONT LE GÉNÉRAL RAXI NE PARLE QUE PAR ALLUSIONS.

« *Paris, 12 juin 1859.*

» *Mon ami,*

» *Votre pupille m'a gravement désobéi et manqué de respect, ce soir, qui était jour de sortie pour le couvent. J'ai grand chagrin d'avoir à vous prévenir que sa perversité précoce autorise les suppositions les plus fâcheuses. Elle est folle de vice. A la fin d'une scène odieuse qu'elle me fit, elle a parlé de vous écrire. Vous ajouterez à ses épîtres la créance qu'après cet avertissement vous jugerez convenable.*

» EDITH DE RAXI-GRESLOUP.

» *Tout le monde va bien, même Louisette. J'ai fait reconduire Stéphanie au couvent. La rage lui avait donné la fièvre. J'ai prié qu'on la fît mettre à l'infirmerie, dans le mot que madame Danton a dû porter aux religieuses en la reconduisant.*

« P. S. — *M'honorerez-vous d'un mot ? Peut-être n'avez-vous pas reçu ma dernière lettre ?* »

« *Mon tuteur chéri,*

» *Savez-vous ce qui m'arrive ? J'étais chez vous, ce matin : c'était la sortie trimestrielle. Je trouve madame de Raxi, solennelle. Elle me parle de M. Robert. Je devine tout de suite que c'est un mariage. Je me dérobe, car je le déteste avec ses ironies, ses vilains yeux qui parlent quand il se tait. Madame de Raxi insiste, elle montre la lettre où il demande ma main. Je réponds non. Non, mon tuteur chéri, jamais je n'épouserai qu'un vaillant soldat comme vous, qu'un héros comme vous ou je n'épouserai personne. Voilà. Vlan ! Je déclare mon histoire en quatre mots. On m'appelle sotte. On s'en va. On claque les portes ; et, je ne sais pourquoi, on m'enferme à double tour.*

» *Je pleure. Je trépigne. Personne ! Je suis curieuse et furieuse. Je tombe sur la lettre de demande et d'autres où je reconnais l'écriture de M. Robert. Je pense que ce sont celles où il parle du mariage. C'est très mal ce que j'ai fait : j'ai lu.*

» *J'ai lu. Je comprends tout. J'ai pris les lettres. En les recevant, vous comprendrez aussi, mon cher tuteur chéri ; et vous verrez bien, après ça, que je ne peux pas épouser M. Robert, quoique madame de Raxi m'ait dit que vous aviez encouragé sa demande.*

» *Sans doute, ces lettres vous feront de la peine, comme elles m'en font. Un héros comme vous mérite*

une autre affection. Quel amour peut égaler, récompenser votre gloire ! Moi, je sens ce qui la payerait ; et cela est dans mon cœur ; dans mon cœur, dans mon cœur...

» *Fuir Paris ! Vous rejoindre ! Partir avec ces lettres !... Et dire que peut-être à cette heure, vous êtes couché, sanglant sur un champ de bataille dans les plis du drapeau français ! Mon Dieu, mon Dieu ! Et je ne suis qu'une pauvre petite fille emprisonnée dans une infirmerie de couvent. Il y a des barreaux. J'y colle ma figure pour m'approcher de vous, cher tuteur chéri, si peu que ce soit encore, et voir le ciel que vous voyez...*

» *Ayez pitié de*

» STÉPHANIE. »

« *Quoi donc, Edith? Après quatre ans, quatre ans de voluptés, quatre ans de cœur contre cœur, de pensée dans la pensée, de chair dans la chair...? Tes lèvres brûlent encore sous ma bouche. J'ai la saveur de tous tes baisers sur la langue. L'harmonie des voluptés que ton corps distille divinement n'a pas cessé de me rendre ivre de rêves. Et voilà. Tu dis que c'est tout. Et pourquoi? Parce que tu m'as vu à Longchamp avec Martine des Ursins, cette grosse fille sur qui Paris ronfle depuis l'ère du chapeau-bibi!... Non, non, Edith. Il n'y a rien de commun entre le bout de mon doigt et la chair de cette créature... Voyons .. Je te l'assure pour la millième fois. Je ne pouvais refuser à Brémont-Darville de la conduire aux courses, puisque c'était rendre service à ce pauvre garçon qui est atrocement jaloux d'elle, et qui avait dû assister à des funérailles en Dauphiné... Je t'ai dit, maintes et maintes fois, les obligations que j'ai à Brémont-Darville. C'est lui qui m'a fait entrer au ministère; c'est lui qui me prépare les voies pour ce poste, à Madrid, dont je ne veux plus depuis que tu m'aimes, Edith. Demain, à trois heures, je serai dans notre nid. Tu viendras. Tu riras de ta méprise, nous nous aimerons plus. Oui.*

» Robert. »

« *Puisque vous ne voulez pas pardonner, il me faut obéir, Edith. Je comprends mal que votre*

orgueil demeure froissé pour un coup de sens qui m'a pris bêtement, par la bête, un après-midi de soleil. Vous le savez, je suis un sanguin, une brute à certains moments ; le mâle... Quoi de commun entre les actions de ce barbare et les pensées de mon âme qui vous adore... Vous gâchez, je crois, Edith, une bien belle chose : notre passion réciproque, l'harmonie parfaite de deux êtres unis par les grandes, les aveugles lois de la nature, en une seule volupté.

» Robert. »

« *Edith,*

» *Vous me contraignez. Soit. J'épouserai Stéphanie de Leyran, si cela seul peut me permettre de vous approcher encore parfois. Si cela seul obtient de vous le pardon en échange de ce que vous nommez : « La paix reconquise ! »*

» Robert. »

« *Madame et chère amie,*

» *Je vous ai dit combien j'avais été ému lors des fêtes de Pâques, par la jeunesse, la grâce et la beauté de mademoiselle de Leyran. J'ose, après bien des hésitations et des timidités, venir vous demander votre intercession auprès d'elle pour savoir s'il lui déplairait trop de prendre, avec ma vie, mon nom.*

» *Je ne m'illusionne pas sur moi-même. J'ai passé la première jeunesse. Je ne puis offrir à une jeune fille que l'assurance d'une entière dévotion à son bonheur. J'aime mademoiselle de Leyran. Je l'aime avec toute l'expérience du passé, toute ma foi en l avenir, tout le frémissement de mon espoir, toutes les larmes de mes craintes.*

» *Si peu digne que je me sente de son assentiment à ma folie, il* fallait *que je fisse cet aveu, madame et chère amie, et que je présentasse cette requête.*

» *Un ordre du ministère me désigne pour remplir, auprès de notre ambassadeur à Madrid, les fonctions de secrétaire. Je dois quitter la France avant six semaines.*

» *Partirai-je heureux ou désespéré ?*

» *Je vous supplie d'agréer, madame et chère amie, mes excuses pour le souci que je vous donne, et l'hommage de ma profonde vénération.*

» Robert Clarendon.

» *J'écris au général afin d'obtenir son consentement.* »

» *11 juin 1859.*

AU DOS DE CES LETTRES, LE GÉNÉRAL DE RAXI AVAIT ÉCRIT AU CRAYON BLEU LE BROUILLON DE TROIS PHRASES TÉLÉGRAPHIQUES, COMME S'IL EUT VOULU CONSERVER LA MÉMOIRE EXACTE DES RÉPONSES FAITES PAR LUI.

« *Comtesse de Raxi, rue Saint-Honoré, Paris.*

» *Reçu vos deux lettres. Chemises de soie me manquent. Expédiez.*

» RAXI. »

« *Monsieur Robert Clarendon, 12, Chaussée d'Antin, Paris.*

» *Depuis quatre ans, tu me trahis. Je sais. Je ne t'en veux pas. C'était fatal. Ne nous revoyons jamais. N'écris pas.*

» RAXI. »

« *Supérieure du couvent Notre-Dame, Paris.*

» *Prière surveiller très étroitement Stéphanie de Leyran et de ne la laissèr sortir avant mon retour.*

» GÉNÉRAL DE RAXI. »

L'après-midi fut calme, à cause de la grande chaleur. La plaine se couvrit des blancheurs des tentes. Personne, hormis l'état-major, ne croyait se battre avant le lendemain. Le secret se garda. Je voulus que les hommes prissent un repos complet dépourvu de fièvre et d'appréhensions.

Vers trois heures, l'ennemi tira plusieurs coups de canon afin de balayer la route, sans atteindre Garamond envoyé pour poser les jalons et les vedettes. Arbour et le major Becque partirent aussi, munis d'instructions. Le col s'élève à huit kilomètres de la ville environ.

Deux autres coups de canon retentirent un peu plus tard. Comme rien ne répondit, les Autrichiens se persuadèrent qu'on n'attaquerait point ce jour-là.

Pourtant, vers cinq heures, le général sarde mit en marche l'extrême-droite, qui se glisserait entre les contreforts, tenterait l'approche, avec prudence et de fréquents arrêts, par les sentes de chasseurs.

L'artillerie légère de Morel s'engagea vers six heures sur la route, jusqu'à un coude où elle entra dans l'axe du col, et attendit au milieu d'un champ de blé.

A huit heures seulement, les estafettes parcoururent les auberges où les officiers achevaient leur repas, et remirent les ordres. Je montai à cheval, et trottai vers le campement d'artillerie. Les

soldats commençaient à s'étendre autour des feux. Les capitaines passèrent. Sans aucune sonnerie, sans bruit, les sous-officiers assemblèrent leurs hommes ahuris. Les ceinturons se bouclèrent. A la lueur des falots tenus par les brigadiers, on harnacha les chevaux. Les tentes se plièrent. Tout s'accrocha vivement. On vérifia le contenu des caissons. Les hommes grelottaient un peu. On leur fit mettre les manteaux. Les cuisiniers firent chauffer de l'eau-de-vie sur les feux. On la distribua.

« Chouette ! remarqua un zouave, si on nous colle du nanan, c'est que ça va chauffer !... » Sous leurs pèlerines bleues, ils cachèrent la lueur des fusils.

Bientôt, la plaine devant Piazza se remplit de foules noires, qui se massèrent. Un chuchotement parcourait les lignes, et j'entendais le bruit métallique des bidons heurtant les pommeaux de sabre.

Au pas accéléré, les zouaves partirent. Les voix sourdes des lieutenants commandaient le silence, interrompaient des murmures. Il n'y eut pas de lune. Les voltigeurs suivirent dans l'ombre. Dix mille pieds battirent la terre, et, peu à peu, l'allure s'accéléra, devint, dans la nuit, la course contenue d'un élément noirâtre qui grondait.

Après, l'artillerie s'ébranla, le long de la rivière obscure. Les roues crièrent sur le gravier

de la route. Devant moi, deux lanciers allumèrent leurs lanternes. Toutes les figures qui défilèrent étaient graves dans l'étreinte de la jugulaire et léchées par les lueurs.

Je dépassai tout. J'atteignis au galop le coude de la route. Les cimes de la montagne éclairèrent l'horizon. Un cuirassier vint à moi. C'était Garamond. Il me fit franchir un fossé; et le sol blanc, sableux de la pente révélée par les veuves nous éclaira. Silhouettes de bronze, les guides à cheval, un par un, jalonnaient cette clarté de la terre, le mousqueton sur la cuisse, indiquant de leurs statures la trace du terrain, où pourraient courir, sans trop de risques, les attelages des canons.

Une émotion très grande me prit le cœur. Le silence et la nuit pesaient à nos épaules. Je savais que sur dix mille hommes, au moins, la faux de la mort allait luire.

En outre, la certitude de toute la ruine sentimentale jusqu'alors seulement prévue, mettait à mort dans mon âme mes espoirs de paix conjugale, de tendre confiance. Sans cesse il fallait me reprendre à cette douleur pour commander l'envoi des vies à une autre destruction.

Mais, derrière moi, un cri gigantesque fut répété : « Canonniers, par batteries... Au galop!!! Maarche! »

Des corbeaux s'envolèrent en croassant, et tout à coup, un ouragan de fer passa dans le cinglement des fouets, les cris des essieux, les galops

des sabots, les commandements des chefs. Ce fut un orage de cahots, de heurts, de cris ; une avalanche sombre, où paraissaient les falots des brigadiers, les plumets rouges, les mains hautes des lieutenants montrant la direction ; cela courut, bondit, croula, roula sur l'étrange sol blanc et lumineux. Cela s'inclina, monta, s'engouffra dans des trous, escalada des crêtes, fut le profil d'un élan sur les sommets, un chaos de cascade dans les ravines ; et, enfin, contre le ciel, cela s'arrêta, masse lointaine et ordonnée. Une lueur brilla sur les hauteurs. L'écho hurla. Du tonnerre bondit. La bataille commençait dans les airs.

L'émotion fatigua mon corps amolli. J'eus très chaud. Il me fallut retirer la pèlerine de cheval, de tissu léger, cependant. Je m'épouvantai tout à coup de ma solitude, en avant des lanciers. Arbour avait suivi les artilleurs. Garamond observait l'ennemi sur un point. Le major Becque allait aux renseignements vers Morel. La présence de Heichmann était nulle. Ayant sorti ses bottes des étriers pour étendre ses jambes, cela seul l'occupa.

Edith n'était plus ma compagne affectueuse.

D'autres batteries coururent de guide en guide avec le même tumulte d'ombre sur le sol blanc. Du tonnerre tombait dans les ravins, se répercutait par les hauteurs, et la fusillade déchira l'espace. Le canon ennemi gronda. Lointaine, l'artillerie de Morel lui répondit, par coups secs.

J'attendais le rapport d'Arbour. Il devait venir me rendre compte de la mise en position.

Garamond arriva le premier, le long de la pente descendue au grand trot. De son observatoire, il avait aperçu de l'infanterie tyrolienne qui grimpait agilement sur la paroi interne du col, pour fusiller à distance proche les servants de mes batteries.

Celles-ci ne pouvaient pas contenir les assaillants, d'ailleurs invisibles, puisque la configuration du terrain formait corniche au bout de l'aire où elles s'installaient. Aire choisie par Arbour et le colonel du régiment, non avec l'inutile espoir de viser les troupes ennemies, mais avec celui de couvrir de projectiles, au jugé, la topographie du col, et de le rendre intenable. Nous n'avions pas compté avec la prestesse de ces Tyroliens, recrutés parmi les chasseurs ou les bergers des cimes.

— On a besoin d'infanterie, là-haut, dit Garamond... Faut-il prévenir le colonel du péril, afin qu'il masse les servants des pièces inactives, et qu'il fasse mettre pied à terre aux guides ?

Il repartit. J'expédiai Heichmann aux voltigeurs. Il convenait qu'ils vinssent afin de gêner l'escalade. Quant à leur faire rejoindre l'artillerie, cela me parut impossible. Pour gravir la pente un temps fort long était nécessaire. D'autre part, envoyer les hussards aux guides, me parut dangereux. Ils formaient une réserve qui, en cas de

malechance, eût arrêté la poursuite parvenue au pied de la montagne. Je dus m'en tenir à l'organisation présente.

Mon oreille seule put suivre la bataille. Je figurais l'organe cérébral d'un corps immense, organe qui concevait obscurément le péril, et ne sentait pas les nerfs obéir à sa volonté pour mouvoir les membres lointains, pour lever les paupières lourdes. Fiévreux, je souhaitai l'élan spontané des zouaves, des voltigeurs. Ils étaient mes dents, ma morsure, ma rage. L'artillerie fut mes bras lourds assénant leur force sur l'adversaire ; la brigade sarde, mes jambes en évolution pour encercler l'ennemi dans la parabole d'un coup de savate imprévu. Mais le cerveau restait si loin des membres, sans certitude sur leur action, sans connaître si mon énergie excitait leur énergie !

L'idéal de mon plan eût voulu que les batteries, du haut de la pente, interrompissent, dès les premières volées, la canonnade de l'ennemi. Je m'inquiétai, car il n'en fut rien. Nos obus ne tombaient pas à la bonne place, malgré les savantes épures combinées par le colonel et Arbour, dans l'après-midi. Aux canons de Morel, attaquant par la route, les canons autrichiens, coup pour coup, répondirent. Je discernai parfaitement les phases de ce colloque assourdi par la distance ; tandis que le fracas de mes batteries hautes semblait inefficace. Au fond du col, l'ad-

versaire avait mis ses pièces à l'abri de ma tentative, tentative prévue, sans doute, et que l'assaut des Tyroliens allait réduire au désastre.

Onze heures du soir environ ; un peu plus. La clarté des étoiles suspendues parmi les profondeurs du firmament donnait peu de relief aux aspects de la terre. L'escorte de vingt lanciers me sembla, dans la nuit, tout isolée, minime, incapable de se défendre contre une surprise. Un instant, l'instinct brutal de la peur me conquit. J'examinai la plaine et l'amas des montagnes. De là, un jet de balles, en sifflant, n'allait-il pas s'épanouir? Je me blottis en moi, derrière la tête du cheval, et puis, la raison fustigeant la crainte, je touchai de l'éperon. Nous trottâmes dans la direction du col, droit à la route, pour voir si les voltigeurs venaient à nous.

A travers les buissons, l'onde gazouillante d'un ruisseau mira la solennité du ciel. Parce que je contemplai ce double de l'univers dans la fuite des eaux, les détonations me parurent amoindries. Un galop courut à nous. Des cris s'échangèrent. L'adjudant-major éclairait le chemin des voltigeurs. Je le renseignai sur la position de l'artillerie et celle probable des Tyroliens. Il continua de chevaucher pour reconnaître le terrain montagneux à couvrir. Nous passâmes le long de la colonne en halte, noire, silencieuse. Appuyés sur leurs fusils, ces hommes respiraient fort. Un pied en remuant écrasait les cailloux.

Des mains fouillaient les gibernes. Les capitaines et les lieutenants inspectèrent les fusils.

Je m'arrêtai un peu. Je leur dis qu'ils auraient seulement à gravir jusque l'altitude du col, un kilomètre ou deux. Dès la hauteur, ils allumeraient les fougères, en étendant le plus possible leur ligne de tirailleurs. Ce témoignage de leur nombre suffirait sans doute à convaincre les Tyroliens de battre en retraite. En terminant, j'ordonnai qu'on déposât les havresacs Une escouade par compagnie fournirait des sentinelles pour les garder.

Aussitôt, on déboucla les courroies. Les poitrines au large exhalèrent des soupirs d'aise. Comme le galop de l'adjudant-major revenait, les sections firent par le flanc gauche ; le rythme dur des pas battit la terre.

En passant, chaque homme regardait ma physionomie confuse, pour y lire l'espoir ou la crainte, ou l'impatience. Je m'appliquai à paraître tranquille, simple. Afin de les pourvoir d'assurance, je fis rectifier des flottements, je recommandai de boire, dès la crête atteinte.

Le total d'un bataillon défila, puis se confondit avec la masse de la montagne, où il mit à travers la broussaille un mouvement obscur.

Il n'y eut plus que les voitures régimentaires, les tas de havresacs, les silhouettes des sentinelles. Les voix de l'artillerie se multiplièrent. Des sons se précipitaient dans les ravines, écla-

taient, s'écroulaient. Nous étions à même distance des deux canonnades. Chaque coup ébranla mes entrailles.

A l'endroit où la route s'engage dans le col, j'avais assigné comme point de quartier général une maisonnette à l'écart, dont le maître louait des bêtes de renfort aux charrois de la montagne. Je m'y rendis.

Dans le jardin, plusieurs chevaux, tenus par des soldats, m'indiquèrent la présence d'estafettes. Je mis pied à terre. Un officier sarde me présenta sur le perron un message. Son général y mandait que la marche plus avant devenait impossible dans la montagne, par la nuit. Des hommes avaient roulé dans les ravins. Cependant, si je le jugeais indispensable, cette marche continuerait. Le VIIIe régiment qui couvrait l'extrême droite suivrait la direction. Mais sa présence serait annulée puisque le développement d'un seul bataillon tenait toutes les sentes praticables, en tête...

Arbour sortit de l'intérieur. Sur la cime de la pente, les feux des guides, pied à terre, et ceux des servants inoccupés arrêtaient momentanément, dit-il, l'ascension des Tyroliens. Un capitaine de dragons m'annonça que la division Bertrand s'étendait en ligne vers notre gauche, pour nous soutenir et nous tendre la main. Son régiment, extrême droite de cette division, avait remonté la vallée de la Varrone, qui se jette au

lac de Côme. Six cents dragons et la batterie à cheval stationnaient à huit kilomètres sur notre gauche, et vers la hauteur du col. Cette nouvelle allégea mon angoisse.

J'entrai dans la salle empuantie par la fumée des lampes et des chandelles. Autour d'une table, des aides de camp écrivaient, décachetaient les messages. Contre le plâtre du mur, avec du charbon, plusieurs, complétant la carte du col, marquaient les positions des troupes. L'officier sarde me désigna les points extrêmes où son bataillon faisait halte. Des hussards, des guides, des artilleurs, venus en estafettes, se tenaient, les talons joints, au fond de la pièce, la garde du sabre à la main, et soigneux de ne pas faire de bruit. Une discussion grandissait, les uns prétendant que les Tyroliens occupaient les cimes en certains points, les autres réfutant, puisque notre artillerie commandait les points et que l'officier sarde, dans un français difficile, zézayait pour soutenir qu'aucun coup de feu n'avait encore salué son bataillon. Souvent le fracas des explosions, le sifflet aigre des obus enveloppaient la querelle.

Je fis étendre une de mes cartes; et reportai au crayon rouge les indications du Sarde, celles d'Arbour, celles du dragon. Tout à coup, je m'aperçus que la bataille était gagnée. Évidemment, l'ennemi ne bougeait pas. Il ignorait, dans la nuit, la place réelle de nos forces, leur nombre,

leur direction. S'ils avaient pu arrêter l'assaut tyrolien, les feux des guides à pied et des servants d'artillerie avaient valu moins de pertes que d'effroi imaginaire à des troupes sans informations certaines. Il suffisait à présent de cesser le tir partout. Voyant que nous renoncions à l'attaque, l'ennemi, heureux de s'en tirer ainsi, se tiendrait coi jusqu'à l'aube... Or, à l'aube, si les dragons de Bertrand, sur notre gauche, avaient marché, si le deuxième régiment de la brigade sarde, sur notre droite, avait atteint le passage du Val Seriana, les Autrichiens redouteraient ce double débordement de leurs ailes. A leur face, les zouaves et l'artillerie de Morel, les avertissant, il ne leur restait qu'à se replier en bon ordre sur la Haute-Adda, sur Uhde, même avec promptitude, pour peu qu'ils tinssent à n'être pas enfermés dans le cercle.

Je démontrai cela, brièvement; et je vis toutes les figures s'étonner, se réjouir. « — Oui, oui, mon général. — Certainement. — Monsieur, dis-je à l'officier sarde, priez le commandant de votre bataillon d'allumer des feux et de bivouaquer. Arbour, allez dire la même chose aux artilleurs. L'ennemi, apercevant ce cordon de lumière, se comprendra cerné. S'il canonne, éteignez aussitôt, et modifiez légèrement la position. Le VIII[e] de la brigade sarde marchera toute la nuit de manière à couronner, avant midi, le mont Redorta. Écrivez cela, capitaine. Les dra-

gons du général Bertrand marchent aussi, n'est-ce pas?... C'est entendu. Messieurs les aides de camp, faites cesser le feu partout... graduellement. Voici un message pour le général Morel. Que l'on bivouaque aux points occupés, sauf sur la route que les canons du col balayent trop facilement. »

Je me frottai les mains et demandai qu'on m'apportât un verre d'eau... La fraîcheur du liquide me remplit de satisfaction. C'était tout.

Et je pus tout entier m'offrir à la peine de mon esprit déçu.

Pendant la nuit, des ordres complémentaires firent relever par la moitié de mon artillerie, inutilisable sur les hauteurs, les batteries du général Morel qui suivirent, elles, la brigade sarde sur le mouvement de droite, pour le cas où elle rencontrerait l'ennemi.

Les guides rejoignirent en même temps leur division, qui se mit en marche vers une heure du matin.

« J'espère, mon cher général, écrivis-je à Morel, que les avant-postes de l'ennemi apercevront avant huit heures les bonnets à poil de vos guides vers le mont Redorta... A la même heure, on apercevra les casques des dragons du général Bertrand sur la route de San Marco à l'Adda ; et je ferai, à cet instant, rouvrir le feu contre les défenses du col. Soit que vous trouviez le chemin libre jusqu'à la rivière et que vous occupiez la place de Sondrio, soit que vous demeu-

riez en observation sur le Redorta, les bataillons tyroliens ne doivent pas réussir à vous échapper et à gagner la zone des Forts. Je compte entrer à Sondrio après-demain et vous tendre la main, si les opérations n'ont pu vous y amener à ce jour. Le fort Fuentès est bloqué, me mande le général Bertrand, par une division sarde. Nous n'avons plus à nous en occuper... »

La nuit s'acheva dans un calme relatif. De quart en quart, un coup de canon ennemi faisait la police de la route vide. Parfois, de notre côté, une riposte détonait. L'aube vint vers quatre heures ; et la canonnade continua mollement, sans aucun effet contre nous. On comptait, à six heures, trois tués et vingt-deux blessés légèrement.

Je ne quittai point la bicoque. A sept heures, Garamond vint me dire que la retraite de l'ennemi commençait, et que l'on entendait le canon au delà du col sur la route de l'Adda. Les pièces de la division Bertrand appuyaient la reconnaissance de sa cavalerie.

— Laissons-les partir, dis-je. Il faut les abandonner à Morel. Il leur fera un sort.

Pourtant, je montai à cheval et rejoignis, en quarante minutes, l'espace où mes batteries s'étaient tenues la veille au soir. De là, nous aperçûmes les chariots et les caissons des Autrichiens, qui sortaient du col, au milieu des Croates. On pointa deux pièces sur ce cortège. Les obus

tombèrent trop loin, mais les Croates prirent un trot allongé.

J'eus la faiblesse de craindre voir les ravages des projectiles au milieu de ces pauvres gens massés en colonnes ; et j'arrêtai le tir. D'autre part, je redoutais leur énergie s'ils trouvaient la retraite coupée. Revenus dans leurs positions du col, ils pouvaient nous retenir longtemps, et coûter beaucoup de vies françaises. Enfin je prétendais que Morel arrivât devant Uhde avec la satisfaction d'un triomphe personnel. Ces Tyroliens et ces Croates devaient, en heurtant au nord, sur la route de l'Adda, l'artillerie de Bertrand, se détourner à l'est, et rencontrer, vers le soir, la division Morel entre Sondrio et le Mont Redorta.

On les laissa défiler en bon ordre. Avant midi, les voltigeurs occupèrent le col. Presque aussitôt, les hussards trottèrent afin de prendre contact avec les dragons.

Je rencontrai le général Bertrand vers trois heures, dans un village d'où nous aperçûmes enfin la Haute-Adda. Gros, rouge, un mouchoir sous le képi, il me félicita de la chance que j'avais eue en recevant à point sa cavalerie... « Autrement on serait encore dans ce satané col, mon général !... » Et il cligna de l'œil vers ses aides de camp. Je jugeai superflu de lui rappeler que cet « à droite » avait été prescrit par moi lors de l'entente au pont de Cassano. Je mis de la diligence et de l'effusion à le remercier. Il confirma

8.

qu'une division sarde bloquait le fort Fuentès depuis trois jours. En apprenant notre marche vers le Nord, son général avait rassemblé vite les unités éparses dans les garnisons du lac, jusqu'alors sur la défensive. Protégés par trois canonnières, des bateaux les avaient conduites à l'embouchure de la Haute-Adda. Une batterie de siège occupait suffisamment l'artillerie du fort.

Mais nos chalands ne pouvaient point, sous ces feux, remonter la rivière dont le cours supérieur se trouve obstrué par de grosses roches. Il allait falloir opérer un transbordement qui, du lac, mènerait par la route jusqu'à Sondrio ; et il me désigna les chariots sur les chemins, où ils s'avançaient par files parallèles à l'eau tumultueuse de la rivière.

Les dragons ayant défilé contre le front des troupes avec l'artillerie à cheval, tous les bataillons s'ébranlèrent. Vers cinq heures, nous entendîmes le canon à l'est. Morel devait assaillir les régiments tyroliens. L'orage de la bataille ne s'apaisa qu'au soir. La nuit tombant, nous entrâmes dans Sondrio, place évacuée le matin par l'ennemi. L'accueil manqua d'enthousiasme. Les volets clos sur les façades ne laissèrent filtrer que des lumières peureuses. D'ailleurs la canonnade reprenait non loin de la ville, comme si les Tyroliens eussent voulu s'y réfugier.

Les aides de camp partirent. Nous ne fûmes pas sans inquiétude, Bertrand et moi.

Les soldats entretenaient moins de soucis.

Une demi-heure après l'entrée, les voltigeurs flânaient en vestes à travers les rues obscures, et engorgeaient quelques tavernes. Conduits par les Sardes, ils demandèrent du vin à la porte des négociants qui en font, dans cette ville, un commerce considérable. Il fallut des patrouilles d'artillerie pour que tout ce monde regagnât les logements.

Un faubourg contient des manufactures de soieries. Les voltigeurs y furent cantonnés. Le régiment du génie occupa le collège et les édifices universitaires. Les Sardes bivaquouèrent sur la promenade publique, avec les dragons. La petite ville débordait de soldats comme une boîte trop pleine. Il fallut qu'un régiment d'artillerie campât devant la cathédrale, tandis que l'autre occupait la citadelle, à demi démantelée par les Autrichiens, avant leur départ.

Nous allions nous mettre à table, le général sarde, Bertrand, les colonels et moi, quand le trot précipité d'un cheval et les avertissements du cavalier retentirent sous les fenêtres de la maison où j'avais élu mon gîte. Arbour entra bientôt. Il dit que la canonnade entendue depuis une heure n'était pas celle de Morel, mais bien celle des Tyroliens qui passaient entre la ville et lui. Il m'offrit de porter à la citadelle, où nous avions des batteries, l'ordre de tirer.

Nous laissâmes le potage, et je me rendis en

hâte aux glacis du château. De là, nous perçûmes le bruit assez proche de la fusillade. Nos hussards et un bataillon sarde campés hors la ville écartaient l'ennemi. Il me parut imprudent de lancer des obus dans l'ombre. Ils pourraient atteindre les soldats de Morel aussi bien que les Croates, ou les Sardes. Le plus sage était de s'en tenir à notre démonstration de mousqueterie, et d'abandonner à l'initiative de la division Morel le sort de l'adversaire.

Moi-même, je n'étais pas trop mécontent de l'échec visible échu à mon divisionnaire. Toute l'armée en prit à ce moment connaissance ; car on défendit aux hommes campés de s'écarter des faisceaux ; les sergents coururent de logis en logis pour l'appel des sections. Les officiers quittèrent leur repas ou leur lit. Il y eut alerte.

Dans le sinistre murmure qui emplit alors les rues de la ville, je devinai bien des jurons à l'adresse du général téméraire. Par exception, la nuit était froide. Les hommes grelottaient sur les lignes des compagnies en formation contre les boutiques. On avait couvert trente-six kilomètres dans la journée. Il fallut réintroduire dans les chaussures des pieds sanglants, qui commençaient à ne plus faire souffrir. Comme je rentrais, j'entendis les lieutenants commander le silence sur les rangs avec rigueur. Les soldats échangeaient des impressions désobligeantes. D'ailleurs, les tonnerres alternatifs de l'artillerie,

un peu plus lointaine, ne cessèrent pas d'une grande heure.

Vers minuit seulement, le major Becque vint me dire que les Tyroliens devaient avoir rejoint la route de Sondrio à Uhde, car leurs canons répondaient de plus loin et à longs intervalles à ceux de la division Morel. J'ordonnai qu'on fît rompre les troupes maintenues éveillées mais qu'on envoyât des forces aux avant-postes installés sur la route.

« Le sacré Morel, grommelait Bertrand, le voilà bien. Il n'en fait jamais d'autres. A l'entendre, il va tout avaler... et puis... bonsoir! Quand il n'a plus une pointe de cavalerie à conduire, il perd la boule... parole d'honneur. Tout de même, mon général! laisser passer un régiment, un escadron et deux batteries, quand on a sous la main deux brigades d'infanterie, de la cavalerie et trente pièces d'artillerie montée... Quand on tient une position comme le mont Redorta... Seulement, voilà. Il sera descendu en plaine, avec ses sacrés zouaves... Il va nous amener des blessés demain matin. On peut préparer l'hôpital, hein! monsieur le major... »

Je laissai Bertrand hennir. Arbour et Garamond étaient réellement furieux. Le major Becque pleurait presque, tout à son humanitarisme, sur les pertes de la division Morel. Digne et blanc, le vieux général sarde secouant la tête, expliqua la cause de l'échec.

Sans doute Morel, pour couper la retraite avec ses feux d'infanterie, avait dû tomber sur la rivière de Sondrio, derrière laquelle la batterie des Tyroliens, avantageusement placée, abrita les cinq bataillons qui défilaient le plus tranquillement du monde.

La joie de savoir matée la turbulence du Don Quichotte eût aidé mon sommeil, si j'avais pu détruire l'image de la petite sotte qui gachait ma vie, ma science, mes grands desseins, avec ses incartades de colombine vulgaire. Cependant, vers l'aube, ma raison réussit à briser le cauchemar ridicule : et je dormis brutalement, plus de dix heures, sans rêves.

Morel arriva, le lendemain vers midi, avec des troupes harassées, qui, tout un jour et toute une nuit, avaient escaladé des sentes de montagne, puis dégringolé par les pentes, sans apercevoir un ennemi très mobile dont le tir sans cesse démasqué sur les hauteurs surprenait les colonnes tandis que l'artillerie française n'arrivait pas à trouver un emplacement favorable. Dix charrettes bourrées de paille amenèrent devant la cathédrale les gémissements de quatre-vingts blessés. On avait perdu cinquante-sept hommes, tant de la brigade sarde que des zouaves. En revanche, derrière les trompettes des guides sonnant à la gloire, soixante-dix-neuf Croates prisonniers traînaient leurs bottes et défilèrent sous mon balcon, colossaux, en vareuses blanches, en

culottes bleues. Parmi l'état-major, Morel, pimpant et souricur, précédait son porte-fanion, et ses lanciers, avec l'allure d'un preux d'opéra qui rentrerait en sa bonne ville triomphale.

Sur l'esplanade, il fit manœuvrer ses zouaves, sonner au drapeau, battre aux champs, pour la surprise ahurie des dragons et des Sardes, de toute la division Bertrand, certains de son échec.

Nous l'étonnâmes beaucoup en le consolant sur le mauvais résultat de ses opérations. Il fallut que, de sa bonhomie malicieuse, Bertrand lui avouât que nous attendions non pas soixante prisonniers croates, mais trois bataillons entiers et quelques pièces d'artillerie. Il sourit finement, comme un qui sait entendre la plaisanterie, pour vulgaire qu'elle soit.

L'éreintement de ses troupes nous contraignit à passer quarante-huit heures sur place. Seuls, le régiment de dragons, l'escadron de hussards et deux bataillons du génie purent remonter la Haute-Adda jusque vers Uhde, afin d'ouvrir la route à l'artillerie divisionnaire. Cette reconnaissance ne rencontra point l'occasion du conflit. Des escarmouches eurent lieu aux têtes de pont sur les petits affluents. Mais notre cavalerie put se répandre dans les villages ; et le génie rétablit les passages après quelques feux de salves appuyés par le tir de nos batteries. L'ennemi ne tenait pas à engager la lutte sur un terrain défavorable, alors qu'à dix lieues en arrière il occupait trois

montagnes hérissées d'ouvrages, de redoutes, munies de pièces à longue portée, et défendues par dix mille hommes répartis sous deux forts dont les feux convergent.

Les Sardes passèrent ces quarante-huit heures de façon singulière. Bon nombre de leurs officiers furent rendre visite aux négociants et offrirent de vendre le vin de Sondrio dans leurs garnisons, moyennant courtage. Les soldats roulèrent les futailles, réparèrent les cercles en mauvais état, mirent en bouteilles le liquide précieux ; cela pour un prix modique et qui enchanta les propriétaires. La ville retentit de coups de maillets sur les tonneaux. Le marteau redressa les cerceaux de fer. Par les rues inclinées, les soldats verts poussaient les barils jusqu'au quai de l'Adda. Toute cette race pauvre se félicita de gagner quelques sous.

Nos voltigeurs entendirent autrement la vie. Les hommes de la 3e compagnie du 2e bataillon organisèrent, à midi, devant les manufactures, un bal, et invitèrent les tisseuses à y prendre part, lorsqu'elles sortirent des ateliers. Quelques-unes consentirent. Les autres regardèrent. Une foule de femmes, en camisoles blanches, s'assembla. Amusées par les contorsions de tels loustics nés dans le faubourg Saint-Antoine ou près des Buttes-Chaumont, elles ne s'aperçurent pas assez vite que les rangs de voltigeurs innombrables se fermaient derrière leurs groupes. Elles

se trouvèrent prises entre ces deux bataillons représentés par la plupart des hommes. Elles étaient environ quatre ou cinq cents. Lorsqu'elles voulurent sortir du cercle, maint et maint galant s'empressa pour retenir chacune. D'abord elles rirent, puis se débattirent. Enervés par la chaleur, par le vin que les capitaines ajoutaient à l'ordinaire des compagnies, les voltigeurs insistèrent avec une gaieté violente,

Cela se passait dans une avenue poudreuse, où se tient le marché de la ville. Aux extrémités l'avenue se rétrécit en deux ruelles que les gaillards bouchèrent. Peu farouches d'abord, les donzelles finirent par prendre peur à voir cinq ou six galants pour chacune de leurs jupes. Les embrassades ne furent que les préliminaires d'un jeu où les mains mirent de la vigueur et de l'indiscrétion. A cause de la température, ces femmes et ces filles étaient peu vêtues. Les mains eurent vite trouvé les gorges et les chairs sous la percale blanche des camisoles. Une folie de rut saisit quinze cents hommes en abstinence depuis des jours. Les bouches féminines furent écrasées sous les moustaches, les seins pétris par les griffes. Des couples s'abattirent dans la poussière. Toutes les veines gonflèrent aux fronts noircis des mâles. Les escouades s'unirent pour la possession des fugitives. On les ligotta de bras bleus, on les emporta vers le fond des magasins obscurs, on les jeta sur la paille

étendue pour le repos des sections. Ce fut une chose magnifiquement ignoble. Aux rires hystériques des filles, aux râles des femmes, aux cris éperdus des vertueuses, répondait le silence des soldats obstinés à la seule réalisation du viol. Par minutes, on n'entendait pas une voix, mais le piétinement de mille hommes noyés dans un brouillard de poussière, et leur halètement. Et puis, le cri strident d'une fille blessée perçait l'air ; on voyait surgir entre des bras noués, un torse nu, des seins bruns jaillis d'une chemise en lambeaux. Tout s'effondrait parmi des jurons sourds. Je me rappelle une petite figure effrayée de fillette, et ses joues salies de salives différentes. Elle ouvrit toute grande une bouche qui ne disait rien qu'un son rauque, étranglé. D'autres sortaient du magasin, tachées de leur sang. Elles rattachaient leurs longues chevelures noires; elles soufflaient, elles tentaient de fuir, et une autre escouade d'inassouvis accourait, les reprenait, les dénudait, les enlevait dans un tourbillon de culottes rouges, d'épaulettes jaunes, de tuniques bleues.

Au milieu de la cohue, la patrouille de police, baïonnette au canon, scindait les groupes, ne sachant vers qui agir, ne désirant guère agir. En vain le sergent jurait, poussait. Il n'arrivait pas même à obtenir que les plus forts n'appliquassent contre la façade des boutiques leurs victimes, pour en finir là, en plein soleil, la face

sur ces visages livides en pleurs et aux bouches béantes.

Certes, cela dura très peu de minutes. Des patrouilles d'artillerie firent irruption de toutes parts, arrachèrent les femmes aux forcenés, qui s'assagirent devant les jugulaires boutonnées aux mentons des hommes de service. Bientôt le troupeau pantelant des malheureuses fut réuni sous l égide des sabres au clair ; et les coupables disparurent dans les magasins à paille, pour feindre d astiquer leur ceinturon, ou de fourbir leur baïonnette.

Il n'en mourut pas moins deux jeunes filles à la suite de ce traitement. Les voltigeurs furent punis. On les envoya camper hors la ville, sans ration de vin, ni viande ; et on leur fit approfondir une tranchée inutile mais très creuse.

Plus fins que les zouaves, pas un de ces Parisiens, dans la bagarre, n'avait réellement désobéi aux ordres des chefs. Seize hommes durent être relâchés faute de crime évident. Cette affaire me valut une bruyante algarade du syndic, monsieur à favoris blancs, qui me traita de « vandale ! » en agitant les manches trop amples de sa redingote noire. Son accent italien et ses barbarismes français égayèrent tout l'état-major, dans la grande salle où nous nous tenions. Bertrand roula jusque sur lui ses grasses petites jambes bottées, et lui persuada que si les tisseuses eussent été moins jolies, la galanterie des

hommes de France ne se fût pas manifestée avec tant d'ardeur. Morel haussait les épaules, ajoutant tout haut que ces gaillardes en avaient vu bien d'autres, dans les remparts, avec leurs congénères. Je dus intervenir sévèrement. Le syndic menaçait de faire parvenir une plainte à l'empereur et à Cavour. La punition annoncée du régiment le calma. Avec lui, nous traversâmes les rues de la ville pour nous rendre à l'hôpital, où agonisaient les victimes. Sur notre passage, un groupe d'étudiants poussa des vociférations de haine. Je leur annonçai le départ des voltigeurs.

Dans les salles de l'hospice, nous trouvâmes deux créatures délirantes. Aucune contusion ne déparait davantage leur laideur. La crainte, l'énervement avaient seuls occasionné les fièvres cérébrales dont elles devaient mourir. « Vraiment, il fallait en avoir envie », murmura Morel, en désignant la fille au mufle bestial tout piqué de tannes, plate et noiraude, puis la femme écrasée par la masse liquide de sa poitrine, et à peu près chauve...

Vers trois heures, les deux bataillons quittèrent la ville. au milieu d'une foule en effervescence mal contenue par les haies d'infanterie sarde. Les hommes punis défilèrent à la tête de leurs compagnies, sans armes, et la tunique retournée, comme au bon vieux temps de l'ancien régime. Cela fit une salutaire impression On leur montra le poing, on les traita de « ruffiano » ! on leur

jeta quelques ordures et trognons de salade. Tout se termina sans trop de bruit.

Passé les murs, on replaça les hommes punis dans le rang; on leur rendit leurs armes. Ils remirent leurs tuniques à l'endroit. Ensuite, je fis publier dans la *Cloche de Sondrio* une lettre d'excuses et de regrets à la population.

Avant le soir, je fus inspecter les travaux d'approche hors la ville. A huit kilomètres de Sondrio, la route traverse successivement deux ponts. Le génie travaillait à reconstruire la chaussée et les ponts sous le feu de l'ennemi, qui, répandu dans les vignes escaladant la rive gauche de la haute Adda, visait avec adresse. Une de nos batteries juchée sur les collines de la rive droite ne gênait pas beaucoup ces lignes de tirailleurs clairsemés et très mobiles. En outre, la chaleur étant forte, nos soldats, en corps de chemise, pour manier la pioche et la pelle, faisaient des taches blanches, points de mire excellents.

Je pus constater la fermeté et la patience de ces ouvriers intelligents des grandes villes françaises. Sans s'émouvoir, un peu gouailleurs, un peu blêmes, ils roulaient leurs brouettes au trot, l'échine basse, suivis par les lazzis des camarades criant : « Gare aux pruneaux, Raymond!... Va pas te fiche une indigestion, mon vieux... va pas te bosseler la cafetière... — Des nèfles ! répondait le coureur. Tu voudrais pas que je laisse ici ma viande...! » et il continuait de courir,

bien que ses dents claquassent. A ses pieds, les balles soulevaient de petits sillons de poussière. Sa chemise blanche dans le soleil éclatait... Le malheur arriva. Tout à coup, il lâcha la brouette, s'assit dedans, se cacha dans les pierres qu'elle contenait, et nous le vîmes se tordre comme s'il voulait vomir. Son képi tomba sur la route... Les lazzis cessèrent. Dans les vignes luisantes, des flocons de fumée blanche grimpaient vers le ciel. D'autres détonations claquèrent. Le blessé eut un soubresaut sur les pierres de la brouette, et puis il roidit ses jambes... et s'immobilisa, dans le pantalon à bandes rouges.

« A qui le tour ? cria un sergent... Qui qui va chercher la brouette de l'escouade... De quoi ! de quoi ! on boude au dessert ? En voilà, des eunuques !... alors. Pleurez pas !... j'y vais... » Il sauta sur la route, regarda fièrement les vignes. Des coups de feu filèrent entre les échalas... L'eau bleuâtre, vaste et rapide, le séparait de la mort. C'était un svelte garçon, aux jambes droites. La veste déboutonnée sur sa cravate bleue, le képi à l'oreille, il mit ses mains dans les poches, et, pour éblouir l'admiration des hommes, tenta de siffler. Mais il ne sortit de ses lèvres qu'un faible cri... Alors, il haussa les épaules, comme s'il se blâmait lui-même, et marcha posément vers la brouette abandonnée sur la chaussée blanche... Telle une lyre immense, l'air, au passage des balles, vibra. La fusillade

pétillait dans les vignes. L'homme marchait toujours, posément. Il se forçait à compter ses pas, à contenir sa hâte. Je tirai ma jumelle, et je vis, dans les verres, sa face de mort, la peau collée au crâne, suante, les yeux vitreux qui ne pouvaient plus rien percevoir. Dans les poches du pantalon les mains du sergent se crispaient. Elles empoignaient l'étoffe. Ainsi se roidit-il contre la peur, âme magnifique, et continua de marcher lentement, pour valoir du courage à ses hommes. Sur l'autre rive, il y eut une soudaine bousculade dans les vignes ; en même temps, par-dessus nos têtes, la batterie tonna de ses six bouches, successivement. Cette fois les obus enfilaient la ligne des tirailleurs, car nous entendîmes un râle de désespoir, un appel atroce... et les chapeaux à plumes des Tyroliens remontèrent l'escarpement du vignoble.

Vite le sergent courut, atteignit la brouette ; son geste appela les hommes, qui sortirent du fossé où ils se protégeaient jusqu'alors. Prestes, ils rejoignirent leur chef, saisirent les brancards et charrièrent jusqu'au point voulu les pierres et le cadavre. Triomphants, ils écrasèrent à coups de pelle les cailloux, bouchèrent un trou, et chantèrent :

As-tu vu la casquette,
La casquette,
As-tu vu la casquette
Du Tyrolien ?

Des alouettes crièrent au zénith. Le silence retomba sur le fleuve. Au long de la route, deux cents pioches martelaient le sol, deux cents pelles grattaient, cinquante brouettes roulaient. Les sergents commandèrent... Une fourmilière d'hommes surgit. A tour de bras on aplanissait la terre, on arrachait les pieux aigus, les branches d'arbres, on incendiait les obstacles artificiels. Les sapeurs abattirent les chevaux de frise.

Des flammes dans la fumée léchèrent l'espace. Des avalanches de cailloux comblèrent les dépressions ; ce fut un tumulte et une vie. Pour en finir, à la menace de la mort, on s'acharnait. Les capitaines, la lorgnette à l'œil, guettaient, sur la berge, la réapparition de l'ennemi. Ils firent mettre une barque à l'eau, ils y descendirent avec quelques hommes. Aussitôt, la surface de la rivière fut labourée; et des feux crépitèrent parmi les ceps. Au milieu de la route, parmi un groupe de travailleurs, quelqu'un culbuta. Deux ou trois jurons hurlés dans les rangs, et on enleva un homme qui se tenait la tête, les mains aux tempes ; mais il se roidit entre les bras des porteurs ; on le déposa. Un autre se déculottait, cherchant la blessure à sa cuisse velue rougie de sang. Le clairon sonna des appels lugubres. La compagnie en armes traversa la route au pas de course, se déploya entre les travailleurs et l'eau, se coucha; et tous se couchèrent aussi le long de la route, rampèrent jusqu'aux talus,

au bord desquels, sous les visières de cuir, parurent des rangées de figures livides.

Alors, le pays entier crépita, comme une friture de ménagère. L'orage de l'artillerie éclata, roula, gronda, dégringola dans les courbes. La rivière se couvrit de rejaillissements d'eau. Le « floc » des balles glissa dans les terres molles. Des branches se rompirent toutes seules dans les buissons.

— Mon général, dit Arbour, devez-vous rester ainsi, exposé au feu ?

— Oui, répondis-je sèchement.

Sa peur m'impatientait.

Près de nous, à l'abri d'un tas de pierres, le major Becque sonda la blessure d'un soldat que deux camarades maintenaient. On vit le ventre gras, blanc, qui se rétractait à l'approche de la douleur, entre les plis de la rude chemise jaune. « Oui, mon vieux, oui mon vieux, rassurait le major... ça va tout seul... Là... là... Nous la trouverons ta fichue balle .. Je la sens... N'aie pas peur... mon garçon... Tu l'as échappé belle... Écoute le dentiste !... Ne gigotte pas... » Et avec son mouchoir, il essuya le sang qui perlait autour de la tige en caoutchouc... Les deux autres rirent... Le patient remua ses godillots ferrés... Il gémissait doucement, ahuri ; il regardait au loin, pour ne pas voir l'ennemi, ni les pierres qui éclataient, ni les branchettes tombant des arbres meurtris.

A cette heure, je me sentis soldat. Rien ne m'occupait que la série des feux devenus, pour moi, des directions géométriques et un calcul de proportion. « Pourquoi le commandant ne fait-il pas conduire les travailleurs aux faisceaux, pourquoi ne pas les armer, et puis étendre sa ligne de tir? Espère-t-il que ça va finir comme ça et qu'il pourra reprendre le travail .. C'est idiot... » Je m'exaspérai. La douleur du patient sous le major, à demi couché contre ses jambes, ne m'intéressait pas plus que les deux morts raidis au milieu de la route abandonnée.

J'aurais voulu commander des « rassemblements! » des « par file à gauche! » des « sections en ligne! », trotter, réunir les pelotons, rappeler la barque s'obstinant sur la rivière à offrir une cible pour les feux tyroliens.

Et puis je dominai ma nerveuse envie; je ne voulus pas contredire par mes ordres ceux du commandement inférieur, qui, selon mes principes, doit garder une initiative presque complète dans la mise en œuvre des opérations prescrites.

Mais cette lutte de la raison contre l'élan de mon être me remplit de joie vivante. Je me sentis total et fort. Ah! que m'importaient devant la splendeur du drame agi, les bêtises romanesques, les traditions des amis, les sottises des femmes qui apportent, dans la beauté de l'universel effort, la mesquinerie du sentiment et le comique du vaudeville.

Le feu diminuait. Nous quittâmes la vision de ce combat. Dans les villages, nous trouvâmes les capotes et les plastrons rouges des dragons. Ils attendaient en armes, à la tête des chevaux sellés.

Sur toutes les figures, malgré le soleil, il y avait une ombre blafarde. On se sentait à la veille du choc.

LETTRES ÉPINGLÉES A CETTE PLACE DU MANUSCRIT

« *Monsieur le comte,*

» *Madame la comtesse m'a chargé de prévenir monsieur le comte qu'elle lui écrirait de Saint-Vast pour où elle vient de partir pour raisons de sa santé. Madame la comtesse m'a donné l'ordre d'expédier deux douzaines de chemises de soie à monsieur au corps d'opération de Valteline. J'ai mis le carton au chemin de fer (grande vitesse). J'espère que monsieur le recevra en temps. Madame la comtesse m'a chargé de dire que les enfants se portent bien. Ils sont partis pour Saint-Vast avec madame la comtesse.*

» *Je dois garder l'hôtel en l'absence des maîtres. Faut-il profiter de ce temps pour demander les peintres par rapport au grand salon, et le tapissier veut renouveler, à ce qu'il dit, la tenture des chambres. J'attends les ordres de monsieur le comte pour cela.*

» *De monsieur le comte, le fidèle serviteur,*

» BENJAMIN LETOUX.

» *Paris, 14 juin 1859.* »

« *Mon général,*

» *J'ai reçu la visite de M. Robert Clarendon, votre ami. Il m'a dit que, pour des raisons connues de vous, il me priait d'être l'intermédiaire qui vous ferait parvenir un acompte de trois mille francs sur les seize mille qu'il reconnaît vous devoir. Comme il a fait appel à ma discrétion, je n'ai eu qu'à m'incliner en accédant à son désir. Vous trouverez donc ci-inclus la somme de trois mille francs en un chèque numéroté* 45,625 *F III, payable sur la banque d'Italie. M. Robert Clarendon s'engage par devant moi à vous verser, de mois en mois, un pareil acompte de trois mille francs.*

» *Nous venons de lire dans les journaux le succès de votre marche rapide dans la vallée de l'Adda. Les officiers du dépôt du 5e régiment d'artillerie se joignent à moi pour vous adresser tous leurs vœux de gloire, et pour vous renouveler, mon général, l'assurance de notre entier dévouement.*

» CAMILLE DELASTRE,

» *Lieutenant-colonel du Ve régiment d'artillerie montée.*

» *Vincennes, le 14 juin 1859.* »

« Couvent Notre-Dame de la Plaine.

» *A monsieur le général-comte de Raxi, commandant le corps d'opération en Valteline.*

» *Monsieur le comte,*

» *Notre Mère supérieure, quelle que puisse être la crainte qu'elle ressent, en sa prudence, de venir troubler votre génie au milieu des conjonctures d'une guerre où vous faites si noblement triompher la cause de Dieu et le drapeau de la France, notre sainte Mère, dis-je, a cru devoir me prier de vous écrire cependant.*

» *Notre chère enfant, Stéphanie de Leyran, lui donne un peu d'inquiétude. Depuis sa dernière sortie, elle est fort nerveuse. Notre Mère a cru de son devoir de lui faire connaître le télégramme que vous lui aviez adressé au sujet de cette jeune fille. Cette communication provoqua de grands troubles et beaucoup de larmes. Mademoiselle Stéphanie a eu le délire après une violente crise de nerfs. Elle vous appelait au milieu d'un langage incohérent qui accusait sans mesure sa bienfaitrice. Le médecin, consulté, a ordonné des calmants ; et notre chère enfant semble aujourd'hui en meilleur état de santé physique.*

» *Malheureusement, il n'en est pas de même au moral. Elle ne cesse de se désespérer. Monsieur le*

directeur lui a apporté les secours de notre sainte religion. Il l'a confessée hier matin.

» A la suite du sacrement et après une entrevue avec le docteur, il a semblé à monsieur le directeur que l'état de mademoiselle de Leyran nécessitait un repos et des soins de famille, que nos chères sœurs, malgré toute leur affection pour cette personne délicate, ne seraient peut-être pas capables de lui donner dans la mesure où il le faudrait. Le grand air, la campagne, les distractions du monde influeraient de meilleure façon sur cette âme bouleversée par des imaginations un peu étranges.

» Notre chère sœur sainte Rose de Lima s'était rendue ce matin chez madame la comtesse de Raxi pour lui confier nos scrupules. On lui a appris le départ de madame la comtesse pour ses terres de Saint-Vast. Il a donc paru indispensable à notre sainte Mère de nous adresser directement à vous, monsieur.

» Nous pensons toutes, ici, qu'avec sa grande intelligence, mademoiselle de Leyran est plutôt appelée à faire son salut dans le monde que parmi des personnes consacrées à notre divin Seigneur Jésus-Christ; et qu'elle vient d'atteindre la limite du temps où notre responsabilité morale permettait de la retenir dans notre maison.

» Dès que vous aurez bien voulu désigner, monsieur le comte, la personne à qui nous devons confier mademoiselle Stéphanie de Leyran, nous dirons adieu à cette chère enfant pour qui va s'ouvrir une

vie si glorieuse puisqu'elle vous tient de près par les liens de la reconnaissance et du cœur.

» *Veuillez agréer, monsieur le comte, mes civilités empressées.*

« † SOEUR SAINTE-CATHERINE-DE-SIENNE.

» P. S. — *Notre Mère économe a fait transporter, faubourg Saint-Honoré, les gros bagages de mademoiselle de Leyran. Je l'autorise à enfermer sous ce pli le compte du pensionnat concernant cette jeune fille et auquel il conviendra d'ajouter les frais de transport par chemin de fer, si elle emploie ce moyen de locomotion, ainsi que les débours de la religieuse qui l'accompagnerait ; plus les menus frais du séjour au couvent jusque l'heure prochaine du départ* ; *et enfin, la somme de cinquante francs pour la dotation des* « *Enfants de Marie.* »

IV

Ce jour décisif, vers cinq heures du matin, je poussai mon cheval à la tête des colonnes, je dépassai toute la marche. J'ignorais encore si cette date-là serait celle de la bataille. Les foulées des chevaux glissèrent dans le trèfle et le sainfoin blancs de rosée. Des odeurs fraîches chargeaient le vent. Nous montâmes très vite la pente du terrain qui finissait au ciel orageux. Les hussards, devant nous, galopaient, isolément. A la crête, ils s'arrêtèrent, et la ponctuèrent de leurs silhouettes immobiles.

Je les rejoignis. Alors le village d'Uhde m'apparut avec le clocher de sa haute église, profilé sur la masse grise des montagnes.

Entre ce bourg et nous, de grasses prairies formaient une sorte d'immense Cuve verdoyante. Au loin et en cercle, les Alpes de Valteline s'entassaient dans le ciel. Les trois montagnes de la défense, les trois pentes terribles se groupaient

comme la triple racine du chêne monstrueux que l'Alpe eût été. Elles finissaient par étreindre entre leurs pieds le cours de la rivière étroite et tumultueuse.

Bouchant l'horizon d'Autriche, la montagne du Nord, accroupie comme une bête, haussait un mufle barbu de sapins, et montrait, pour denture, les murailles claires d'un village, qui avoisinait le fort.

Plus près, vers notre droite, les pointes du massif Est semblaient d'un seul roc grisâtre. Abrupt, vêtu ici et là de vignes, de ronciers, de blocs monstrueux, son flanc montrait pour ceinture une route étroite descendue parmi les accidents de terrain jusqu'à l'orient des prairies. Entre des frênes, cette route revenait sur Uhde, à travers La Cuve, sur les jardins touffus, sur les murs des vergers, sur l'amas de petites maisons bises, jusqu'au quai démoli par l'explosion d'une mine. Du pont qui unit cette berge à la rive adverse, il ne restait plus une arche. Mais, au-delà des eaux, la route, et sa double bordure de frênes recommençait, enveloppant les marécages dus aux inondations de la rivière, se divisant pour projeter entre eux une chaussée haute qui aboutit au village de Klagen et à la falaise du Fort-Ouest.

Le circuit de cette route me représenta le ruban qui sépare, au jeu de paume, les terrains des partners. Là s'aborderaient bientôt les foules des régiments.

Les aides de camp s'essaimèrent. Le roulement des caissons cessa de gronder. Je me retournai. Les trois corps, parvenus sur la crête, en deçà et au-delà des eaux, s'arrêtaient.

L'émotion sécha mes lèvres. Ici la mort allait mettre son baiser sur bien des fronts jeunes. Ici, mon geste pousserait à la victoire ou vouerait au désastre les fils des Gaules ; ici, dans ce lieu où, depuis les Brenns, notre race est descendue de siècle en siècle, avec des chansons légères et des glaives lourds.

Le vent portait sa fraîcheur à mes narines. Des nuages couraient sur le ciel. Au bord de la cuve riante, pleine de prairies grasses, d'arbres feuillus, de villages clairs, de silence et de repos, je m'arrêtais pour un temps court. Et, derrière moi, s'arrêtaient quinze mille fers d'armes, quinze mille cœurs battant, quinze mille angoisses d'hommes. Et, devant moi, attendait le courage lugubre de douze mille visages cachés derrière ces verdures, en raisonnant sur la mort.

Le matin était doux. Blottis dans les creux des chemins, à l'abri des talus, à l'ombre des fermes, les bataillons ne se distinguaient point. Culminant à cette échine du sol, bord sud de La Cuve, je pus me croire seul. Je m'imaginai, simple voyageur, parvenu dans les fraîcheurs du matin, en vue de l'auberge riante. Tout me parut un cauchemar, des combats anciens, des combats d'hier, de ma gloire, de ma force. Je regardai les

croix et les plaques mises à ma poitrine, pour m'assurer de mon être.

Ah! ah!... mon rêve de collège se corporifiait enfin. Général, le sabre à la selle, le cheval aux jambes, les plaques sur la tunique, l'aile gauche, à l'Ouest, l'aile droite, à l'Est, je pouvais maintenant, à mon gré, vaincre et conquérir le Nord, me ruer aux ivresses attendues par mon enfance. Pourquoi aucune de ces vives convoitises ne subsistait-elle en moi, à cette heure? Je ne ressentais qu'une peur froide, une peur glaçante de la minute où serait troublé ce silence du matin délicieux.

On atteint trop tard la réalisation des grands désirs pour se satisfaire avec force.

Des fumées s'élevèrent sur des toits, au loin. J'imaginai les mères faisant cuire le lait des petits dans l'âtre, et leurs pauvres âmes terrifiées par les soldats en attente derrière la haie, par le passage des colonnes muettes, par l'éclat livide des baïonnettes et des fourreaux.

Une compagnie de perdrix coupa l'espace au ras des luzernes; et une fine pluie commença de tacher le cuir de mes fontes.

Le major Becque, non loin de moi, repérait la carte, développée sur sa selle, lui à terre. Arbour vint jusque nous, et dit :

— Comment savoir la portée exacte des pièces de forteresse?... Il faudrait la connaître d'abord.

— Envoyons une reconnaissance le long de la

route, qu'elle aille jusqu'à la paroi de l'Alpe, et qu'elle essaie de suivre ensuite cette partie montante de la route qui suit le flanc de la montagne vers le fort de l'Est, conseilla Garamond... Avec une batterie, on les forcera vite à démasquer leurs feux.

— Oui, répondis-je, mais la reconnaissance sera prise en flanc. Vous imaginez bien qu'ils ont du monde derrière Uhde.

— La reconnaissance n'irait pas loin, affirma Heichmann.

— Non, non, fis-je brusquement, il faut s'en tenir au plan général. Il faut d'abord détruire les batteries mobiles, et mettre hors de combat les unités d'infanterie, si nous voulons tenter l'escalade de la route à l'Est et parvenir jusqu'aux degrés du massif. Sinon, toute opération prématurée sur ce point serait prise de flanc par les feux ennemis... Tenez, tenez, criai-je.

Ainsi que pour confirmer ma théorie, des nuages blancs s'élevèrent en face d'Uhde, sur l'autre rive de l'Adda, et huit détonations se succédèrent. Une batterie saluait les masses de la division Morel, s'allongeant entre cette berge et les marécages, à l'Ouest.

Je fis volter mon cheval, et pus voir que, sur l'eau, les pontonniers sardes achevaient leur œuvre aidés par le régiment du génie. Déjà deux passages reliaient le corps Morel à mon centre et à la division Bertrand, extrême droite.

— Voyons, il faut lancer une reconnaissance sur Uhde... Si nous pouvions abriter de l'artillerie derrière les constructions du village, la batterie de l'autre rive se tairait vite... Où sont les voltigeurs?...

On me les montra près de l'eau, à la fin de la Crête Sud dont nous occupions le faite... Ils marchaient, tels qu'une longue chenille à ventre rouge. Je tournai bride et nous rentrâmes au galop dans les lignes, après avoir lancé les hussards au fond de La Cuve, vers Uhde... Sur mon ordre, porté par les aides de camp, la division Bertrand s'ébranla, laissant le génie pour réserve, aux ponts de bateaux, afin que ses quatre bataillons pussent soutenir, indifféremment, les corps engagés sur la rive droite et sur la rive gauche (1).

A cette minute, mon angoisse s'évanouit dans l'orgueil de voir à ma voix la forêt humaine se dresser, se mouvoir, éclairer la terre de l'éclat des baïonnettes.

Les aides de camp galopaient par la prairie. Au grand trot, je passai sûr le front de la brigade sarde qui commençait à gravir le terrain pour

(1). Plus tard, il me fallut regretter cette disposition; mais à cette heure, il était sage de placer en soutien, les troupes que je savais les plus solides. D'autre part, j'ignorais si nous n'allions pas nous voir arrêtés courts par les feux de l'Ouest, et s'il ne conviendrait pas de construire rapidement sur la rive droite des ouvrages d'approche, pour la division Morel.

couronner la Crête Sud de la cuve d'où nous accourions. Par faces de quatre, les bataillons montaient, l'arme au bras, posément, derrière les capitaines, entre leurs guides et leurs serre-files Dans les intervalles des régiments, les musiques jouèrent. Le général sarde se joignit à moi. Et un cri : « Evviva l'Italia! Evviva la Francia!... » roula le long des lignes vertes et bleues, parmi les sabres agités des lieutenants.

Le flot humain montait sous la pluie. Quand nous parvînmes à sa gauche, je pus distinguer les visages, les moustaches noires, les yeux bruns, et la pâleur, et les blanches buffleteries croisées sur les poitrines. « Evviva l'Italia! »

Le cri de ces hommes retentit dans ma poitrine. Il signifia une seule âme, une âme, celle de la race désireuse de la liberté, où les individus n'étaient plus que des voix exprimant le désir obscur d'une époque.

Ensuite, je me trouvai devant les eaux. Le pas accéléré des voltigeurs foulait le gazon lépreux, le long de la berge. Le fusil sur l'épaule, les hommes marchaient élastiquement, avec un entrain de fièvre, actifs pour bien faire, soigneux de ne pas laisser flotter le rang, comme si leur vie dépendait de l'exactitude à observer les instructions Ils se regardaient les uns les autres, du coin de l'œil, se riaient, en dépit de l'angoisse visible. Le souci de ne pas montrer de peur excitait leur vive allure. Les glands des bonnets de

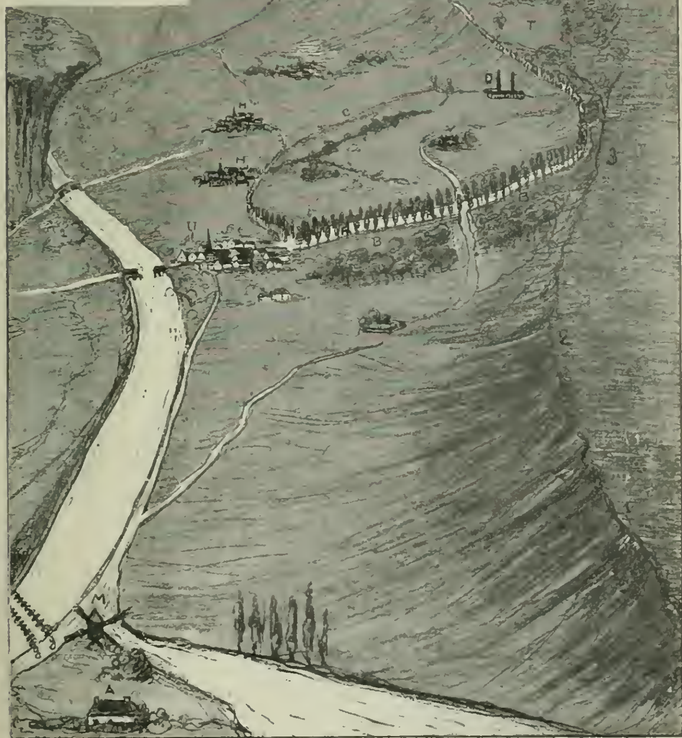
police sautillaient au rythme du pas et des clairons.

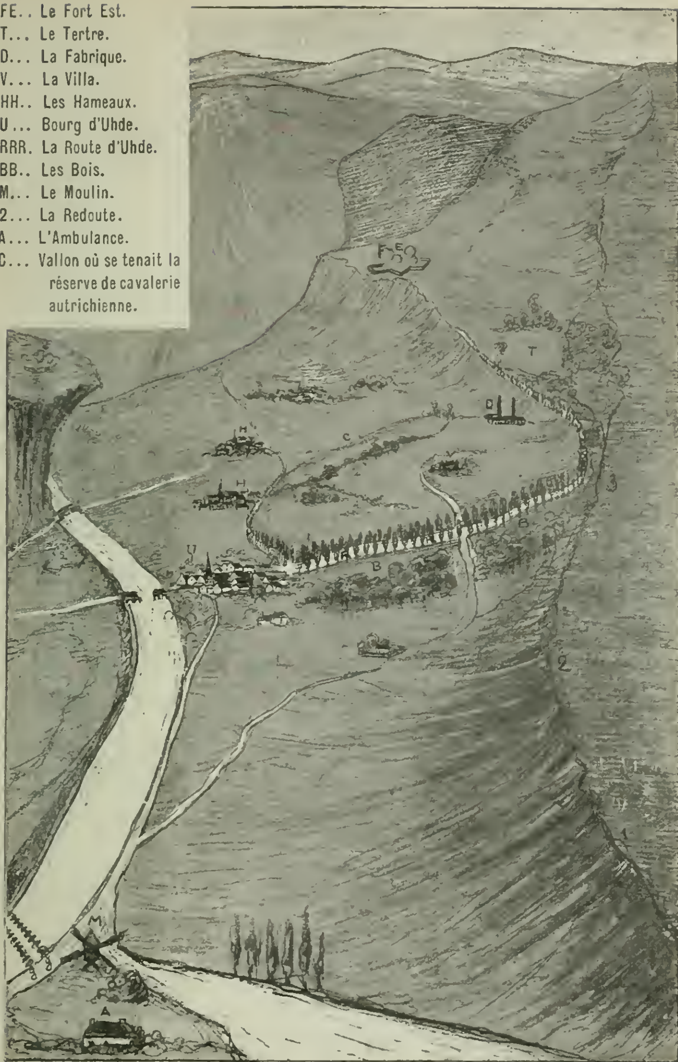
A ma vue, ils poussèrent des cris de gloire, comme pour m'assurer de leur bon cœur à l'ouvrage, de leur confiance en moi qui ne les avais pas trop punis à cause du viol des ouvrières italiennes. Ils continuèrent leurs vivats dans les jets de crotte irradiés par les roues des canons et les pieds des chevaux. Vraiment c'était une troupe preste et svelte, les guêtres jaunes au mollet, l'air crâne.

Le galop de Neptune me reporta jusque l'extrême droite, à l'Est de notre ligne. L'artillerie de mon 10e régiment roulait. Les fouets claquaient. Les reins des chevaux se plissaient entre les cordes et les cuirs ; les capitaines, les lieutenants jalonnaient le terrain de leurs présences hautaines, afin de marquer les ornières, les obstacles, les terrains mous. Chacun accomplissait soigneusement sa tâche. Les chevaux eux-mêmes encensaient, secouaient la crinière, mouvaient vite leurs jambes frêles, sous le poids des dragons très droits en selle, blonds, brillants au casque.

Cette assurance des troupes me donna de l'espoir. Revenu sur la Crète Sud, je vis, dans La Cuve, les hussards courir par pelotons verts. A l'Ouest, après la courbe de la rivière, les nuées blanches des canons autrichiens continuaient de bondir, de s'effiler, de disparaître, le tonnerre de

FE.. Le Fort Est.
T... Le Tertre.
D... La Fabrique.
V... La Villa.
HH.. Les Hameaux.
U... Bourg d'Uhde.
RRR. La Route d'Uhde.
BB.. Les Bois.
M... Le Moulin.
2... La Redoute.
A... L'Ambulance.
C... Vallon où se tenait la réserve de cavalerie autrichienne.




FE.. Le Fort Est.
T... Le Tertre.
D... La Fabrique.
V... La Villa.
HH.. Les Hameaux.
U... Bourg d'Uhde.
RRR. La Route d'Uhde.
BB.. Les Bois.
M... Le Moulin.
2... La Redoute.
A... L'Ambulance.
C... Vallon où se tenait la réserve de cavalerie autrichienne.

retentir. Du côté de Morel, une pièce, à son tour, aboya.

Je m'arrêtai de nouveau, réfléchissant. Si leur batterie importante se trouvait à la courbe des eaux, en face d'Uhde, certes l'artillerie de leurs forteresses ne portait point jusque ce bourg, ni, par conséquent, jusque la route qui, venue de la montagne Est, le traverse, pour sauter l'Adda, envelopper les marécages de Klagen et la falaise du fort Ouest. Au cas contraire, on eût employé l'artillerie mobile afin de nous arrêter, sur la Crète Sud de La Cuve. Mes renseignements et mes prévisions furent exacts.

A l'aide de ma jumelle je distinguai, nettement, entre la route d'Uhde et la montagne, sept ou huit masses d'infanterie, postées entre les villages, avec, sans doute, des canons, et sous la protection du fort Est.

Une fabrique dont les tours roses ne cessaient pas de vomir la fumée, servait d'appui à la gauche de ces masses étendues par échelons jusque les jardins d'une villa surplombant la route d'Uhde.

A cause de la grande distance, je distinguais mal, et à cause, encore, de plusieurs petits bois qui interceptaient l'espace entre la route et nous, depuis l'Adda jusqu'aux rochers inaccessibles de l'Alpe, vers la droite. Il m'étonna que nos hussards, parvenus à cinq cents mètres du bourg, environ, ne fissent pas le coup de cara-

bine. Les pelotons progressaient prudemment, détachaient des éclaireurs, posaient des vedettes. La cuirasse de Garamond, qui accompagnait les extrêmes pointes, brilla une seconde... Je craignis une surprise analogue à celle de Piazza. Pour la prévenir, je donnai l'ordre à la première batterie du 10e, parvenue près de moi, de fouiller Uhde avec quelques obus, par-dessus les hussards qui, arrêtés, à trois cents mètres, n'osaient pas une approche téméraire.

A mes yeux, les attelages d'artillerie exécutèrent de belles courbes, creusèrent l'humus. Les commandements furent criés. Les pièces, détachées, plongèrent dans la luzerne. Les servants se placèrent, qui avec le boute-feu, qui avec le sac à gargousses, qui avec l'écouvillon. Les brigadiers sautèrent sur le sol. Un maréchal des logis tira de sa gaine le niveau d'eau. On rectifia les assises des pièces. Un lieutenant pointa. Les culasses s'ouvrirent, se refermèrent. Le boute-feu fut approché. L'explosion ébranla tout, et nous noya de fumée blanche. Les chevaux dansèrent.

Désireux de voir, je trottai. Rien ne bougea dans Uhde. Les voltigeurs débouchèrent au loin, minuscules, le long de l'Adda. Ils obliquèrent par la prairie, s'élargirent en tirailleurs et doublèrent les cordons de cavalerie d'après une disposition intelligente qui les porta vers l'Est d'Uhde et le premier des petits bois. Mais une

bousculade eut lieu dans un peloton de hussards. Une lueur flamba parmi l'herbe devant les voltigeurs. La batterie autrichienne de l'autre rive, tirant par-dessus les eaux et le bourg, attaquait leur ligne. Les cavaliers se replièrent au petit trot jusque le bois. Alors des obus éclatèrent sur la route de l'Est. Là-bas, au centre des masses autrichiennes, l'autre artillerie donnait. Immédiatement, une batterie française prit position à ma droite et répondit. Je complétai les instructions du colonel.

De toutes parts, les canons parlèrent. L'infanterie fut mise au repos, et je rencontrai le général Bertrand qui, debout sur les étriers, faisait des gestes, en jurant.

— Eh bien !... dis-je, nous voici en bonne posture... Vous savez qu'il y a, devant vous, sept ou huit bataillons et une dizaine de bouches à feu ? Il faut que ces bouches-là deviennent muettes.

— Oh ! mon général !... Regardez-moi ces sacrés Piémontais... regardez-moi ça... leurs bataillons n'ont pas de jeu, pas d'air... S'il fallait opérer une conversion, ou un à gauche en ligne !... Hein !... Et puis... ils devraient redescendre la pente à l'abri. Pourquoi rester sur la crête, hein ?... Ah ! vous m'avez pris mon génie, mon génie ! Que voulez-vous que je fasse avec ça... La brigade sarde aurait pu détacher un régiment sur l'Adda. Je vous en prie, mon géné-

ral, envoyez-moi un bataillon du génie ou deux...

— Allons, calmez-vous. Je tâcherai de vous satisfaire... Pour le moment, je vous recommande ces masses autrichiennes. Surtout, ne leur permettez pas de venir sur Uhde. Il faut que le village reste inoccupé, il faut que ses constructions abritent les batteries qui vont s'installer sur la berge de l'Adda... Au revoir, bonne chance...

— Je puis compter sur mes deux bataillons?

Sans répondre, je piquai des deux, ne me souciant pas d'esquinter les hommes en marches et contre-marches. Toutefois, je priai le général sarde d'espacer ses compagnies et de faire reculer les hommes plus bas que la crête de La Cuve. Ce gentilhomme aux cheveux blancs me répondit, non sans indignation, que ce n'était point sa coutume de dérober les troupes au feu.

— Eh bien ! commencez aujourd'hui à prendre cette habitude-là, je vous en prie.

Retourné vers son aide de camp, il lui dit en italien :

— Vous avez entendu, monsieur ? Faites exécuter l'ordre français !

Je ne relevai pas l'impertinence parce qu'un fourrier, sur la crête, s'effondra tout à coup, et versa une flaque rouge à la place de sa tête disparue. La compagnie voisine de l'accident se bouscula d'instinct, dans un bruit d'armes heurtées. Il m'advint de hausser les épaules en regardant le général sarde, en lui désignant le cadavre,

dont le cou écrasé dégorgea, parmi des esquilles d'os, un sang noir.

Le gentilhomme redressa la tête, me fit un salut militaire ; il piqua son admirable bête blanche, et fut prendre la place du mort, contre le ciel obscur. Fin, le nez humant l'air, il examina l'horizon, puis s'éventa du mouchoir. Avec sa longue queue, la cavale se brossait aussi la croupe. Cet héroïsme ne sembla point toucher les troupes qui obéirent précipitamment à l'ordre de redescendre.

Je fus vers d'autres points.

Il me consola de reconnaître que le colonel du 5e d'artillerie, le long de la rive, venait d'atteindre les approches d'Uhde, afin de mettre en batterie une quinzaine de pièces, bien abritées du feu ennemi par l'amas des jardins, des maisons. Son tir traversa la rivière et fut battre La Redoute du tournant d'eau. Celle-ci multiplia ses coups. Les obus tombèrent dans les rues du bourg, effondrèrent des toitures, ou dépassèrent nos pièces, sans même gêner les voltigeurs et les hussards qui se dissimulaient le long de la route, dans les petits bois.

C'était un lieu exquis, cette cuve verdoyante d'Uhde, au fond des Alpes en cirque. Descendue du ciel changeant, une tiède pluie d'été faisait plus fraîches les vertes vignes, les prairies épaisses, les lueurs des roches polies.

Mon angoisse se relâcha, bien qu'il me parût

toujours entendre l'ignoble glouglou bouillonnant au col saigneux du fourrier sarde décapité. Rien de cette nature estivale n'évoquait la présence de la mort. Les feux d'artillerie tonnaient pour quelque fête, sans doute, pour un jeu de gamins bruyants, amis des pétards. Le long de la route, et parmi les bois, les hussards semblaient courir, veneurs alertes, à un rendez-vous de chasse, ce frais matin. Les voltigeurs minuscules jouaient aux barres, pour galoper ainsi, en franchissant les espaces découverts; et s'il croulait, dans Uhde, des pans de murailles, c'étaient de joyeux maçons à l'œuvre qui pareraient de façades neuves la coquette et muette petite ville.

La pluie cessa. L'or du soleil coula entre les nues envolées, et le ciel, pour sourire, se démasqua de ses brumes, comme les cimes de l'Alpe bleuâtre d'où se penchait la Crête Sud de La Cuve s'inclinant sous les lignes de la brigade sarde et les troupeaux de dragons, jusque vers le creux de l'Adda.

Ces foules étaient ma vigueur crispée sur ce rebord du val par trente mille pieds d'hommes. Contre l'Alpe immuable, ma force aboyait par cinquante bouches d'artillerie. Ma griffe entamait la verdure des bois et le ruban de la route, par l'effort de mes voltigeurs, de mes hussards, paraissant, disparaissant, jouant avec les obus de l'ennemi. Moi, c'était le porte-fanion au trot

derrière mon cheval, entre les lanciers de l'escorte, et aussi le plus lointain éclaireur, gros comme une goutte d'encre, celui dont les hardiesses vues par la lorgnette, me mettaient au cœur le tocsin des villes orgueilleuses. Je répétai le cri de ma force par les trois gueules d'artillerie hurlant, l'une, à l'extrême droite contre les infanteries de La Fabrique; l'autre, contre La Redoute du tournant d'eau, devant moi; et, la troisième, au bout de la division Morel enfouie à l'Ouest dans les cultures de l'autre rive. Moi, hydre effroyable et déjà triomphante, je marchais avec les quinze mille pas militaires; je montais avec la houle en armes, je bondissais comme le flocon sur l'écume de la mer accourue.

... Un instant après, je me sentis tel qu'un homme qui étend les bras, et ces bras enveloppaient tout ce val, avec l'étreinte d'un peuple. Mon orgueil!

Vraiment non, je ne songeais pas à la mort. Vraiment, je ne regrettai rien du fourrier abattu par l'obus, ni de ceux déjà semés derrière nous dans les tombes, au bord des chemins, pour fertiliser une terre que le printemps futur habillerait de fleurettes. Je n'imaginais pas qu'ils dussent regretter d'avoir souffert. La mort ne leur avait-elle pas ouvert la conscience de participer à plus de forces, à plus de grandeur!

Je continuai de courir, j'atteignis la rive, et les bataillons du génie en attente derrière les

faisceaux. Et ce fut bien plus terrible sur les visages des hommes que sur l'apparence du pays. Ils ne parlaient pas. Certains laçaient leurs guêtres, machinalement, l'œil sournois. Peu fumaient. La plupart regardaient vers Uhde et la courbe de la rivière, les nues blanches monter, successives, des batteries cachées aux plis du terrain. Un mangeait mécaniquement son pain, le couteau ouvert. Quelques groupes indiquaient par signes les positions de l'ennemi, celles des nôtres, et commentaient avec des murmures sourds la bataille. Il y en avait beaucoup pour dormasser, la tête dans les genoux, pensant à la fin. Tout roides, les chefs faisaient les cent pas, deux à deux, les épaules dans la pèlerine, la tête dans le capuchon. Ces hommes m'offrirent l'impression de leur angoisse sur leurs figures vertes et maussades. Leur œil enviait mon cheval, le privilège de fuir vite hors du feu.

Je jugeai pratique de leur montrer mes risques. Tournant bride, je me dirigeai vers Uhde et les batteries tonnantes. Leurs regards surpris me suivirent. Certains se levèrent. « Le général va voir où on en est, dit l'un... — Avez-vous reconnu des troupes de la division Morel, demandai-je. — Oui, oui... Les capuchons des zouaves viennent de filer sur l'autre rive, en avant, le long de la berge. Ils marchent sur La Redoute du tournant. — Par là !... » — Ils s'empressèrent pour désigner la place.

Je portai la main à ma visière et touchai le flanc du vigoureux Neptune. Les hommes m'admirèrent d'aller vers la mort, au lieu de la fuir.

Par un chemin de halage étroit et sec, je chevauchai. L'apparence de la rivière me parut sinistre. Au sortir de la gorge que font la falaise du fort Ouest, et l'alpe du fort Est, l'Adda, resserrée, tourne, galope avec fracas. Le son de la canonnade roulait entre les hauteurs des berges, comme dans un corridor de maison vide.

Je tâchai d'apercevoir, sur l'autre rive, les zouaves de Morel; mais une pente de terre cachait la plaine, la route, les marécages et la chaussée de Klagen, pour la conquête de laquelle se livrerait, là, une première bataille. De cette chaussée, Morel, chef de l'aile gauche, pourrait prendre à revers La Redoute et libérer ainsi notre centre de toute démonstration en flanc, lorsqu'il tenterait, avec l'aile droite, l'ascension du massif Est. Au moins j'imaginai que Morel n'avait pas omis cette idée directrice du plan. Mais, de lui, rien n'était sûr. Selon le bruit de sa canonnade, il fallait admettre que l'ensemble de ses batteries affligeait La Redoute par un tir de face. Je craignis qu'il ne lançât les fameux zouaves à l'assaut de l'ouvrage sans doute admirablement défendu, l'ennemi ayant là massé deux tiers de son artillerie mobile. L'intention de l'Autrichien visait à prendre en écharpe par ce feu nos colonnes de la rive gauche, à enfiler la plaine et

la route d'Uhde, pour, écartant notre marche vers la zone du massif, la pousser sous le tir du fort Est. Ces deux feux rempliraient l'office de raquettes partners, se rejetteraient à tour de rôle l'élan de notre attaque, et le bousculeraient entre toutes leurs positions.

D'abord, l'artillerie se tâtait. Cela durerait un peu. Bertrand ne lâcherait pas la brigade sarde, avant que la démonstration des hussards et des voltigeurs sur la route n'eût attiré les bataillons ennemis loin de La Fabrique et hors la protection du fort Est. Ceux-ci ne commettraient pas la faute de se découvrir au hasard, lorsque le destin de la bataille ne se dessinait nulle part. Je résolus de courir sur Uhde, d'apprendre ce que donnait le tir du Ve régiment contre La Redoute, puis de revenir sur la rive droite conférer avec Morel, qui très probablement devrait fournir le gros effort du matin, à notre gauche, sur la chaussée de Klagen.

De cette inspection générale, il résulta que les points de conflits seraient, probablement, sur la rive droite : La Redoute ; sur la rive gauche : La Fabrique, le Tertre qui marque l'endroit où la route d'Uhde, laissant la direction Ouest Sud, escalade le massif montagneux pour aboutir au Fort-Est.

Assaillie à l'Orient par les batteries de mon V^e^ régiment installé derrière Uhde, et, au Sud, par les feux de la division Morel qui remontait la

rive droite de la rivière, La Redoute devait d'abord être emportée, condition indispensable de l'avantage. Là, Morel n'aborderait pas une besogne commode.

La Fabrique, sise à la cime d'un contrefort soutenant le massif Est, subirait, à notre droite, l'attaque de la division Bertrand soutenue par mon X^e d'artillerie, lorsque la démonstration de mon centre et de la brigade Sarde sur la route d'Uhde aurait contraint les infanteries autrichiennes occupant ce contrefort à se disséminer vers l'Adda, pour la tentative d'enlever nos batteries d'Uhde.

La prise du Tertre d'où le bombardement contre le Fort Est pouvait réussir, marquerait la fin des opérations.

Comme je réfléchissais de la sorte, félicitant ma lucidité stratégique, un obus siffla. Les têtes de mon escorte se baissèrent; le fracas nous assourdit; l'obus éclatait, d'ailleurs, loin. Je piquai des deux. L'escorte prit le galop; et, dès lors, il ne m'arriva plus à l'oreille rien de ce qui dénonce la vie entre les soldats : le murmure d'une parole chuchotée, le bruit d'une arme que la négligence laisse heurter, les encouragements de la langue et de la main pour flatter les montures. Dans le bruit du galop, tout se fondit; et lorsque nous nous arrêtâmes, il n'y eut que le silence sous les moustaches, aux têtes pâles et droites entre les jugulaires des shapskas.

En Algérie, en Crimée, j'avais vu la guerre déjà. La peur n'avait plus qu'une mince prise sur mes nerfs. Je savais combien on meurt relativement peu, vu le nombre des soldats. La bataille me semblait un sport, à coup sûr périlleux, mais comme le jeu de polo, la chasse à courre, ou la course d'obstacles pour gentlemen. Après quarante ans, la vie ne conserve pas la valeur qu'on lui attribue de seize à vingt-cinq. Les amours déçues, les trahisons des amis, les concurrences professionnelles, la gloire des canailles et la malechance évidente des honnêtes gens, le triomphe du vice et l'obscurité de la vertu, vous ont, par l'habituelle répétition de leur apparence, lassé de croire à la beauté de vivre.

Ainsi que beaucoup de maris perspicaces, je connaissais les amertumes de saluer l'adultère dans ma maison. Paresseux et vicieux, mes enfants ne donnaient nulle espérance de voir la race prolonger mes désirs ambitieux, les réaliser. Galopant, sous le feu de La Redoute, je me sentis le cœur paisible. Les dégoûts de la vie me conseillaient de ne la point regretter, s'il lui arrivait, à elle aussi, de me fuir. Je me redressai sur la selle, aspirant l'air, souriant au tonnerre continu des batteries, très joyeux de la fraîcheur venue sur mes lèvres avec la brise.

Le soleil éclaira tout. Il transparut aux feuilles des vignobles; il fit éclater, dans le loin, la cou-

leur garance des pantalons sur les lignes de voltigeurs couchés. Il dora les murs d'Udhe, les murs blonds et blancs. Au bord du chemin, le cadavre d'un tambour, enfoui presque dans les herbes hautes de la prairie, parmi les renoncules mouillées, me donna peu de tristesse. Cependant un viscère noirâtre, le foie sans doute, débordait par la déchirure de la tunique entre les nœuds des intestins rougis; et la tête, je ne la pus découvrir. Les fleurs des champs s'étaient rejointes au-dessus, en bouquet blanc, bleu, d'or...

Des hirondelles crièrent, coupant la splendeur du jour par leur vol en biseau.

« Pauvre garçon! pensai-je... Douce fumée, là-bas, dans la France, sur la chaumière. La fileuse tourne son rouet devant l'image du Juif-Errant... La petite sœur traîne au bout d'une ficelle la boîte où se prélasse la poupée... Le vent caresse la chevelure des moissons. Les bœufs boivent... Et ta mère blanchie pense à ton retour... Tu ne reverras rien. Mais à quoi bon revoir ?... Tu aurais croulé sous les grosses ivresses du dimanche, en chantant d'ignobles refrains... et puis, toute la vie, tu aurais sué de peine et de misère, pour faire resplendir le sol d'une patrie qui ne te distribue en échange que le travail, l'amende, la prison, l'enrôlement, la faim et la mort... Pourquoi dire qu'il eût mieux valu que tu vives?... Seulement, tu ne prévoyais pas. Tu espérais... Et, d'espérances en espérances, tu aurais gagné

l'âge des maladies féroces... Va, va, dors ici, tambour, auprès de ta caisse crevée.

« De toi une vie forte germera. Des millions de bêtes vont sourdre, se répandre, créer des existences travailleuses, amoureuses, lutteuses comme l'humaine destinée... Pourquoi dire que tu es mort!... Est-il une vie?... est-il une mort?... Sur ton visage verdi, les fleurs claires se sont assemblées, et dansent à la douceur du large vent!... »

Les hirondelles m'entourèrent de leurs cris vifs.

« Eh, me dis-je... pourquoi ne fait-on pas la guerre avec des hommes mûrs et désabusés, pas autrement téméraires dans le désir de prolonger leur peine? Pourquoi offrir à la mort des batailles les adolescents en naïve attente du bonheur?... Quels soldats meilleurs seront toujours les hommes mûrs, ceux qui savent le grand mensonge, les véterans! »

Je projetai d'écrire un rapport sur cela.

Nous nous précipitâmes entre les explosions. Quelques projectiles tombaient au fleuve, et de gracieuses colonnes d'eau rejaillissaient comme au milieu des bassins, dans les parcs.

La pente de l'autre rive s'étant abaissée, j'aperçus les zouaves de Morel. Ils coururent, sautèrent, se couchèrent, se relevèrent... aux jurons des sergents... Devant eux, derrière, partout, les obus labourant la terre, soulevaient

des sillons d'herbes et de pâquerettes, emportaient des files d'échalas et des fougères, avec des têtes blêmes... des guenilles d'entrailles arrachées aux ventres des hommes qui s'écroulaient par tas de loques rouges et bleues...

« Eh bien !... eh bien !... » criai-je, malgré moi... comme si je surprenais des gamins au cours d'un jeu défendu. Et, furieux contre la sottise de faire détruire inutilement des forces chères à mon désir de victoire, je gesticulai, je hurlai, afin que ma voix, par le travers du fleuve, refoulât les audaces des capitaines.

Une figure hagarde, entre un képi et un hausse-col de cuivre, m'aperçut. Ce lieutenant salua de la canne. Il comprenait mes gestes, sinon ma parole couverte par la précipitation de la canonnade. Ses manches s'agitèrent... Des ordres furent hurlés. Il leva les mains au ciel, perdit sa canne, et resta une seconde, chancelant, le corps ouvert depuis les épaules jusqu'aux cuisses ; telle une pièce de boucherie qui étalerait, avec sa fressure, l'éboulis des boyaux, parmi un ruisseau de sang.

Mais, le lieutenant abattu, d'autres voix proclamèrent l'ordre, d'autres mains me désignèrent. Courbés sous le poids des sacs, des toiles à tentes, les zouaves commencèrent à courir en sens inverse, jusqu'aux abris de terrain qui les abriteraient.

Je poursuivis ma route ; je grommelais contre

l'imprudence de Morel. Il détruisait, par des morts inutiles, ma force.

La canonnade s'apaisa, dans La Redoute. Au tournant des eaux, je pus entendre le cri des hirondelles acharnées à enclore l'escorte blême dans les cercles noirs de leur vol.

Udhe grandissait. Les pigeons éperdus planèrent sur l'écroulement des porches. Nous distinguâmes les vitres mirant le soleil aux fenêtres des premières maisons, les rideaux bleus, des pots de géraniums en ligne sur un balcon, des treillis de capucines montant à la croisée.

Plus près, nos batteries crachaient la flamme, au milieu d'un brouillard blanc empli d'ombres affairées. En arrière des pièces, les artilleurs traînaient des chariots pris au bourg, et bourrés de matelas, de tonneaux, de meubles, de sacs pleins de paille, afin de protéger avec cette masse les caissons : un venait de sauter, tuant des hommes...

Ceux-ci gisaient à terre, sans blessures, les mains et les figures noires, criblées de petits trous. Un chariot tourna. « Gare, nom de Dieu ! » cria brutalement un artilleur, sans faire attention à mon uniforme, qu'il ne vit même pas... Le timon bouscula presque le poitrail de Neptune, tandis qu'un «bougre d'idiot ! » me saluait encore. «Où est le colonel? demandai-je. — Est-ce que je sais? — Dis donc, on demande où est le colonel... — Peut-être bien dans ..... »

hurla un gaillard tout rouge de fureur et qui arrêtait la roue, en s'arc-boutant aux rayons boueux. » Filloum!!! Quelque chose s'enfonça dans la terre. Il rejaillit de la glaise et des brins d'herbe... « Mon général, ne restez pas ici!... balbutiait une voix haletante... Veuillez me suivre... » Je distinguai parmi le brouillard le chanfrein d'un joli petit cheval, puis un plumet rouge et ondulé, une jugulaire vernie, un nez blanc sur une moustache cirée... Nos chevaux voltèrent.

Nous tombâmes sur des hommes qui bêchaient à tour de bras; d'autres, presque enfouis dans les trous, rejetaient la terre à grandes pelletées... Les gestes se démenaient. Les lèvres tremblaient sur les cris. La sueur coulait des shakos, mais aucun ne pensait même à détacher son sabre ni à déboutonner son plastron. Aux épaules dansaient les rouges aiguillettes. Coup sur coup, les gueules d'artillerie tonnèrent effrénément.

Je suivis la silhouette de l'officier à cheval. La fumée envahit mes narines, mes yeux; et le chaos des sons m'abrutit fort. Enfin nous sortîmes de cela, entre les attelages d'artillerie. D'une langue adroite, les chevaux broutaient, paisibles, l'herbe luisante de pluie. Là vint me rejoindre le colonel. Nous échangeâmes une vingtaine de phrases. Bien que vieux et la moustache blanche, il partageait l'énervement de ses

hommes... Nous chevauchâmes en arrière, pour voir La Redoute avec nos lunettes. C'était un ouvrage considérable, mais ouvert du côté des marécages à l'Ouest.

Si elle enlevait la chaussée centrale de Klagen, la division Morel pouvait, dès son déploiement sur ce point, obtenir l'évacuation des ouvrages.

— C'est très nécessaire, affirma le colonel; car ici, si l'on veut en venir à bout, il faudrait douze ou quinze heures.

— Sans doute, mais votre feu rend difficile la défense de l'ennemi du côté des marécages. Votre tir démonte-t-il ses pièces?

— Nous avons réussi à en mettre bas deux, tout de suite, en arrivant. Depuis ils visent nos caissons... Voilà trois quarts d'heure, nous essayons seulement de protéger... On installe, à droite, une batterie d'angle, qui sera complètement à l'abri derrière le bourg... Alors, nous aurons des résultats...

Par la perspective d'une rue, dans Udhe, des voltigeurs allaient de porche en porche; rasant les murs... J'en vis courir à travers une voie centrale, qui roulaient des tonneaux, et des brouettes pour construire une barricade. A coups de pioche, des sapeurs crénelaient une maison... Plus loin, d'autres perspectives décelèrent une ruelle déserte, à volets clos. Jusqu'au ruisseau du milieu avait roulé un cadavre à culottes rouges. Il restait en boule... L'obus cassa le bord d'une corniche,

remplit la rue de ferrailles, de chutes de tuyaux, de cris de femmes qui, ouvrant les volets, les portes, se supplièrent. Une famille traversa la voie pour gagner la cave des voisins... et tout revint au silence...

Après Udhe, je continuai mon inspection vers l'Est, le long de la route et des petits bois. Patients, des hussards guettaient derrière les arbres. Les projectiles atteignaient mal la route même. En file indienne, nos cavaliers, défilant sans cesse au petit-trot, abusaient les masses d'infanterie autrichienne avec la feinte de masquer un développement de forces considérables.

L'ennemi ne bougeait pas, au Nord, dans les vignobles, autour des hameaux semés sur les flancs des mamelons depuis La Fabrique et La Villa. Nos pièces du Xe régiment, à la crête Sud de La Cuve, le molestaient en vain. Son artillerie répondait peu, sinon pour, de temps à autre, inquiéter le deuxième bataillon de voltigeurs mis en ligne sous nos batteries et qu'elle voulait contraindre à surgir. Plus réguliers, les obus du fort Est s'élançaient du haut du massif. Ils empêchaient les hussards de franchir la route. L'état-major autrichien ayant aperçu, sur la crête Sud, la brigade sarde et les dragons de Bertrand, ne savait trop qu'attendre. Je jugeai cette expectative excellente et dépêchai vers Bertrand pour lui enjoindre de la maintenir.

Au lieutenant-colonel des voltigeurs, je recom-

mandai de ne pas interrompre le jeu de cache-cache par lequel il déroutait l'ennemi. Ses compagnies continuèrent à évoluer entre les bois, à y entrer, à en sortir, à se former en colonnes dès que la cavalerie croate, descendue des hameaux, faisait mine de venir tâter nos hussards, sur la route.

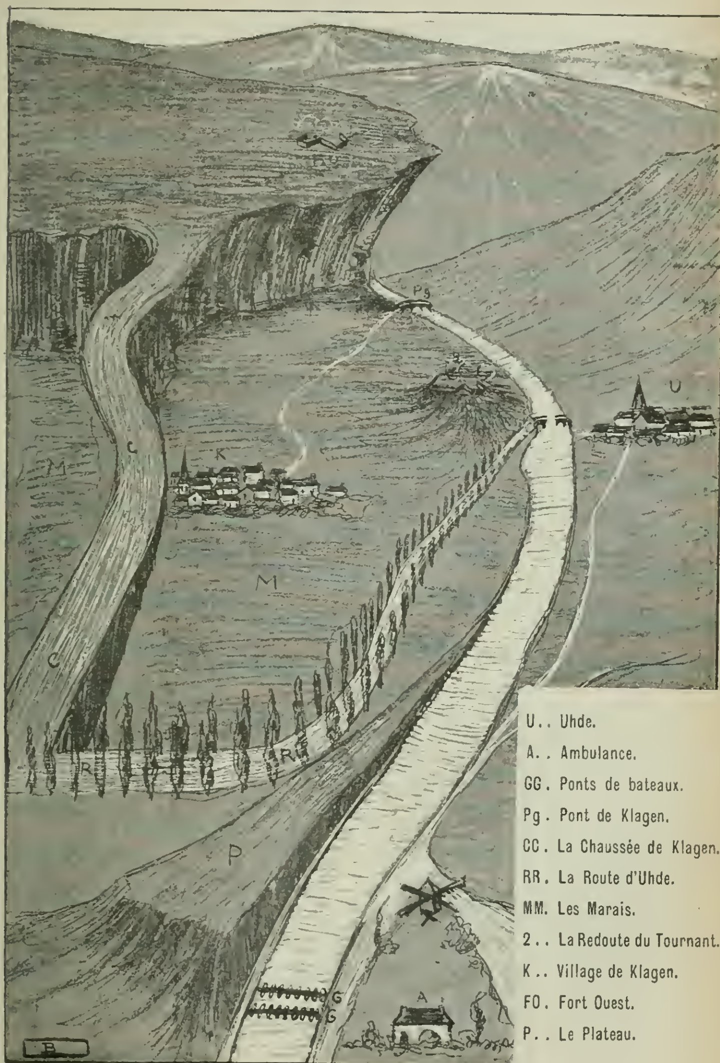
Ensuite, je regagnai la rivière et les ponts de bateaux, le plus vite.

Je parcourus les rangs du génie, qui gardait le passage de l'une à l'autre rive.

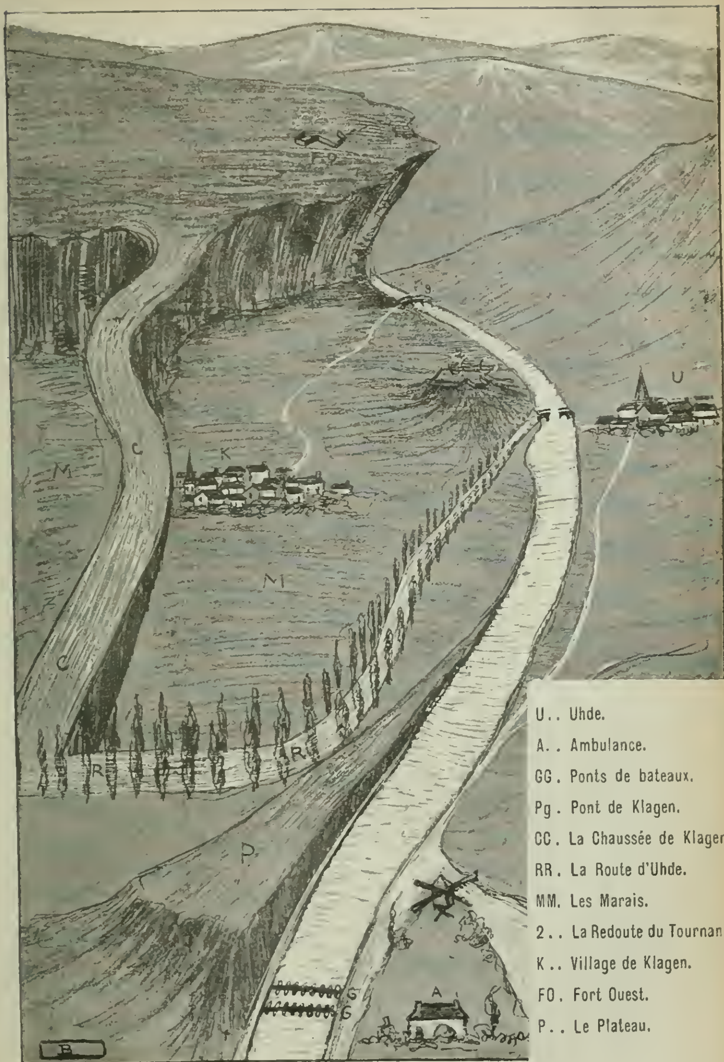
Après l'eau, sur la rive droite, Heichmann se présenta. Il me dit que toute la brigade sarde, de la division Morel, attaquait la grande route pour obtenir la chaussée de Klagen. Mais elle se heurtait à plusieurs bataillons d'infanterie tyrolienne, représentant quatre mille tireurs qui, appuyés aux marécages et soutenus par deux batteries, faisaient mine de vouloir la percer, et de venir prendre en flanc les trente canons braqués par Morel contre la Redoute du Tournant, sur un plateau favorable, le long de l'Adda.

Selon le hussard, cette audace de l'ennemi allait réussir. Les chasseurs tyroliens décimaient le VIIe régiment sarde, et le VIIIe ne parvenait pas à se mettre en ligne sous les feux vifs de deux batteries.

En effet, parmi des charrettes, où se plaignaient en italien des gaillards sanglants, plusieurs civières parurent. En l'une, un vieil offi-



U
Pg
K
C
M
M
C
R
R
P
G
G
A
B
U . . Uhde.
A . . Ambulance.
GG . Ponts de bateaux.
Pg . Pont de Klagen.
CC . La Chaussée de Klagen.
RR . La Route d'Uhde.
MM. Les Marais.
2 . . La Redoute du Tournant.
K . . Village de Klagen.
FO . Fort Ouest.
P . . Le Plateau.


U . . Uhde.
A . . Ambulance.
GG . Ponts de bateaux.
Pg . Pont de Klagen.
CC . La Chaussée de Klagen.
RR . La Route d'Uhde.
MM. Les Marais.
2 . . La Redoute du Tournant.
K . . Village de Klagen.
FO . Fort Ouest.
P . . Le Plateau.

cier, dont une balle avait fendu les narines, tentait la respiration par la bouche. Mais le sang l'étouffait aussi là. De ses doigts, il arrachait des lambeaux de son palais démoli, des esquilles d'os, crachait et vomissait cela, les veines tendues sous les rides du front chauve. Sa poitrine, dans l'uniforme vert, se gonflait, se creusait. Il portait ses mains à son cou. Il battait l'air des bras... Il me regarda de ses yeux pleureurs. Je fis un salut militaire, et passai. Il me parut à moi-même que du sang engorgeait ma bouche, et je crachai d'instinct.

— Avez-vous vu le major Becque, ou le capitaine Arbour? demandai-je à Heichmann. Je n'ai plus un aide de camp.

Il ne savait rien d'eux.

Nous suivîmes un chemin qui montait; et, tout à coup, comme les talus de droite et de gauche s'abaissaient, nous fûmes en pleine bataille.

Sur la chaussée de Klagen émergeant au milieu des roseaux qui couvraient quatre lieues de marécage, des caissons d'artillerie descendaient du nord avec une escorte de Croates aux chevaux gris. A l'endroit où cette chaussée s'abaisse vers la route d'Uhde, les feux de deux batteries perçaient la fumée blanche, de seconde en seconde; et, au bas, dans le fossé de la route, la violente fusillade des Tyroliens crépitait, s'étendait en éventail, rasant la plaine.

Là, huit bataillons de la brigade sarde répétaient leurs salves, méthodiquement, non sans se mouvoir par une ligne oblique entre la route qu'elle abordait sur un point, à l'Ouest, et une sorte de plateau vaste, caillouteux, à l'Est, garni par les trente pièces de la division. Celles-ci tiraient parallèlement à l'Adda, vers La Redoute autrichienne. Nous en aperçumes, à trois kilomètres, les bastions et les banquettes rectangulaires d'artillerie.

Pour nos yeux, cela parut, sur un tapis verdâtre, la minuscule armée de plomb rangée par quelque collégien. Seulement, parfois, les rangs sardes se crevassaient, s'ouvraient, se refermaient, au passage des projectiles ; et, entre les masses des bataillons, entre les files des compagnies, tout un empressement animait d'infimes êtres épars courant à cheval et à pied, de-ci de-là, jusqu'aux caissons alignés à l'arrière, jusqu'aux voitures d'ambulance dont le petit drapeau se contorsionnait au vent. Le soleil illumina les canons de fusils, sur des lignes entières. Dans les nuages de fumée, il s'ouvrait des gloires pareilles à celles qui entourent la trompette du Jugement, aux estampes des paroissiens.

Une lilliputienne ardeur poussait au nord les compagnies, rampant sur la lèpre du sol. Les salves déchiraient la soie de l'air. Les canons tyroliens répondaient. L'ouragan des batteries

Morel étouffait le tumulte repris ensuite, plus médiocre, avec ses crépitements, ses grésillements, et tout son bruit de monstrueuse friture.

La marche oblique de la brigade sarde s'arrêta. Son général renonçait à franchir la route, puisque six pièces françaises du plateau, visant la chaussée de Klagen, ne parvenaient pas à contraindre l'artillerie de l'adversaire. Ses bataillons n'évoluèrent plus que pour s'interposer entre le plateau et l'audace des Tyroliens désireux d'en obtenir les approches à la baïonnette.

Plusieurs compagnies sardes furent rompues, en tête, reculèrent, revinrent aux lignes des caissons, des voitures ambulancières, en un fourmillement épars et rapide. A leur place, elles laissaient de petits amas sombres : des morts.

Alors, les unités tyroliennes se levèrent du fossé, surgirent. Leur feu cessa. Des chefs coururent. Le semis d'hommes s'assembla, se forma par colonnes. Des trompettes crièrent. Une immense clameur plana. Telles que plusieurs serpents rapides, les unités ondulèrent à la file, droit au plateau par la grand'route.

Contre cet essor, le VIIIe régiment de la brigade sarde opposa la ligne de trois bataillons intacts. Quelque chose d'eux s'abaissa. Les deux premiers rangs s'agenouillaient sur tout le front des dix-neuf cents hommes.

Il y eut partout une cessation momentanée du feu.

Nous entendîmes, en un même bruit, la clameur des assaillants, et le roulement de leurs pas, et leurs clairons. Ils comblèrent la route entre ses files d'arbres fins.

Réfléchi par les fusils de l'infanterie sarde, le soleil sembla leur opposer un vaste éblouissement.

Ce fut une minute où le sang choquait les parois du cœur.

Les deux batteries autrichiennes quittèrent la chaussée de Klagen, coururent avec le flanc gauche de la colonne d'assaut, pour prendre position plus à l'Est, entre les marais et la route, sans doute vers une élévation qui se dressait à hauteur de notre plateau d'artillerie. En même temps, sur la même chaussée de Klagen, de la cavalerie trottante accourut, passa derrière les troupes d'assaut, vint s'étendre entre leur droite et le VIIe régiment sarde, qui, reformé, derrière ses caissons, commençait à courir par colonnes de compagnie, pour aborder cette droite.

Ce régiment dut s'arrêter, s'unir, former le carré, car les Croates, en une longue ligne, jaillirent de la route, et galopèrent à lui.

Je me rappelle exactement l'image. La falaise de l'Ouest dressait son profil pâle fleuronné par les nuages de la grosse artillerie du fort aboyant contre les batteries Morel. Au bas, parmi les vi-

gnobles, le clocher en ardoises de Klagen mirait le soleil. De là dévalait la chaussée jaune dominant les étendues de roseaux sur les quatre lieues verdâtres des marais. Elle tombait dans la route d'Uhde, où les bataillons tyroliens, masses régulières, actives, tantôt lumineuses, tantôt noires roulaient sous une clameur entre les files d'arbres, vers l'éblouissement de fer que présentait la quadruple ligne du VIII[e] régiment sarde.

Vers nous, la charge en ligne des Croates grossissait. Nous commencions à distinguer, de leurs corps, les jambes rapides des montures, à remarquer les chevaux blancs des trompettes.

Contre cela, l'un, au milieu des prairies, deux, dans les champs d'avoine foulée, les bataillons du VII[e] régiment sarde attendaient, immobiles, rectangulaires comme des bâtisses.

Quand donc éclaterait le feu sur ces façades humaines !

Au bord du plateau pierreux, plusieurs batteries de la division Morel évoluèrent, s'installèrent. Avant qu'elles eussent pu tirer, les pièces autrichiennes, soudain au faîte d'une élévation atteinte, envoyèrent un salut qui mit le désarroi sur le plateau. Un seul coup en partit d'abord ; puis deux ; puis il y eut un silence, et les pièces autrichiennes, encore une fois, saluèrent... L'artillerie de Morel ne put répondre.

— Oh! ce Morel ! criai-je. Il n'a donc pas vu se former l'attaque...

Un grand déchirement se prolongea, et la quadruple ligne du VIIIe sarde s'entoura de sa fumée, qui monta jusqu'aux canons du plateau, les déroba. Soutenue par le feu répété de ses deux batteries mobiles, la clameur des Tyroliens se rua dans le nuage blanc.

Or, près de nous, la cavalerie grandie des Croates baignait jusqu'au poitrail dans les avoines qu'elle abaissait. Elle les nivelait, accourait comme un flot, vaste, avec les stries lumineuses des sabres, des hurlées, un flottement de crinières... Les boutons des uniformes vinrent à briller, les mors des chevaux..., et un triple tonnerre éructa des trois façades humaines que présentait contre ce flot le VIIe régiment sarde.

Le flot s'écroula. D'autres flots escaladèrent les chaos des montures et des hommes. Une écume éparse de cavaliers vint s'abattre contre les trois façades qui tonnèrent à nouveau.

— Oh! ceux-là ont leur compte, jugeait la voix du major Becque... près de moi...

— Ce sont des troupes sacrifiées, mais bien sacrifiées... dis-je, car la colonne d'assaut doit réussir...

Au pied du plateau, on devait se battre à la baïonnette. L'éblouissement de la quadruple ligne sarde n'était plus. Mais on entendait des coups de feu rares et les hoquets de la vaste clameur.

— Allons voir, dis-je...

Le galop de l'escorte se précipita derrière ma course... Tout de suite, nous assistâmes à la retraite précipitée des Croates, se rassemblant au galop, par grandes courbes sur la prairie, vers les sabres levés des capitaines. Bientôt, les pelotons se reformèrent ; puis, au petit trot, remontèrent vers la chaussée de Klagen. . Hors la fumée blanche, les colonnes sardes, issues de leurs carrés, s'élancèrent en criant leur victoire par mille bouches vocifératrices...

— Capitaine Heichmann... Allez leur dire de monter droit... Les Tyroliens sont à nous... si le mouvement se dessine vite...

Une joie, dans mes yeux, dans mon sourire. La vocifération des fantassins se hâtant par les prairies, et les avoines foulées, les ivresses de leurs clairons et de leurs tambours m'emplirent d'élan. Je voulus courir, avec l'escorte, à leur tête, poursuivre aussi. Toutes leurs âmes délirantes bondissaient dans ma vieille poitrine. Je piquai Neptune, je forçai la course, anxieux tout à coup que le terrain ne fût mauvais pour cette infanterie, et ne la retardât. Les adjudants-majors galopèrent au loin... Ils marquèrent les directions. Et les trois colonnes grandirent à nos yeux. Leurs vivats furent discernés. Nous distinguâmes les plumes des shakos, les vestes vertes, les lueurs des fusils à l'épaule... les ustensiles de campement sur les havresacs.

Ah ! les braves gens. Ils allaient, l'extase dans

les yeux... Un groupe de sapeurs, hommes aux barbes noires, m'intéressa plus. Pesamment chargés, sur le sac, de pioches, de haches, de pics, ils s'efforçaient. Leurs bouches ouvertes râlaient. La poussière et la boue comblaient les plis de leurs uniformes. La poudre souillait de balafres grises leurs visages. En marchant, sur un ordre, ils mirent l'arme à la main, prirent une cartouche, la déchirèrent de leurs dents, versèrent la poudre dans le fusil, puis bourrèrent avec la baguette et, l'opération finie, remirent l'arme au bras, continuèrent d'allonger les jambes.

Ainsi que chacun d'eux, j'avais ressenti toutes leurs petites impressions pendant cet acte : la peur que la poudre ne s'épanchât, hors du canon, que la baguette ne glissât point dans sa rainure. Maintenant j'avais leur confiance dans leur force.

Or, les sapeurs sautèrent, puis se jetèrent contre le sol. Quelque chose de tourbillonnant et de fumeux s'évasa, éclata... Il y en eut deux qui se sauvèrent et un qui se releva, et quatre qui restèrent étendus, dont un homme sans jambes. Sa face verdissante se haussa pour me contempler. Quelle détresse, dirent ses pauvres yeux vitreux, quelle peine! Il sembla vouloir prétendre : « Qu'ai-je fait pour être ainsi une victime sanglante, un débris de vie!... » Il n'osait point se retourner de peur de voir ses moignons dans la flaque rouge où baigna sa culotte déchiquetée...

mais il me regarda fixement, longuement, peut-être sans concevoir rien, ni de moi, ni du monde, ni de sa douleur...

Je passai.

A travers les trois colonnes, d'autres obus aussi, tourbillonnant, éclatèrent. Les deux batteries autrichiennes arrêtaient l'élan de cette infanterie qui se bouscula. La configuration du terrain, à cette minute, cachait la grande route d'Uhde, le plateau, et les marécages. Les officiers gesticulèrent... Mais la force invisible troua les compagnies. Des sillons s'ouvrirent entre les plumes des shakos et les peaux des havresacs. Des cris aigus jaillirent partout. Les commandements ne réunirent plus les hommes. Parmi les rectangles des colonnes, la prairie reparut. Les lignes se cassèrent. Les majors poussaient en vain leurs chevaux sur le flanc des compagnies. Une nouvelle fauchée décapita des corps, qui culbutèrent. Alors, deux mille soldats s'étendirent, sous le vent de mort, dans l'herbe, et ne bougèrent plus.

La mort hurlait formidablement au-delà de l'ondulation qui cachait l'assaut. Nous courûmes à la crête. Du plateau, les batteries Morel rétablies crachaient vingt feux successifs, balayant la route. Dans la prairie, les Tyroliens étaient comme la fuite d'une poignée de grains qu'une main gigantesque eût éparpillée. Par sections, par escouades, par hommes, ils battaient en

retraite, chargeant, tirant, fuyant, s'arrêtant, rechargeant et tirant...

Leurs deux batteries sur l'élévation précédant le marécage, s'occupaient toutes à contenir le VIIe régiment sarde que nous venions de laisser en arrière. Soudain, elles eurent à canonner, vers leur gauche, où les clairons des zouaves sonnèrent « la Casquette », tandis que derrière moi retentissait le pas des bataillons du génie arrivant à la rescousse.

Ma lorgnette montra deux compagnies tyroliennes qui tournaient le dos sur la route d'Uhde, pour regarnir la chaussée de Klagen.

L'ennemi renonçait à prendre le plateau. Je n'attendis point que cessât le feu des batteries autrichiennes en position devant le marécage, et regagnai l'Adda.

Arbour m'apprit là que, sur la rive gauche, le combat d'artillerie allait finir. Lui me cherchait sur le terrain depuis une heure. La Redoute du tournant ne tirait presque plus. Les feux combinés du 5e régiment d'artillerie, et des batteries Morel achevaient de la réduire au silence. Ma montre marquait onze heures cinq.

« Morel s'emparera-t-il de Klagen ? me demandai-je... ou vaut-il mieux faire repasser à sa division la rivière et lancer nos trois forces contre le massif Est, dont l'altitude commande les hauteurs de la falaise, et les deux rives ? »

Je ne savais. Morel avait dû perdre bien du

monde. La brigade sarde ne comptait plus quatre bataillons en état de lutter. Encore leur fallait-il deux heures de repos au moins. S'acharner sur Klagen, contre cette chaussée défendue par les marécages et les feux de la falaise, me parut téméraire.

Près le pont de bateaux, je descendis de cheval et entrai dans une petite maison. La vieille femme me donna un grand verre d'eau froide, une tranche de pain. L'appétit me prit à voir le bataillon du génie qui mangeait de bonne humeur parce que, malgré l'orage de la bataille, il n'avait pas encore vu le feu. Les soldats partageaient de la viande, tout le long des faisceaux, jusqu'au bataillon mis en route, vers le plateau et qui avait reçu l'ordre de faire halte sur la berge.

Garamond nous retrouva. Contre le fort Est, rien ne se décidait. Deux fois les Croates et les hussards s'étaient joints au détour des petits bois. Nulle affaire ne résultait de ces engagements. Les voltigeurs approchaient toujours le point où la route d'Uhde commence à monter les pentes du massif... Il devenait même urgent de les remplacer devant Uhde. Le 5e d'artillerie, si leur ligne s'étendait encore, serait sans appui. Le cuirassier demanda des ordres avant de repartir. Je l'invitai à boire un peu de vin et à ouvrir un pâté que mon ordonnance dépaqueta sur une serviette.

Heichmann sauta de cheval devant la porte. Il montra un trou de balle dans la manche flottante de son dolman vert ; et pria de remarquer son audace pour courir aux nouvelles. On lui coupa une tranche de pâté ; on lui versa un verre de vin.

De toutes parts, le grondement du canon s'apaisait. Le hussard dit que les Tyroliens et leurs deux batteries se retranchaient derrière les marécages, sur la chaussée de Klagen, tandis que la brigade sarde de la division Morel achevait sa concentration à la base du plateau. Dans le message apporté par Heichmann, le général manda qu'il comptait, avec deux bataillons de zouaves, envahir la Redoute du Tournant, devenue presque muette. Son artillerie suivrait, soutiendrait. Au cas probable de bonne chance, il installerait des batteries, afin de prendre Klagen à revers ; ou pousserait jusqu'au pont de Klagen qui saute l'Adda, au nord d'Uhde.

— Mais, criai-je, c'est lui qui sera pris à revers. Si les bataillons tyroliens et leurs batteries voient le plateau abandonné, ils feront un retour offensif, ils couperont sa ligne de retraite, de ce côté.

— Il y a la brigade sarde et l'escadron de guides.

— La brigade sarde ! Ces gens-là se feront tuer sur place, mais ils sont incapables d'autre chose. Je viens de les voir à l'œuvre. Dès qu'ils ont un homme à terre, ils ne savent plus bouger.

Ils serrent les rangs. Ils se couchent. Voilà tout... Et pas de tir. Les Tyroliens les enfonceront, vous dis-je... Non, non, que le général Morel marche sur La Redoute avec un bataillon de zouaves et la brigade. Mais qu'il laisse deux batteries au moins sur le plateau, sinon plus, et trois bataillons de zouaves... Que les guides maintiennent la communication jusqu'ici. Si Morel occupe La Redoute, alors seulement l'ennemi sera contraint d'évacuer Klagen et la chaussée, puisqu'on le menacera en tête par La Redoute et en queue par le plateau.

Mon opinion sur la brigade fut confirmée par tous les officiers présents, par le colonel du génie. Paysans obstinés, il n'était pas à craindre que les Piémontais vinssent à fuir ; mais sous le feu, on ne pouvait en obtenir ni élan, ni même de mobilité efficace. J'écrivis au général Morel d'aborder La Redoute par le moyen de leurs colonnes au pas, mais d'enlever l'attaque avec le bataillon de zouaves. Arbour se remit en selle, partit

Le colonel du génie reçut l'ordre de passer la rivière et de conduire ses bataillons à Uhde, auprès du Ve d'artillerie. Là, les pontonniers sardes essayeraient de rétablir la communication entre le bourg et La Redoute, si le général Morel l'occupait. Les bataillons du génie relèveraient les voltigeurs, le long de la route d'Uhde, et tenteraient les approches du Tertre où elle s'en-

gage sur les pentes du massif Est. Garamond fut les rejoindre.

Nous achevâmes le pâté et j'allumai un cigare Remis en selle, Heichmann et moi passâmes l'eau par le pont des fantassins. L'autre était encombré de charrettes, de voitures d'ambulance, de civières amenant les blessés jusqu'à la grande ferme où se tenaient les chirurgiens, sur la rive gauche. Il s'assemblait là une foule d'hommes aux jambes roidies, aux têtes entourées de toiles sanglantes, aux bras en bandoulière. Les Sardes étaient le plus grand nombre. Nous en comptâmes une soixantaine, d'abord. Beaucoup riaient, tout heureux d'en être quittes à bon compte. D'autres, pâlis, me regardaient avec les yeux du chien battu qui ne devine pas le motif de la correction. La plupart déclamaient avec fièvre.

En plein air, sous un hangar à chariots, deux chirurgiens taillaient à vif un grand diable de Sarde, sur la tête duquel on avait rabattu sa capote et sa chemise pour étouffer les cris. Un infirmier se coucha contre les jambes boueuses. Le chirurgien retira de la hanche un morceau d'os sanglant, et le jeta... L'aide major faisait boire le sang à une éponge; il la pressait ensuite. Des filets rouges giclaient entre ses doigts pleins de bagues.

Je vis l'assistance pâlir. Le patient hurlait toute sa douleur. Nous nous éloignâmes à travers le

hameau plein de traînards et d'artilleurs préparant un convoi de caissons.

Nous ne chevauchâmes point sans reconnaître bientôt l'état-major du général Bertrand. Lui-même, le mouchoir sous le képi, trottait en tête. Il me pria de franchir la crête Sud de La Cuve, à la gauche de sa brigade sarde; et nous pûmes apercevoir ce que devenait l'engagement de l'Est.

Huit bataillons autrichiens, d'autres infanteries dissimulées dans le terrain onduleux, descendaient à la route d'Uhde. Vers la pente qui hausse la plaine jusque le grand fort, les deux escadrons envoyés par le général Bertrand convoyaient vingt-cinq pièces, pour lesquels la cavalerie, en reconnaissance, avait découvert un terrain pierreux, plane et favorable à l'évolution rapide des attelages, malgré les deux batteries lourdes dont les projectiles devaient semer l'incendie dans les bâtisses du fort.

— Par malheur, cria Bertrand, il est impossible de mettre en position, sur ce Tertre, à cause des coupures pratiquées au travers de la route, à cause de tous les obstacles. Si je tenais encore le génie, mon général, la route serait rendue accessible aux grosses pièces.

Je le rassurai. En cette minute précise, je pus lui faire voir la tête de colonne du génie, qui s'avançait vers Uhde. Parvenu là, tout le régiment longerait la route derrière le rideau de voltigeurs,

joindrait le coude, le Tertre, puis établirait les batteries. D'ailleurs, nous aperçumes les voitures d'outils traversant la plaine en diagonale, pour atteindre leurs compagnies sur ce point de concentration Le colonel interprétait heureusement le thème tactique.

— Ça n'empêche pas, reprit Bertrand, que si vous m'aviez laissé le génie, le fort flamberait déjà.

— A moins que La Redoute des eaux, sur la rive droite, n'eût démoli les voitures et leurs compagnies d'abord. Ah! il fallait, avant tout, rendre La Redoute silencieuse, je pense!

Bertrand cessa de s'agiter sur la selle, et s'épongea Tout interdit, il avoua :

— C'est vrai, nous n'avons plus contre nous que des feux de face.

— Hé! triomphai-je? Et la moitié des batteries en position derrière Uhde va pouvoir prendre position au nord du bourg, puis inquiéter en flanc la marche des bataillons autrichiens Tout cela serait impossible si la Redoute de l'Adda continuait son jeu de poudrer la plaine avec ses obus.

— Où en est Morel? demanda-t-il, écoutant avec inquiétude le bruit de la canonnade tout à coup reprise au Nord.

— Il doit aborder La Redoute, à présent. Une fois installées dans la position, ses batteries pourront déloger de Klagen les régiments tyroliens

et les Croates. Force leur sera de regagner les ouvrages de la falaise Ouest, de s'y blottir. A mon avis, notre gauche ne subira plus d'attaque. Même, sur les quatre heures, la division Morel pourra venir ici nous donner un coup de main, tandis que sa brigade sarde conservera la surveillance de la rive droite.

— Alors : tout à l'Est, maintenant !

— Tout à l'Est !

— C'est là que va sauter l'omelette.

Je souris. Le gros homme rouge, en sueur, au soleil, était comique, sous le mouchoir voltigeant contre ses bajoues.

Vint un brigadier de hussards. Il me remit un mot écrit par le lieutenant-colonel des voltigeurs. Ses deux bataillons commençaient à fléchir entre les petits bois. Devant eux, sur les vallonnements du terrain, qui précédaient la montagne, des infanteries surgissaient, partout. Nos pelotons d'éclaireurs se repliaient, après des contacts désavantageux aux abords des hameaux ; et les feux du fort empêchaient l'offensive.

Je communiquai la dépêche au général.

— A vous ! fis-je, voilà votre tour de bataille. Vous ne m'accuserez plus de vous confier la garde du biscuit. Relevez mes voltigeurs et mes hussards avec votre brigade sarde. Le génie marche à votre commandement. Voilà votre division engagée. Je vous laisse l'œuvre et l'honneur.

Dans ses petits yeux gris du feu brilla. La boule de son corps rebondit sur la selle du grand cheval brun Il dicta vivement l'ordre, pour la brigade sarde, de se déployer à la descente de la crête Sud, entre deux villages, jaunâtres, et d'atteindre obliquement la route d'Uhde. Des quatre batteries restées à la crête, il enjoignit à deux d'appuyer le mouvement de ces huit bataillons. Les aides de camp se dispersèrent.

Moi, je remis au brigadier de hussards l'ordre, pour l'escadron et pour les voltigeurs, de se replier sur Uhde.

Ainsi nous revînmes à la disposition première de nos forces. Je tenais le centre, à Uhde, avec mes deux bataillons, le Ve régiment d'artillerie, mon escadron. Bertrand, à droite, abordait le passage Est. Quant à Morel, je l'entendis, à gauche, qui donnait de ses quatre batteries contre La Redoute des eaux, où vraisemblablement il s'installait, puisque mes canons d'Uhde cessèrent, contre elle, leur tir par-dessus la rivière.

Bertrand me quitta. Il s'enfiévrait ; il jurait. Il insultait à la lenteur de la brigade sarde, que pressait au galop le peloton chatoyant de l'état major attaché au vieux général. Et je restai seul. Mes aides de camp, partis vers tous les points, pressaient les mises en marche dans les nouvelles directions. Je voulais qu'ils expliquassent clairement aux colonels, notre dessein, de façon à ce que l'initiative de chacun y contri-

buât sans timidité. Bientôt, j'entendis s'élever contre la canonnade assourdie, lointaine, les voix martiales des tambours, les sonneries de clairons. Au grand soleil, la brigade sarde dévalait le long de la côte parmi les vignes et les prairies, prolongeant ses lignes en immenses gestes lumineux qui s'articulaient comme les doigts d'une seule main géante.

La main glissa dans La Cuve de montagnes, rampa sur la plaine d'Uhde, entra parmi les fumées planantes, sortit, plus lumineuse, rapetissée, agile, s'écarquilla devant les petits bois, enfin s'enfouit sous leurs verdures. Plus loin, les casques des dragons mettaient un semis d'or à la surface des champs étendus sur les hanches grises des hauteurs. Devant nous, Uhde flambait et grésillait comme un vase de poix. Un grondement énorme roula des cimes dressées sur le ciel, dégringola d'échos en échos jusque le pétillement de la fusillade nouvelle qui borda la pâleur de la route.

Dans la plaine, les pelotons de hussards, en arrière, accouraient, grandissaient, s'assemblaient, convergeaient, s'unissaient en colonnes trottantes au creux des petits chemins. Les compagnies de voltigeurs rampèrent vers l'incendie d'Uhde, telles de grosses chenilles à ventre rouge. Bôôm, et bôôm.

Il me parut que par la gueule des canons, l'Alpe elle-même mugissait. La terre totale pleurait-

elle ainsi sa peine d'avoir évolué d'époques en époques, sans autre résultat que de perpétuer la lutte, la haine et le désir de la mort, aux âmes des hommes, ses organes de pensée ?

Je mis pied à terre, j'entrai dans la maison du Moulin, juché à la dernière colline descendue jusque l'Adda. Les lanciers abreuvèrent leurs chevaux. Avec mes officiers, nous fûmes dans une pièce blanche. L'air, ébranlé par la canonnade, avait brisé les vitres des fenêtres maintenant ouvertes. De toutes parts, l'orage de l'artillerie roulait le long des pentes, aboyait dans la plaine, hurlait par-dessus les eaux. Un stroom de tonnerres tourbillonnait dans la Cuve d'Uhde. A l'Ouest, du côté de Klagen, les batteries du plateau repoussaient toujours les tentatives des bataillons tyroliens. A l'Est, six batteries du Xe arrêtaient la marche des unités autrichiennes en orientation vers le Tertre.

Du haut du ciel les pièces des forts criaient. Quelque part, très loin, au Nord, les batteries du général Morel précipitaient leurs détonations, dans une extrême pointe imprévue, et répondaient à la colère d'artilleries formidables.

Je tentai de me rendre compte, de distinguer les voix. Ce me fut impossible. Rien ne se débrouillait. La fatigue, l'inquiétude m'abattirent au milieu du lit misérable qui se trouvait là. L'image bleue et rouge de la Vierge appela mes regards. Fixée au mur, par des clous, elle pré-

senta la naïveté d'une figure ronde grave, sans expression; et cela ne fit que continuer l'énigme.

Autour de moi, les officiers d'état-major, gens cérémonieux, timides et froids, me demeuraient étrangement hostiles. Je devinais en leurs cerveaux l'esprit qui épiait mes fautes. Une discussion les anima. Ils mesuraient la distance des diverses canonnades selon les intensités graduelles des sons. Quand ils convenaient d'un chiffre, ils piquaient leurs crayons en des points de la carte. Tout à coup, nous entendîmes une nouvelle voix meugler, assourdie :

— Ah! ah!... Voici la forteresse du Nord qui donne.

— Bon! la division Morel est en l'air.

— Elle est en l'air, certainement.

Je me redressai vite. « Être en l'air », cela signifie stratégiquement que l'unité a perdu ses contacts naturels et ses soutiens, qu'on la peut tourner, envelopper, détruire, qu'elle ne tient plus au corps. Toutes les têtes se penchèrent sur la carte, s'étant débarrassées des képis et des bicornes.

— Il aura voulu couper la retraite aux batteries tyroliennes.

— Oui, oui : à six kilomètres de la Redoute, au Nord, voyez...

— Oui, il y a le pont que l'ennemi conserve pour garder ses communications entre l'Est et Klagen. Il est là.

— Il est là.

— C'est pourquoi les canons du Nord donnent... Écoutez...

— Et ceux de la falaise Ouest, donc !

— Il va se faire écraser.

— Certainement. Les feux du Nord et de l'Ouest se croisent sur sa tête.

— Sans compter les batteries qu'il veut enlever...

— Et qui heurtent son front...

— C'est la boucherie !... Les zouaves !

— Il suffit que les bataillons tyroliens arrivent de Klagen au pas de course.

— Il va se faire enlever.

— Combien a-t-il de pièces ?

— Il en a laissé à la Redoute et au plateau de la rive droite.

— Oui, au plateau ; elles tonnent dans nos oreilles, celles-là.

— Il doit avoir vingt pièces avec lui.

— Vingt pièces perdues...

— Mille hommes, au moins, hors de cause...

— Et les zouaves, encore...

— Ils auraient donné un si bon coup de main sur le passage Est.

— Ah ! mon général, on ne devrait jamais confier à un homme pareil le commandement d'une aile.

— C'est un stratégiste que les flancs doivent surveiller...

— Où est-il, à présent ?

— Voyons, messieurs, à cheval, courez aux renseignements.

— Dépasserai-je Uhde ?

— Oui, partez, trois sur notre rive gauche... car il faut que l'un de vous, au moins, revienne ; et deux sur la rive droite... Au galop, messieurs, je vous prie. Je vous demande de vous dévouer pour le salut de tous...

Les cinq fronts blêmirent, mais les cinq têtes s'inclinèrent.

— A Uhde, vous prendrez une escorte de hussards et vous tâcherez de percer les lignes ennemies, dans la direction du pont de Klagen.

— Oui, mon général.

— Et, dès que vous apprendrez quelque chose, expédiez des estafettes.

Les cinq tailles se redressèrent dans les plastrons. Les visières des coiffures remises ombrèrent la pâleur des joues. Il y eut un cliquetis d'éperons, de fourreaux. Cinq officiers sortirent, leurs cartes à la main.

Contre l'appui de la fenêtre, je m'accoudai. Toute la peau de mon visage pesait, comme mes joues lourdes, comme ma langue sèche. A gauche, du côté de la division Morel, un poids écrasait mon épaule, la névralgie striait ma tempe.

Évidemment, j'aurais dû mettre la division Morel au centre, et lancer la division Bertrand sur Klagen, ou moi-même conduire cette opéra-

tion ; mais pour conquérir la chaussée si bien défendue entre ses marécages, ne fallait-il pas l'élan des zouaves, la brusquerie d'un général téméraire ? Bertrand et ses bataillons du génie convenaient moins à une semblable tâche. Mes douze cents voltigeurs ne suffisaient pas. Certes, j'aurais dû prévoir que Morel marcherait à la Redoute au lieu de courir à la chaussée ; et lui prescrire minutieusement un thème d'opérations définies. Mais tuer à l'avance son initiative par des avis qu'il eût mal reçus, était-ce sage ?

« Mon Dieu ! sonpirai-je. » Le col de satin m'étrangla. Je passai le doigt entre cette étoffe et la pomme d'Adam. Ma déglutition devenait difficile. Monter à cheval, réunir les hussards et les dragons, et, à leur tête, sous les feux du fort Est, pousser la charge jusqu'au pont de Klagen, tendre la main à l'imprudent, le ramener ou mourir... j'y pensai.

Déjà, le long des eaux, mes trois officiers ne paraissaient plus qu'un petit tourbillon de poussière où ils scintillaient... « Ils y sont, pensai-je ; nous saurons bientôt, à moins que tous trois ne soient tués ou pris... »

La bataille bouillait plus fermement dans la Cuve. Je pensai que la droite exigeait aussi mon intelligence, qu'en gagnant à l'Est on compenserait la défaite du Nord-Ouest. Je me résignai dans l'attente.

La grande main de la brigade sarde s'étalait,

plus large, sur la plaine. Le XIIe régiment, massé en arrière, par lignes de bataillons, formait bien la paume du membre, tandis que les colonnes du XIe régiment, enfoncées sous les verdures des bois puis reparues dans les rizières, après la route, semblaient quatre doigts brillants d'où pétillait la fusillade, d'où se dardaient les salves rouges.

Devant cette Main, l'ennemi était comme une Couleuvre frétillante, un long serpent de lumière, tordu entre les hameaux blancs, les bois étroits, les dés pâles des petits châteaux, les bosses des collines. Depuis La Fabrique jusque les Hameaux dominant le cours de l'Adda, il roulait, se contorsionnait, offrait des anneaux convexes à mitrailles bruyantes, et retirait des anneaux concaves, à fusillades sourdes. Parfois il se levait, s'assemblait sur lui-même, puis se détendait tout à coup, pour transparaître dans les vignobles, en crépitant sous une crête de fumées courtes.

La Main sarde tendait ses quatre doigts vers la grosse Couleuvre autrichienne, qui se caressait aux ongles, ou se rétractait, qui enveloppait, reculait, s'allongeait.

« Saisirai-je la Couleuvre ? » me dis-je, amusé presque.

Car, à la faveur de ce combat interrompant la marche sur l'Est des infanteries adversaires, notre génie défilait, lui, en triple colonne de bataillons actifs afin de rejoindre, vers la droite, le pointillé

d'or mis sur la pente de la montagne par les casques des dragons, qui continuaient, avec l'artillerie, le mouvement d'approche.

Là c'était l'envahissement continu d'une souple fourmilière à têtes d'or, à corps de caissons stridents. Cela grimpait, descendait, disparaissait une minute derrière des roches, envahissait la cime d'une ondulation, apparaissait, foule totale, sur un versant nu du terrain pierreux. Parfois, cela s'arrêtait, s'étalait en longues lignes, crachait du feu, aboyait, brutalement. Un orage dégringolait dans les gorges ; et puis, entre les racines gibbeuses de la montagne, la marche reprenait, laissant les bois de sapins, les chaos de roches, les plateaux nus, la clameur prolongée de l'écho. Ainsi la Fourmilière d'or, la Main et la Couleuvre se débattaient tumultueusement à ma droite.

Je portai mes regards ailleurs. Chenilles à ventre rouge, les deux bataillons de voltigeurs restaient dans la verdure des prairies en arrière d'Uhde, torche flamboyante, d'où tonnaient mes huit batteries de régiment, mises en position sur la droite du bourg, de telle sorte qu'elles vomissaient obliquement le fer contre la Couleuvre et les langues dardées de ses pièces.

C'était tout le jeu de la bataille, que nos huit batteries d'Uhde, que nos huit batteries de l'Est, crocs de l'énorme tenaille ouverte aux deux côtés de la Main sarde, se refermassent sur la Couleuvre

autrichienne écrasée, rompue, refoulée contre les bases du fort. Les feux des batteries lourdes, à droite, incendieraient à l'aise, ensuite, la suprême défense, à la cime de l'Alpe...

V

J'enjoins toujours au commandement de faire avancer le plus possible ses unités. Cela munit les troupes d'audace, parce qu'elles mesurent le terrain conquis. J'aperçus donc les équipages et les convois, les parcs d'artillerie et de génie. Afin de suivre le mouvement de leurs brigades, ils venaient prendre place dans le vallon creusé entre la haute colline du Moulin et la crête Sud de la cuve. Les ambulances mobiles s'y installèrent aussi, sans doute à cause d'un ruisseau qui courait à l'Adda. Une compagnie d'ouvriers militaires se posta sous le Moulin. Ayant dételé, le train des parcs envoya ses conducteurs à cheval pour former une demi-douzaine de pelotons qui prirent place derrière plusieurs meules de foin espacées le long de la crête Sud. Bientôt l'escadron de hussards revenu de la route grossit à mes yeux. Il s'approchait de la rivière pour faire boire les bêtes. Avec lui roulaient doucement

quatre voitures régimentaires suivies par une file de mules. Elles amenaient hors des lignes les soldats blessés. En outre, je vis, au tournant de l'Adda, un bac paraître, puis descendre vers nous. A travers la lorgnette, je discernai sur les bancs des zouaves couchés, assis, des artilleurs, un major agenouillé près d'un corps inerte. Munis de longues perches, de godilles, les bateliers, s'appuyant à la rive, ne pressèrent pas, selon le gré de mon impatience, la glissade. Certainement mis à flot, au nord de la Redoute prise, ce bac m'apportait des nouvelles de l'aile gauche. Or, les canonniers ennemis de la falaise ouest la molestaient de leurs projectiles. Une fois, deux, quatre, l'eau rejaillit en hauteur autour du bordage. Des obus éclataient aussi le long de la berge Je m'énervai fort. Je descendis ; je passai les faisceaux des cent cinquante riz pain-sel. Mon lancier amena Neptune. En selle, je galopai jusque les hussards et la berge.

Là, près de l'eau, les hommes lavaient leurs écorchures et se soignaient les uns les autres. Ils bouchaient les trous ouverts dans les poitrails des chevaux. Le vétérinaire allait de monture en monture. On tenait aux naseaux les bêtes dont il recousait le cuir fendu. Les visages des hommes exprimaient la joie de se compter saufs, après l'algarade. De très jeunes, des conscrits, se donnaient des claques amicales, se poursuivaient entre les croupes grises et brunes des chevaux

alignés. Ils se jetaient à la figure les éponges de pansage. Ils ne constataient pas que l'ouragan de la bataille soufflait de plus en plus fort, pour leur promettre de nouvelles craintes. Ils ne voulaient pas apercevoir la file des mules emportant sur leurs cacolets des gaillards pâles, aux yeux déjà morts. Ils n'écoutaient pas les cris aigus de ceux qui retenaient leurs entrailles avec les mains, de ceux qui maintenaient sur leurs fourreaux de sabre des bras brisés où le sang collait les poils à la peau entre les déchirures du dolman vert et de la chemise, de ceux épongeant avec des loques rougies le masque ruisselant qui coulait sur leurs yeux par la fente du front.

Déculottés, les plaies à l'air, des voltigeurs, étendus à l'arrière des voitures, subissaient les cahots, sans force, les lèvres déjà tirées sur les dents ternes. Et cela défilait au pas, étalant des ventres ouverts, des blessures énormes, des cuisses entamées où la graisse, parmi la viande fraîche, ressemblait à des grains de froment dans du jus de groseille. Assis sur son cacolet, un gamin imberbe serrait précieusement, contre les galons jaunes de sa tunique, le tronçon ramassé de sa jambe. La brisure de l'os dépassait la chair enfouie encore, par le pied, dans le godillot boueux. Du doigt, l'enfant essuyait le sang qui continuait de sourdre à la surface de l'informe chose sectionnée par l'éclat de bombe. Son regard se désolait à voir pendre dans des

linges le reste de son mollet droit, à voir son maigre genou bleui, sur quoi était troussé le drap du pantalon. Et de cela, goutte à goutte, le rouge coulait, laissant, d'herbes en fleurettes, sa trace.

Il en défilait toujours.

Et les hussards riaient entre eux, accroupis sur la rive pour laver leurs mains pleines du sang des chevaux. Un vieux à deux chevrons redressait sous sa botte la lame bossue du sabre.

Pour un voltigeur qui passa dans la file des mules, le nez décharné par un coup de latte, les cavaliers crièrent :

— Tu perds ton nez, hé, pousse-cailloux ! Comment que tu feras pour priser ton tabac, à présent ?

Le rire les gagna tous.

Je m'écartai.

En chevauchant plus, vers les faisceaux des voltigeurs assis autour, je remarquai cette même humeur drôle, après l'angoisse du matin. D'avoir abordé la mort sans s'y fondre, ils se croyaient invulnérables. Aucune pâleur ne tirait leurs joues. Ayant cueilli des fleurs, ils les mâchaient. Plusieurs s'amusèrent à mettre des étiquettes gommées le long d'une grande égratignure traversant un visage. Leurs plaisanteries puériles comparaient l'homme à un colis. Lui répétait : « Ah ! le salaud de Croate, le salaud, mon vieux, avec son sabre... C'est un perruquier,

que je te dis, il a voulu me raser à l'ordonnance!... »

« Il a voulu me raser à l'ordonnance!... Dis donc, il a voulu me raser à l'ordonnance, le perruquier croate! » Et le loustic alla de rangs en rangs répéter sa bravade naïve sur laquelle une grosse joie renchérissait.

— Aux faisceaux! crièrent des voix énergiques.

— Rassemblement!

Tous les rires disparurent, étouffés par un long piétinement. Chacun se reboutonnait, serrait le ceinturon. La même lividité peignit les lignes de figures.

— Ce n'est donc pas fini! grogna une bouche blême.

Un caporal cracha du sang avec ostentation et sortit du rang pour gagner l'ambulance... D'autres tentèrent d'obtenir la faveur. Ils débandèrent leurs poings. Ils montrèrent leurs égratignures.

— Fixe, commandèrent les officiers. Par le flanc gauche...

— Gauche!

Aucun rire ne perça plus l'air, aucun mot. Les soldats restèrent immobiles sous le ciel assombri. Leur souffle haletant gonflait les galons jaunes des poitrines. Plusieurs rebouclèrent leurs guêtres. Je côtoyai une plantation humaine, roide, funèbre, malgré les couleurs éclatantes

des culottes, l'or des galons et des boutons. Les têtes rentraient dans les épaules. L'orage de l'artillerie se déroula plus lourd dans l'espace.

Le long de l'Adda, six colonnes de compagnie s'étendirent jusqu'aux maisons d'Uhde, que le bataillon du génie achevait de mettre en défense pour soutenir le feu de nos quatre batteries obliques, les quatre autres formant réserve, en arrière, afin de ménager les munitions.

Sur le flanc droit de ces colonnes, l'escadron de hussards reformé avança. Le cheval blanc d'un trompette mouvait une jambe comme vernie de sang, à la tête du premier peloton.

Ces troupes composaient une réserve capable de recueillir la retraite de la brigade sarde, dont la fusillade, plus proche, dénonça le fléchissement. Mais, à cette heure, les trois bataillons du génie devaient l'avoir atteinte, à sa droite; et le général Bertrand n'aurait qu'à déployer ces compagnies fraîches pour prendre en écharpe l'offensive ennemie.

Des obus écorchaient la plaine sans guère de résultat, car l'incendie des rues du nord, dans Uhde, disposait un rideau de feu cachant aux canonniers autrichiens notre formation. Les sapeurs activaient l'élan des flammes; en même temps ils maintenaient l'incendie à distance de la partie Sud, qui nous couvrait.

Et toute mon inquiétude se vouait à la division

Morel. La perte probable de son artillerie me navra. Pour la rude conquête du passage Est, cet appoint me paraissait indispensable.

Enfin, le bac s'approcha. Mes officiers firent signe d'aborder à notre rive; mais les bateliers se consultèrent, évidemment épouvantés par les eaux jaillies à la place où se noyaient les projectiles. Le major qui soignait les gens sur le pont se redressa. Je reconnus Becque. Il fut aux mariniers, et les menaçant de son revolver, les contraignit de ramer à nous; puis, les mains mises en porte-voix, il proféra :

— L'ennemi reste bloqué entre les marécages de Klagen. Le bourg détruit par nos pièces de La Redoute est intenable. On voit les bataillons tyroliens se replier sur la falaise.

— Et le général Morel?...

— Il marche avec trois batteries et deux bataillons de zouaves au Nord contre le pont de Klagen que les Croates veulent franchir pour remener dans la plaine d'Uhde les douze pièces de la brigade tyrolienne. On se bat ferme là-bas. Voici le lieutenant Arbour qui en vient. Un obus a tué son cheval. Lui, a la tête fendue et les bras troués... le pauvre garçon...

— Et ses dépêches? demandai-je, cruellement d'abord.

— Je ne sais pas. Le lieutenant est en syncope, répondit le major, qui se remit à genoux près du corps inerte, dépouillé de son habit.

Le bac continua d'avancer à la godille. Sur l'arrière, un amas de zouaves et d'artilleurs geignait. La tunique du major était pleine de sang ; il tenait à la main une sonde d'où le sang encore gouttait. De sa trousse ouverte débordaient des linges et des instruments rougis de liqueurs gluantes. Un zouave laissait pendre dans l'eau ses jambes nues suivies d'un sillage noirâtre. A la gorge fendue d'un artilleur, la viande sortait, rentrait, selon le râle. Je vis encore, dans sa botte, une jambe désarticulée, et le tibia bleuâtre au centre de la section des chairs. Le maître de la jambe ne remuait plus, de l'autre côté de la flaque, bien que le moignon, entouré d'une ceinture de flanelle, fût soigneusement arrosé par un zouave dont la mâchoire inférieure pendait de travers dans le mouchoir rougi noué sur l'occiput.

— Il ne va pas, le lieutenant, dit le major.

J'interrogeai les visages.

— Eh bien ! mes pauvres enfants, ça chauffait dur ?

Personne ne répondit.

— Et votre cheval ? demandai-je au major.

— Il a eu les deux jambes enlevées. J'ai fait panache.

Il nous montra ses mains dépourvues d'épiderme.

— Peut-on obtenir des cacolets, pour ceux-ci ?

Je donnai l'ordre. Le pont de la grande barque

plate me parut un charnier ignoble. L'odeur saumâtre du sang puait. Un brigadier d'artillerie, étendu à plat ventre dans une mare, regardait droit devant lui, les yeux fixes. Soudain, il jeta un aigre cri d'oiseau nocturne. Son visage se convulsa. De ses pieds, rageusement, il battit les planches ; et de ses poings aussi...

— Allons, fit le major... allons... je te dis que l'on va te recoudre proprement. Ne remue pas... tu risques bien plus, en rem ..

Une masse tourbillonna dans les pierres de la berge. Des choses jaillirent en cercle, frappèrent, giflèrent, renversèrent. Une flamme dansa. Des fumées s'épanouirent. Au milieu de l'escorte, il y eut comme un bris de chaudrons et de ferrailles bousculées, puis la chute lourde de chevaux abattus. Des fers repoussaient l'air au bout de paturons projetés par saccades. « Maman !... » pleura une voix de gamin, enfoui dans le tas de lances, de fourreaux dressés, de bêtes ruantes ; et j'aperçus, au milieu de la jugulaire, son nez retroussé d'apprenti, sa bouche ouverte... Il serra les poings. Il eut deux hoquets et se roidit dans son plastron jaune qui bomba. Alors, un cheval relevé, sous la crinière folle, bondit. Sa croupe entaillée versa une fontaine rouge. La bête s'élança le long de la rivière, vers Uhde et les caissons de la réserve. Les étriers frappèrent ses flancs. Il galopait en ruant. Contre un canon attelé, il s'aplatit, retomba, releva la tête, puis la

laissa inerte dans les pierres, sous la crinière étalée.

J'eus une violente envie de gagner un abri quelconque. Mais la berge était nue ; et tout un bataillon de voltigeurs regardait son général, avec des yeux ternes. Je sentis le besoin de me secouer...

— Voyons, commandant, hurlai-je... faites reculer vos hommes ; à cinq cents mètres... Ne restez pas ici !... Allons, allons... Envoyez dire aux hussards d'appuyer sur la droite... Faites rompre les rangs... donc ! Ne laissez pas vos hommes en tas .. Divisez les compagnies...

Pfoom! Un obus à fusée fusante éclata dans l'air. Tous les fronts se levèrent sur les lignes du bataillon ..

— Ne regardez pas le feu d'artifice, mes enfants... Regardez vos guides ..

Je ris tout seul. L'état-major, autour de moi, fit de visibles efforts pour rester impassible.

De fait, sur leurs alezans, ces messieurs parurent d'assez nobles et roides fantômes, aux joues cadavéreuses. Ceux de trente ans montraient les physionomies blettes des vieillards. Toutes les rides se creusaient. Aux yeux, les poches des paupières se fripaient. Les lèvres étaient sèches. Mais les tailles droites, les têtes hautes marquaient des âmes altières, tandis que la Mort fracassait le ciel nébuleux.

A voir l'état-major mener, au pas, ses montures,

la prestance calme sous les plumets, au-devant des lanciers d'escorte, les voltigeurs reprirent la confiance. Leurs doigts, pourtant sous la bretelle du fusil, s'exaspéraient, s'agitaient, lissaient le cuir. A ce signe, j'ai toujours pu noter le moral du soldat, et conçu qu'il ne seyait pas de le tenir immobile sous le feu plus longtemps.

— Allons, mes amis, leur dis-je, nous allons en finir, hein? On ne se laissera pas écraser sur place comme des couards. Voulez-vous marcher, voulez-vous montrer à ces gaillards-là ce que valent les enfants de la France ?

— Vive l'empereur ! crièrent les lignes.

— Eh bien ! nous allons dépasser le village... Si l'on marche vite, nous serons arrivés, tandis que leurs pièces continueront à tirer où il n'y aura plus personne... Nous allons rejoindre la division Morel, sur le pont qui est au-dessus du tournant, là-bas, et nous leur tomberons sur le flanc... Allons, colonel, en marche ! Vous relèverez le quatrième bataillon du génie dans Uhde, et lui donnerez l'ordre de rejoindre la division Bertrand...En avant, mes amis !

— Colonnes de compagnie !

Les commandements se répétèrent. La plantation humaine s'ébranla vers la torche d'Uhde. Avec des mains impatientes, les soldats poussaient devant eux les sacs du rang voisin.

Je revins au bateau de douleur amarré contre la rive. Jusque le bordage, on approchait une

voiture d'ambulance à reculons. Le major dressa le pauvre Arbour sur ses bottes. Il était sans habit. Avec la manche de sa chemise, on banda ses cheveux pommadés de caillots et de sang, son front qu'une fêlure rouge entourait. De son mince bras, en deux places, les éclats de bombes avaient emporté la chair; et je vis les veines bleues crevées, des gouttes épaisses et noires, entre les lèvres charnues des blessures.

— Eh! bien, quoi? lui dis-je... Vous vous faites abîmer de la sorte, sans prévenir l'état-major, monsieur?

Il ne sourit pas.

Il parla, les paupières fermées :

— La dépêche était dans la sacoche qui a dû rester pendue à la selle sur le corps du cheval.

— Mon pauvre ami, savez-vous ce que disait le message?

— ... Sans doute le général Morel demande qu'on envoie du monde par ce côté-ci de la rivière jusqu'au pont de Klagen où une compagnie de zouaves se maintient dans les maisons... Les batteries tyroliennes et les Croates veulent passer l'Adda... Mais nos obus de La Redoute enfilent le terrain... Seulement les feux des forts écrasent nos lignes... et les Croates chargent... Plusieurs de nos pièces sont démontées par l'artillerie de la falaise...

Il haleta. Sans que rien remuât de ses gestes, il expliquait péniblement. De son crâne, de la

manche qui le serrait, une résille de sang descendait fil à fil, le long des joues creuses.

— Le général, n'est-ce pas, questionnai-je, doit vouloir fermer la route aux batteries tyroliennes et aborder la plaine d'Uhde à l'Ouest, par le pont ?... Mais l'artillerie des forts exterminera les compagnies avant?...

— Je me sens mal...

Tous ses traits se pincèrent. Il s'évanouit. La fissure du front ne saigna plus. On le coucha sur l'arrière de la voiture, dans la paille, où son profil antique reposa dans les mèches noires pommadées de caillots. En dépit des soins, il ne parla pas.

Alors je le laissai, me rappelant le matin qui avait éclairé son réveil, celui de la veuve, à Cassano. Vraiment, je regrettai, pour lui, les mille sensations de voluptés heureuses que sa jolie prestance et sa douceur lui auraient valu dans l'avenir. Cela me remit au cœur l'étreinte d'une grande tristesse intime que les soucis du combat effaçaient. Mais, la bataille hurla plus fort sur la droite. Le crépitement de la fusillade grandit comme si la brigade sarde reculait. Et l'image de l'artilleur s'effaça devant ma crainte de la défaite. Je galopai jusque le Moulin; je ne sus s'il convenait, pour soutenir Morel, de risquer la défaite des voltigeurs, ou s'il valait mieux, l'abandonnant à son audace, accepter la perte des zouaves et des trois batteries.

En haut, le spectacle du combat changeait. La Main de la brigade sarde se tassait. La Couleuvre autrichienne s'enroulait autour des doigts, les rompait, les brisait ; et ces colonnes détruites revenaient en arrière sur les flancs de la masse, d'où, en avant, d'autres doigts surgissaient, s'enfonçaient dans les verdures, s'étendaient le long d'une côte vers la torche d'un petit village pâle incendié par nos batteries d'Uhde et qu'il fallait reconquérir.

Autour de ce village, tout grouillait et tonnait. Sur l'extrême-droite, les dragons n'avançaient plus ; mais les casques formaient trois rectangles métalliques immobiles, à la lueur triste du ciel. Plus en avant, vers les tours roses de La Fabrique, les feux du génie saluaient la Couleuvre autrichienne, ramassée sur elle-même en ce point, et dardant le feu de ses pièces à la lisière d'un bois. Vers le passage Est, j'écoutais le tonnerre de nos batteries lourdes, et aussi la déchirure des feux de salves. Nous commencions le bombardement du fort.

Certes, le péril était au centre. Les doigts de La Main se repliaient, s'amputaient, rentraient dans la paume. En dépit de nos quatre batteries d'Uhde, les Autrichiens n'abandonnaient pas le petit village, dont le clocher d'ardoises reflétait la lumière ternie du ciel. Des masses d'infanterie, des mobilités de cavalerie noircissaient toutes les éminences, sur le flanc des maisons pâles. Sans

cesse, de nouvelles bouches à feu crachaient leurs nuages ronds contre les colonnes disjointes des Sardes. L'ennemi voulait nous fendre au cœur, pour prendre à revers le génie, les dragons, et les batteries lourdes, danger du fort Est.

La situation ne permettait pas de dégarnir ma ligne afin d'envoyer des renforts à Morel. Pourtant, je n'ignorais pas le prix de son apparition à l'ouest de la plaine, s'il passait l'Adda, ni le péril d'une attaque sur Uhde menée par les batteries tyroliennes et les Croates, ayant réussi à franchir, malgré lui, le pont de Klagen. J'estimai sage de faire une démonstration de ce côté. Une batterie de ma réserve et un bataillon de voltigeurs déboucheraient au Nord d'Uhde, avec quelques hussards, et marcheraient sur le flanc droit autrichien, comme pour le déborder, vers les collines où se tenaient accroupis Les Hameaux. Cette démonstration attirerait une part de la vigueur adversaire et soulagerait ainsi la brigade sarde, incapable évidemment d'enlever la position du petit village.

Je regrettai que le général Bertrand n'eût point prévu chez les rustiques Piémontais l'insuffisance de l'élan. Les anneaux de la Couleuvre autrichienne s'enroulaient autour des colonnes plus lentes à la saisir, et qui mollissaient. Aux deux flancs de la brigade des déroutes ruisselèrent. Elles vinrent se répandre en deçà des petits bois, jusqu'au pied du Moulin. Je vis ac-

courir des fuyards, l'arme à la main, et dépourvus de sacs. Les officiers les rassemblèrent, les unirent, et par sections les firent remonter vers le gros de la brigade, qui n'avait plus la forme d'une Main aux doigts lestes, mais celle d'un poing fermé, enfoui dans les petits bois devant le village central, pour répondre au pétillement des lignes ennemies descendues.

Certes, je dus admirer le sang-froid de troupes reformées si vite et ramenées au feu, après un pareil désarroi. Des compagnies françaises n'eussent point fait preuve de cette opiniâtreté pour revenir à l'attaque par deux et trois fois. Devenu première ligne, le XIIe régiment étendit ses bataillons dans les bois, mais cessa de projeter des colonnes ; et le XIe régiment, très éprouvé, revint par groupes encore fermes. Il se rassemblait à la racine de la crête Sud. Tandis que mes officiers d'ordonnance trottaient vers les voltigeurs pour activer la démonstration au nord d'Uhde, je poussai jusqu'à lui.

Déjà des faisceaux étaient en ligne. Les hommes déboutonnaient leurs vareuses et vidaient leurs gourdes. Grands rustres bistrés, ils s'étendirent dans l'herbe, en s'épongeant. Ils ne riaient, ni ne parlaient, ni ne geignaient. En silence, les blessés regardaient les trous rouges de leurs cuisses, les entailles de leurs bras, sans étonnement, révolte ou peine qu'on pût lire à leurs figures noircies par les traces de poudre. Ils bros-

saient machinalement de la manche leurs uniformes salis. Certains ronflèrent, écrasés de fatigue, la face dans la luzerne. D'autres, beaucoup plus nombreux, mordirent voracement du pain. Il persistait à maints visages un rictus cruel des lèvres retroussées vers les narines béantes. De jeunes garçons, assis en cercle, se souriaient, sans rien dire. J'en aperçus qui, fouillant leurs poches, retirèrent un à un de menus objets et leur bourse de cuir, soucieux de savoir si rien ne s'était perdu dans la bagarre. Celui-ci secoua sa montre arrêtée. A les voir calmes, et simplement las, comme à la suite d'une besogne rustique, je me demandai si le tonnerre fréquent des canons était autre chose qu'un orage bon pour rafraîchir la campagne.

Mais, plus loin, nous en rencontrâmes dont l'un tenait en la main droite son poignet gauche brisé. Par le biseau de la cassure, l'os crevait la peau, en une rouge boutonnière. Lui allait à grands pas, cherchant des yeux l'ambulance. Ses camarades portaient son fusil et sa giberne ; de la main valide, il retenait le sang. Une coulée de larmes lavait sa face vieillie à barbe grise..., et les autres le contemplaient.

Nous atteignîmes les petits prés, les bois de la route. La terre sauta devant nous en rideau ; et l'obus ayant labouré trente mètres de sol, éclata. D'une touffe d'herbes alors deux bras galonnés surgirent ; un cri jaillit, un torse et une

tête parurent, puis retombèrent dans les pâquerettes et les boutons d'or avec une légère pluie rose qui arrosa les corolles.

Au bord du bois, beaucoup étaient venus mourir. Les uns, pour le spasme suprême, s'étaient recroquevillés en boules boueuses ; les autres, étirés et raides, défiaient le ciel d'un œil fixe et d'une bouche béante. D'aucuns avaient étreint la terre à la façon des amants, ou empoigné sa chevelure d'herbes. Sous les plumets touffus des schakos, les figures restaient en torsion presque comique. Bonshommes lourds, aux poitrines barrées par la croix des baudriers blancs, la ligne des morts s'étendait ainsi, le long d'une sente côtoyant la futaie verte.

« Heureux, pensai-je, les reposés qui ne connaîtront plus la peine du travail et de l'amour, ni les détresses des espoirs déçus... Dormez donc, sans écouter dans vos ventres corrompus fermenter déjà la vie de nouvelles douleurs... morts !... vivants ! »

Je voulus savoir ce que valait l'élan de l'aile gauche au passage Est, et, je trottai entre deux bois, jusque le ruban de la route. En l'éraflant, les balles faisaient jaillir de petites poussières grises. Un tourbillon de grosses mouches se leva du visage violâtre d'un voltigeur tué là, dès le matin. Pour éternellement, il s'était assoupi, couché sur le dos, et le sac en oreiller, sans doute après avoir vu la place de sa blessure

au ventre, que, vieux soldat, il reconnut mortelle. Mon cheval, approchant, fit sauter du pantalon rouge un rat qui emporta de la chair jusque l'herbe.

Quand nous fûmes passés, les mouches retournèrent à la corruption du visage mort.

Le long de la route, les cadavres embrassaient la terre, griffaient la peau du sol ou, ramassés sur eux-mêmes dans un spasme, se blottissaient contre le dur giron. A toutes les poitrines sardes, la croix des buffleteries blanches marquait une pompe de funérailles. Des Croates, surpris aux abords du bois, étaient tombés en groupe, parmi leurs chevaux, dont les blessures rougissaient les vareuses. Une bouche avait fini de mourir sur la lame courbe du sabre lâché. Des mains se crispaient sur des crosses de pistolets. Décoiffées de leurs schakos, les têtes rases baisaient éperdument la poussière au bout des cravates noires et du pauvre linge jauni qui dépassait les parements des cols. Hors de cette masse, un cheval tendait les naseaux et posait son mufle paisible au rebord du fossé, tandis que sa langue happait des herbes aussitôt hachées par ses grandes dents herbivores.

Cette vue des cadavres tranquillement inertes abolit la fièvre de mes préoccupations. Je me sentis sourieur, sceptique, résigné à n'importe quelle aventure. Que mes troupes d'Uhde rejoignissent ou non les zouaves de Morel, que celui-ci

fût pris ou battît en retraite sur La Redoute, que les batteries tyroliennes, par le pont de Klagen, pussent accomplir leur jonction avec la Couleuvre d'Autriche, que Bertrand pût braver les feux du fort Est au point de conduire les batteries lourdes jusque la portée destructive, par les lacets de l'Alpe, cela, tout à coup, ne m'importa plus. Je sus à peine que ma voix et mon geste avaient sur ces foules effeuillé les pâleurs de la mort, et que beaucoup dormaient déjà que ne trahiraient plus leurs épouses ou leurs maîtresses, sœurs de la mienne; que ne molesteraient plus les maîtres, frères de mes maîtres, et qui n'aborderaient plus aux peines de la pauvreté, ni des amours méconnues, ni des orgueils confondus. Il me parut que mes mains avaient rafraîchi la tristesse de ces fronts à terre.

Je me jugeai doux et bénévole. Je m'admirai terminant les maux, rayant d'une fraîche encre rouge le total de la misère humaine.

Mon corps pesa sur la selle. Je souriais au ciel gris, aux fumées de la canonnade un peu moindre, à la fraîche verdure des branches. Par les fentes de la nue, glissèrent des vitres de soleil sur les mouvements lointains des troupes ennemies révélées dans leurs splendeurs de baïonnettes au clair, de feux dardés, de nuages crépitants. Les forces sifflantes décapitèrent les arbres. Plusieurs cimes d'ormes s'abattirent de branche en branche jusque le froufrou des buissons. Un petit chien

traversa la route, la queue basse ; il aboya contre nous.

Après, nous rencontrâmes le troisième bataillon du génie vautré contre le talus d'un chemin latéral. Déjà les compagnies avaient donné. Les sacs étaient à terre par tas de quatre; et un capitaine, entouré du chirurgien, des aides, acheva de rendre la vie dans un hoquet qui bouleversa la jolie moustache blonde. Cette grimace me valut presque l'envie nerveuse et navrée d'en rire. Je me retins. La mort caressait le front de cette troupe. Il y eut un sergent qui tomba en arrière, de sa hauteur, tel qu'un capucin de cartes renversé par une pichenette farceuse. Comme un lièvre, le cul en l'air, un sapeur « boula ».

La main, introduite sous son habit ouvert, fut retirée toute vermeille par le lieutenant blêmi. Le sergent-major massa une quarantaine de sombres soldats, qui assurèrent la baïonnette au bout du canon. D'autres sections se formèrent. Les uniformes noirâtres s'assemblèrent, soulignés d'écarlate, tachés d argile à tous les genoux humides. Imberbe, les joues pustuleuses, le sous-lieutenant ouvrit une bouche énorme pour crier son ordre, comme s'il eût peur de ne pas entendre sa voix, qui fut, d'ailleurs, une rauque interjection. La ligne gravit le talus, déborda. Moi-même suivis poussant mon cheval jusque les tambours. Au tronçon les autres compagnies

s'unirent; et ce flot d'hommes courut, la baïonnette haute, sous les hurlées des caporaux, des fourriers, guides hargneux du troupeau galopant. Le troupeau sauta du remblai, tomba, se redressa... Les mains des adjudants poussaient les dos, enlevaient les tailles, saisissaient les manches. Il y eut en avant la canne d'un capitaine, qui, horizontale, réprimait les fougueux et attirait les tardifs, le sabre d'un autre qui hachait l'air terne.

Vers la construction de La Fabrique, cela se précipitait, pêle-mêle, buttant aux mottes de sable, tandis que de malheureux clairons poussaient des râles éperdus. aux extrémités des trois compagnies en essor sur le sol caillouteux.

Ce m'intéressa fort; car, à La Fabrique, on devait avoir une vue générale de la bataille, droite et gauche, devant et derrière. De plus, la position arrêtait la pointe Est de la Couleuvre autrichienne, et il me sembla juste d'établir là une batterie en cas de succès. J'en avertis mes officiers d'ordonnance. L'un courut la chercher. Nous prîmes le trot entre la deuxième et la première compagnie. Presque aussitôt, le mur de La Fabrique fut zébré de feux courts. Des sapeurs, dans nos rangs, culbutèrent ou s'étalèrent, d'autres s'arrêtèrent tenant qui son bras, qui sa tête, celui-ci sa figure dont le sang filait entre les doigts. Tel autre se déculottait rapidement, pour examiner le trou dans sa hanche...

Il arriva que notre trot dépassa les lignes hésitantes. Moi, convaincu de l'urgence d'un exemple, pour entraîner l'hésitation des hommes, je me trouvai seul devant l'ennemi dont les coups de feu, successifs ou simultanés, ne cessèrent plus. « En avant ! » criaient les capitaines... Je jugeai honteux de reculer ou de retenir la bride. Vraiment, une sorte d'ivresse étourdit ma raison, l'ivresse même qui entraîna cette foule de gens terrifiés, et sans conscience, et allégés de leurs âmes dissoutes dans la seule personnalité du bataillon.

Chaque soldat distille alors l'essence de son âme effarée ; et ce fluide invisible sorti de lui se mêle aux émanations des volontés camarades. Cela se mélange, cela se concentre, en une cohésion mystérieuse, par dessus les éléments humains de la pile en action. Cela se dilate ensuite, pour envelopper la masse d'un seul délire, où s'amalgament les peurs, les terreurs, les fureurs, les ambitions, les bestialités et les rages de chacun qui créeront l'énergie de la victoire.

Fermer les yeux, et fondre bride abattue parmi le tourbillon des lanciers contre ces murs de briques déteintes, j'en eus la stupide envie. Cela venait d'une colère mise à ma gorge par le spectacle de deux compagnies arrêtées, des hommes jetés à terre, du sang aux figures et aux mains ; et aussi de la conception soudaine qu'une batterie immédiatement installée à la hauteur de La

Fabrique romprait l'effort des infanteries autrichiennes en assaut contre la brigade sarde. Voir, voir! Je voulus voir, et détruire ; je voulus voir ce que devenait ma démonstration d'Uhde, et ce que donnaient les six batteries du Ve, et où étaient les hussards lancés vers le pont de Klagen, et si le bataillon de voltigeurs avait ouvert le feu à l'Ouest de la plaine. Un coup de canon tiré par la batterie d'appui devait nous instruire de leur arrivée sur Les Hameaux des collines dominant la droite ennemie. Je trottai donc pour apercevoir le plus tôt.

Or, derrière moi, le pas des hommes, un instant confus, reprit son élan rythmé. Les râles des poitrines sifflèrent en mesure. Un clairon put donner trois notes. A ma droite, à ma gauche, les pompons des shakos reparurent, passèrent, avec les têtes des hommes, si fripées et vieillies par l'émotion, que tous me parurent des sexagénaires fous, se ruant contre la terreur d'une vision qui séchait à distance leurs yeux hagards.

Nous approchions. Une salve encore enfuma la fabrique... Les sapeurs qui tombèrent n'interrompirent point cette fois la course des autres... « Allons, mes enfants, criai-je, droit au mur!... Et vive la France! » Un râle de tous répondit qui voulait être acclamation. Sur la figure terreuse d'un homme, le sang et la sueur mêlés à la poudre m'offrirent l'image d'un masque diabolique de carnaval. Le nez au ver-

millon et les joues grises, il bondissait en corps noir et feu, lançant sa baïonnette à travers le vide. Il hurlait ; et tous hurlèrent comme lui ; tous, comme lui, bondirent, lorsque déboucha sur un côté du mur la course d'une compagnie autrichienne. Alors les figures sexagénaires n'exprimèrent plus la peur, mais les narines reniflèrent et les dents luirent. Une indicible cruauté para tragiquement les rides des faces opiniâtres Aux yeux, mille reflets pointus s'allumèrent, visèrent. Des mufles rugirent sous la moustache. Les baïonnettes brandies striaient l'air. Les gueules béantes vociféraient, crachaient, écarlates ou blêmes. « Halte !... Joue !... Feu ! » Six cents fusils, de leurs détonations, claquèrent l'espace ; « En avant ! » Dans la double fumée des armes autrichiennes et des nôtres, le bataillon fonçait avec ses gueules hurlantes, ses mufles en avant, les lumières pointues de ses yeux, les lueurs de ses dentures découvertes. Les baïonnettes plongèrent parmi des gestes blancs. Il jaillit des cris inconnus. Notre force tourbillonna, écrasa, battit, perça. Des poitrines s'écroulaient. Des têtes se renversaient. Des coups de feu cinglaient. Des sabres se relevaient, rouges. La furie emportait le flot des hommes contre le mur de briques. Une porte s'abattit. Des gestes blancs et noirs se heurtèrent Il y eut encore une salve pour déchirer l'air... et puis les « han » des tueurs actifs à leur besogne, qui éventraient

les vareuses blanches, crevaient les dos. Je vis des lèvres retroussées dans un rire fixe, à l'ombre de la visière, alors que les bras enfonçaient le fer en pleine gorge, sous les mentons.

Furibonde aussi, la quatrième compagnie monta, suivit la muraille, tourna la bâtisse. Je menai mon cheval derrière elle. Meute folle, elle courut aux trousses des soldats blancs, fusilla, embrocha. Son capitaine, un grand homme svelte, criait, comme à la chasse : « Taïaut, taïaut, les petits!... Là, là, mes petits... Aïe donc! taïaut... là, là... » et les baïonnettes de poursuivre, de renverser, de creuser les hanches, de trouer les têtes : « Taïaut!... Là... mes petits!... Taïaut! » Le grand homme svelte riait par-dessus le cuivre de son hausse-col, narines au vent, du rose au pommettes. Les fuyards blancs tombaient avec un trou rouge, plus grands à terre par leurs longues jambes bleues : « Taïaut! les petits, taïaut! » hurlait l'implacable... Sa meute noire et feu courait, enveloppait, frappait, blaguait : « Attrape, toi... Ah! mon vieux salaud, tu y es... J'ai ton affaire... Gare, Durand, gare donc!... Ah! nom de Dieu!... Par ici, Vandal... Hardi, Leroux, je m'amène... Vlan, espèce de truc... Vas-y voir... Tu en veux aussi, toi?... Pas de ça, Lisette... Tiens, pour ta gueule... Bon, j'ai mon compte... Je t'en f... de la grâce... tiens, en v'là de la grâce, et trempée, encore... » Parmi la fumée,

les cris allemands, les gestes, leurs exclamations de faubourg me guidaient à la suite des diables noirs et feu... Maintenant c'était l'allégresse entière, la joie de tuer. « Aya, mes petits, aya... taïaut! » Le grand capitaine svelte fit tournoyer son sabre livide, au bout du poing ganté. Les crânes ouverts bayaient en rouge. Et cela durait, toujours plus joyeux, plus alerte... à travers un énorme parc dont je prétendis sortir pour reconnaître la plaine d'Uhde.

Mais la meute s'acharnait, traquait, acculait. Ivres, les sapeurs ne redressaient pas leurs baïonnettes tordues. Plusieurs jetèrent leurs fusils, et à la pointe du briquet, ils poursuivirent la besogne. Ils couraient aux cris allemands. Ils fendaient les crânes, balafraient les figures, entaillaient les bras mis devant, coupaient les mains. Que l'un d'eux transpercé tombât, cela excitait davantage les autres, vengeurs du long effroi subi depuis le chemin jusque La Fabrique. On piétinait des corbeilles de fleurs. Toute une section poussait les vaincus au bord d'un bassin et les renversait sous le jet d'eau magnifique, qui continua son ascension liquide, pour inonder les blanches vareuses blotties dans l'eau.

Effarés, les Autrichiens ne se défendirent plus. Ils dardaient des yeux peureux, ou se jetaient à terre afin de paraître cadavres. Dans un coin du parc cependant, beaucoup se réunirent à l'abri d'une haute volière peinte en blanc, et ils

rechargeaient leurs armes. Un officier les rejoignit, leur commanda. A grands coups d'ailes les oiselets éperdus traversaient leur demeure crevée. Craignant la reprise inutile de la lutte, j'envoyai quelqu'un de l'état-major pour dire de se rendre. Puis des clairons retrouvés sonnèrent le rassemblement. Nous découvrîmes une petite porte verte. Il fallut mettre pied à terre pour sortir.

Dehors, je reconnus l'ampleur de la bataille, depuis le scintillement argenté des eaux très loin jusque le labyrinthe du passage Est enveloppant les crêtes des contreforts.

Plongée sous les bois, vers le Sud, la Main Sarde, amollie, pétillait faiblement. Mais les infanteries autrichiennes cessèrent partout leur descente. Une lassitude générale arrêtait l'effort sur les terrains avoisinant la route d'Uhde. D'ailleurs, la prise de La Fabrique à l'Est, la démonstration des voltigeurs à l'Ouest, inquiétaient les masses ennemies, qui se cuirassèrent de canons, qui songèrent à se maintenir fortement dans les villages et les fermes.

Partis de l'Adda, mes voltigeurs et mes hussards, au Nord d'Uhde, se répandirent dans la plaine avec une promptitude d'autant plus grande que l'artillerie française, installée dans la Redoute de l'autre rive, balayait, à leur gauche, l'espace jusque l'élévation des Hameaux ; et que les feux du Fort Est réservaient toute leur violence afin de

foudroyer les deux bataillons du génie en escalade dans le Passage. Ceux-ci frayaient la voie aux batteries lourdes cherchant à gagner le Tertre et les hauteurs d'où nos obus expulsaient les occupants. Par chance, les compagnies avec les attelages se glissaient dans le long ravin qu'est la route, presque à l'abri. Le tir plongeant du fort écornait les roches, dépassait la mince colonne côtoyant les parois abruptes du mont, et devait fort mal atteindre cette fourmilière qui noircissait de son ascension rapide les verdures et les terres jaunes. Mon regard les abandonna. Il revint à l'Ouest, aux voltigeurs, aux hussards, amenant leur batterie sur la crête du plus bas contrefort, hauteur couronnée par les Hameaux minuscules. Ils en délogèrent, d'une vive pétillade, quelques troupes, avant que les infanteries autrichiennes déroutées eussent pu y étendre leurs forces. Mais au premier nuage blanc qui s'éleva de la batterie, pour simple signal convenu du mouvement achevé, ma lunette de campagne permit de découvrir dans le val étroit approfondi entre les collines, de grouillantes mobilités humaines. Une division de cavalerie, tenue là, sans doute, en réserve, s'ébranla, quitta son repaire et dévala vers Uhde, longeant la droite des infanteries autrichiennes.

Je m'aperçus alors que sur les quatre batteries d'Uhde, trois ne tiraient plus, peut-être masquées par la marche du deuxième bataillon de

voltigeurs, ou du moins par celle de trois compagnies qui allaient soutenir la gauche de la brigade sarde, fort engagée en avant de la route.

Ainsi, libre, l'avalanche de cavalerie se précipitait sur le vide ouvert entre le faubourg d'Uhde et les bois, prête à enfoncer notre gauche et à cerner la brigade sarde. Le désastre fut probable.

— Oh! criai-je, rageur, en frappant du poing mes fontes... Colonel, courez à Uhde; désignez le péril au général sarde. Que sa brigade opère un changement de front, face à gauche!... Vite... car les escadrons peuvent arriver à couvert, par le couloir du contrefort, jusque six cents mètres de la route... S'il n'a pas le temps de les prendre en flanc, nous sommes bousculés.

A la minute où l'on vint me dire que notre batterie atteignait La Fabrique, une longue explosion retentit vers l'Ouest-Nord. Le pont de Klagen sautait. J'étais définitivement séparé de la division Morel, au Nord, sans espoir de la secourir.

Par une manœuvre incohérente, le commandant de la batterie accourue l'amena près de mon état-major, entre La Fabrique et le tir du fort Est, au lieu de la mettre en position de l'autre côté des bâtisses, à l'abri des feux. Les chevaux grimpèrent aux claquements du fouet, les croupes se tendirent, les cordes tirèrent, les avant-trains parurent avec les têtes anxieuses des servants. Cris, fouets, gestes, efforts des hommes poussant

aux roues, ordres du chef, jets de crotte sautés de l'ornière, secouades des pièces sur les affûts ; et ma colère contre cette inepte mise en position n'est pas entendue dans la bourrasque de canonnade soudain reprise et roulant, éclatant, dégringolant des cimes dans la Cuve d'Uhde. Au loin, l'avalanche de cavalerie entre dans un angle de soleil. A l'éclat métallique de la formidable ruée, je devine une charge de cuirassiers bleus, les plus belles troupes de l'ennemi. Derrière moi, un fracas s'effondre. Frappé d'un éclat de bois, mon cheval rue. Je tourne la tête. Le plus proche canon s'abat sur sa roue brisée, sur un homme écrasé dont la tête fendue se redresse, salie de terre. Le sang n'afflue pas encore à la fêlure du front. De rouge, il n'y a que le plumet pleureur rejeté sur la tempe avec le shako. Le double attelage tire toujours. L'un des servants ne possède plus de reins ; mais sa viande et des lambeaux de caleçon s'étalent proprement sur le siège du caisson. Il porte là ses mains, et hurle au tonnerre.

— Vous voyez, lieutenant ; vous voy...

Mon cri est interrompu. Cheval et moi soulevés par de la terre et du feu, montons. Il me semble aussi qu'un mur s'écroule contre mon épaule... Ah !

Ma tête vibre et tout chavire parmi la fumée, les jets de glaise...

Je ne restai pas longtemps dans la nuit subite.

Je conçus qu'on me tirait. Il pesait sur moi une masse chaude et puante. Les yeux rouverts, je me reconnus entre les manches galonnées du maréchal des logis. Sous le schapska, un visage sexagénaire s'inclinait... Un autre lancier tirait par la bride le corps fauve de Neptune, ouvert par l'obus, la fressure à l'air. On traîna la bête plus loin, malgré ses ruades suprêmes dans la mare rouge. J'agitai les jambes. Sûr de leur force, je me relevai. Une de mes épaulettes pendait, arrachée de la tunique. J'avais, depuis la ceinture, comme un tablier de sang ; et ma botte entraîna dans l'éperon les intestins du cheval... Sauf une lourde douleur à l'épaule gauche, rien ne m'inquiéta. Debout, je revis le champ de bataille ; et l'avalanche grandie des cuirassiers autrichiens. Cela se précipitait, large fleuve aux vagues d'argent-vif. En une salve, la batterie d'Uhde tonna contre l'inondation des cavaleries. Il se fit un remous dans le mouvement lumineux. Un courant dériva, enveloppa les maisons du bourg et l'incendie ; puis la nappe immense continua de glisser vers les bois et le Sud où elle reflua, un instant, contre la fusillade des Sardes.

On me conduisit jusqu'à une salle de la fabrique. Deshabillé, mon corps n'offrit pas de blessure. Plusieurs contusions noircissaient mon épaule. Un lancier apporta un seau et une éponge pour laver mon uniforme.

Coup sur coup, dans le parc et sur les combles

croulant, les obus éclatèrent. J'entendis le galop de la batterie revenue vers la bonne position, et je me lavai la figure, où des petits morceaux de chair adhéraient, débris du pauvre Neptune. Dehors, je reconnus ma selle, remise sur un haut cheval gris. Péniblement, à cause de la douleur du bras, je me hissai sur l'échine. Les feux du fort démolissaient la fabrique. Il me sembla prudent de la faire évacuer.

Or, les bataillons autrichiens reprirent l'offensive. Le coup de canon lancé au hasard, de l'Ouest, par la batterie accompagnant la diversion des voltigeurs, avait déchaîné ces forces contre nos lignes. Se voyant découverts, les régiments de cuirassiers galopaient à la route, car ils ne pouvaient ni fuir au Nord, à cause de la nature accidentée du terrain, ni passer à leur gauche, où ils auraient défoncé leur infanterie, ni gravir à leur droite une pente fort roide dont la cime restait à nos voltigeurs et à notre batterie qui eussent anéanti cette charge dès la mi-côte. Eperdus, ils fonçaient contre Uhde, contre la gauche de la brigade sarde, courant à la mort et à la victoire.

Les chefs autrichiens comprirent l'avantage inattendu. Des nuées d'infanterie quittèrent les retranchements des villages, au nord de la route. Elles se précipitèrent, la baïonnette haute, sur les bois, où se maintenait le malheureux XIIe régiment sarde. Une clameur de dieux secoua l'air.

Ici le fort de l'Est écrasait La Fabrique de tous ses feux, pilait les murailles, crevait les toits. Le donjon de la plus haute cheminée vacilla, et s'abîma dans le parc que je dus retraverser. Le magnifique jet d'eau continua de bruire. Il retombait en inondant la figure d'un soldat mort, et le tas d'hommes tués dans la vasque, leurs poings crispés, leurs lèvres vertes, leurs yeux fixes, leurs blanches vareuses ensanglantées, leurs grosses semelles à clous.

— Mon général, puis-je donner l'ordre au bataillon de se replier sur le talus du chemin latéral ? La place est intenable.

Le commandant du génie me suppliait de la mine. Ses dents tremblèrent.

Si nous battions en retraite, l'élan de l'ennemi redoublerait à cet aveu visible de la défaite. J'y réfléchis.

— Pas le moins du monde, criai-je ! Vous évacuerez la fabrique, mais en vous portant sur cette Villa blanche, là... devant nous, contre la gauche des régiments autrichiens... Vous, capitaine, portez au colonel de dragons l'ordre d'appuyer notre marche. Que le quatrième bataillon du génie vienne nous couvrir à droite. Les compagnies marcheront en ordre dispersé au Nord de la route, les dragons au Sud, de manière à prendre en flanc toute la charge autrichienne, infanterie et cavalerie. Vous, monsieur, veuillez faire mettre au galop la batterie en réserve sur la crête

Sud, derrière les lignes. Qu'elle suive le trot des dragons dans la direction du Moulin, sans abandonner la hauteur jusque l'instant où elle pourra battre de son tir l'attaque de cavalerie. Vous, colonel, trouvez le général Bertrand, veuillez l'avertir de ce changement de front. Sa division fait face à gauche, de toutes ses unités, et marche sur l'Ouest, pour jeter l'ennemi dans Uhde, et dans l'Adda... En avant, messieurs...

L'énergie de mes paroles détruisit la stupeur de l'état-major. Les officiers partirent. Je contournai l'angle de la Fabrique. On amenait les avant-trains contre les pièces. Tout s'accrocha, s'attela... Les fouets claquèrent, cinq attelages s'ébranlèrent en ligne à travers un champ d'orge. Devant le poitrail des chevaux les épis versèrent. Plus bas, les noires compagnies de sapeurs s'égrenaient, homme par homme, en tirailleurs. Nous abandonnions dans le parc de la fabrique une pièce démontée.

De cette heure, je ne me rappelle plus qu'une ivresse de rage. Je ne voulais pas être battu. Je ne le voulais pas, et de toutes mes forces. Je ne voulais pas que ma défaite justifiât l'aversion d'Edith et la jactance de l'autre. Tenant les rênes de la main gauche, étreignant de mes genoux le cheval inconnu, rétif, je galopai furieux par l'insolence du soleil, à la cime du terrain où achevait, derrière nous, de s'écrouler La Fabrique. Ceux du fort Est ne soupçonnèrent

pas mon audace. Ils crurent que nous occupions encore les bâtisses ; et leurs feux, au lieu de nous inquiéter, perpétrèrent la ruine totale de l'édifice vide, pendant vingt-cinq minutes.

Effectivement, nous étions battus. La nappe de cavalerie inondait maintenant la route d'Uhde, entourait le bourg. Elle avait dû défoncer le XII[e] régiment sarde, car des coulées de pelotons lumineux filtrèrent de l'autre côté des bois, dans la partie sud de la plaine, et bondirent contre le Moulin où stationnaient nos parcs, nos ambulances, nos équipages et les convois d'intendance. La division Morel, qui aurait dû sauver la seconde ligne après la prise de La Redoute, demeurait en l'air, sur l'autre rive de l'Adda, ses communications coupées, et fortement engagée, à en croire les tonnerres d'artillerie qui roulaient par là.

Ma tentative de pousser l'ennemi à la rivière avec deux bataillons d'infanterie, un régiment de dragons et deux batteries ne se justifie que par le délire excitant alors ma colère. J'étais absolument fou. Je galopais en pleine zone de feu. Les obus labouraient la terre, devant nous, derrière nous. Les hommes tombaient, subitement dépourvus de têtes, ou de bras, ou troués au ventre. L'orge des champs rougissait. Et cependant deux mille regards semblaient lire la certititude de vaincre, à mon visage. Valeureuses, les compagnies coururent. Sans interrompre la mar-

che, les hommes déchiraient la cartouche, chargeaient, tiraient, gambadaient. Il ne paraissait plus de peur aux gestes d'aucun soldat. En vain, les forces décapitaient, éventraient, amputaient, rien n'arrêta plus ce bataillon de fous, aux mufles cramoisis. Tels de grands singes joyeux, les officiers brandissaient leurs sabres inutiles. « Vive l'Empereur ! Vive la France ! » Et des clameurs de rage enthousiasmaient la ligne. Aux interstices des bois, dans le Sud de la plaine, je voyais aussi les dragons bondir, par les prés, et, sur la crête Sud, au plus loin, notre batterie se mouvoir contre le ciel en or. Bras titanique dont j'allais étreindre l'ennemi d'argent fluide répandu autour des bataillons sardes, la batterie extrême sur la crête du versant en était le poing qui asséneraít; ce régiment de dragons le muscle qui détendrait la force ; ces bataillons du génie mon épaule formidable ; et cette batterie, dans les avoines, ma tête, ma morsure. Nous parvînmes sur une échine du sol, où les boulets fauchèrent des jambes ; nous tombâmes dans une courbe fraîche où les obûs sifflèrent sans effleurer nos fronts ; nous grimpâmes une côte rocailleuse, où le commandant du génie perdit son torse enlevé de la selle. Son cheval frissonna sous le manteau de sang...

Une jambe traîna longtemps à la suite d'un étrier.

Nous couvrîmes une étendue plane, où les

tirailleurs en grand nombre, s'étendirent pour le repos et l'oubli, où les deux chevaux étripés d'un attelage s'abimèrent dans une flaque sans nom; où la pièce s'aplatit contre terre, avec ses roues et son affût émiettés. Le râle du bataillon ahanant assourdit la voix des canons... Mais, pour l'hystérie de notre courage, les murs clairs de la Villa grandirent, se haussèrent, nous montrèrent les pampres et les lierres de sa façade, son voile de fumées, le rire crépitant de sa fusillade... Vers ce visage tous les regards convergèrent, tous les pas coururent. La batterie décrivit une grande courbe, s'arrêta. Les pièces détachées se posèrent. Les servants s'agitèrent. Quatre voix de feu crièrent notre désir de mettre à la façade le baiser rouge des bataillons. Nous répétâmes l'appel. Les clairons meuglèrent. Deux colonnes de compagnie bondirent derrière les sabres fous des lieutenants noirs. Deux chimères, deux monstres, deux bêtes à cent têtes, à cent griffes livides, à cent hurlées féroces, se ruèrent par les jardins pleins d'hortensias et de roses blanches, d'ifs pimpants, de bosquets voluptueux, de futaies royales, où disparurent des visions de formes autrichiennes, fantômes vagues, sans doute échappés, des cadavres aux jambes bleues griffant les pelouses autour de nous.

Moi, je franchis tout : je passai les buissons fleuris de corolles roses, et mon grand cheval rétif s'arrêta net au bord de la terrasse qui domi-

nait un chemin creux. Des balles égratignèrent les balustres de marbre ; les branches brisées churent des beaux ormes jusque sur le sable blond... et je vis.

Au sud, le raid de cavalerie parvenu jusque le Moulin choquait les feux de salves des ouvriers militaires retranchés derrière les chariots du convoi. D'autres infanteries sans doute, survenues là, tiraient aussi, en grand nombre. La division Morel avait-elle, en partie, repassé l'Adda? Les cuirassiers tourbillonnaient, chargeaient, tourbillonnaient, revenaient en arrière vers le bois, mais ils ne franchissaient pas la gorge du vallon. Du haut de la crête Sud, la batterie de réserve tonna, et, parmi la cohue d'hommes métalliques, des trouées noircirent. Mon poing idéal assénait sa force. Uhde pétillait de toute la fusillade des voltigeurs barricadés dans les rues. Mais l'afflux des escadrons y étouffait la grande batterie régimentaire devenue muette. Aux Hameaux de l'Ouest d'autre part, nos pièces beuglèrent ; et leurs obus fustigeaient l'arrière des escadrons se bousculant pour passer la route. La galopade de cette masse lumineuse coula contre Uhde sans réussir à y entrer. Soudain embrassant un parti, la multitude entière glissa le long des bois vers l'Est. Mais là un carré de feu la reçut. Le XI[e] régiment sarde, mis en réserve depuis midi, occupait, au sud de la route, le centre des prés. La

marée de cavalerie assaillit ce rectangle humain, se dressa, retomba, sans le franchir, et suivit un nouvel envol de sa force cherchant à reprendre la route d'Uhde de notre côté, vers l'embranchement du chemin creux que dominait La Villa par nous conquise. Or, dans le pré aussi, et le long de la route, le régiment de dragons trottait à ma gauche. Je lançai une estafette qui l'atteignit vite. Le colonel se haussa sur l'étrier, montra son sabre... Les ordres, hurlés, se répondirent... Une forêt de casques fonça, crinières au vent, avec l'essor des chevaux éperonnés. Trois mille sabots frappèrent la route d'un galop tonnant ; et j'attendis le choc, le tocsin dans le cœur.

Car ils accouraient, à mon ordre, les grands Gaulois blonds, les fils de la famille centrale, les gars nés sur les sillons de nos Beauces, de nos Solognes, de nos Touraines, le pur de la race; ils accouraient avec la terreur de leurs yeux pâles, et la résignation obstinée de leur élan.

A cinq cents mètres de moi, le chemin creux croisait la route d'Uhde, puis coupait les petits bois, où tiraillaient encore de fermes soldats sardes aux prises avec des partis autrichiens. De cette coupure, les cuirassiers bleus débouchèrent en un flot d'hommes et de chevaux géants, tout mousseux d'écume. Apparition de poitrails sanglants et de naseaux retroussés sur les mors, de chenilles vertes pendantes, de cuirasses bossuées, de figures hagardes, de crânes

dépourvus de casques. Un officier leva sa latte... Une trompette cria. Le flot franchit la route, les épées basses, les figures mortes. Nos dragons n'arrivaient pas encore; mais l'officier autrichien les apercevant voulut arrêter sa troupe, détourner l'afflux. La panique le bouscula. Les fronts des chevaux et les poitrines de fer s'engouffrèrent sous notre terrasse, suivies par un fleuve torrentueux de casques à chenilles vertes, de têtes muettes, de manches bleues, de croupes sautantes.

Et l'air fut déchiré comme une soie neuve. Le génie, du haut de La Villa, fusillait la débandade. Ceux qui comprirent voulurent refluer jusque la route. Les poings crispés sur les brides serrèrent les bouches des chevaux contre les poitrails. Les croupes se cabrèrent. Mais le flot issu du Sud jaillissait toujours et poussait de nouveaux poitrails, de nouvelles cuirasses, de nouveaux galops, dans la pluie de mitraille versée du haut des jardins. Des bêtes se renversèrent, les sabots battant le vide D'autres montèrent sur les croupes précédentes. L'officier en vain hurla... Les canons de notre batterie tonnèrent à leur tour, plus loin. Au dorsal d'une cuirasse, le sang d'un décapité ruissela. Des bras agitèrent leurs moignons. Des cris allemands se heurtaient. Je vis une figure regarder le ciel, et aussitôt il n'y eut plus de figure, mais un tesson de crâne d'où roula une cervelle grise et du sang...

Je me reculai. L'élan des dragons aborda la multitude des cuirassiers sur la route. Là, une mêlée de sabres tinta. Le choc des chevaux était bien plus mortel pour les soldats, aussitôt renversés, foulés, écrasés, recouverts par l'essor de nouveaux rangs accourus.

Comme deux fleuves qui se pénétreraient, au sortir d'écluses étroites, ces forces s'enfonçaient mutuellement. Lorsque la lutte fut définitive, je n'entendis plus de cris ; mais les froissements, fer contre fer, les claquements des pistolets, les écroulements des armures. Au silence de leurs bouches, les hommes se tuaient. On n'apercevait qu'une étendue de casques, des vagues de chevaux et d'hommes bondissant, affluant, refluant, les crinières échevelées, les chenilles vertes. Vraiment il n'y avait plus d'hommes là mais des forces anonymes, des forces sans paroles, sans visages, sans individus; une force amorphe. Tout finit par disparaître dans un brouillard de poussière !

Peu à peu, les cuirassiers, en sortant du bois, se répandirent au nord de la route, s'échappèrent vers les infanteries qui les recueillirent...

Moi, je gravis au trot une éminence au pied de laquelle tonnait notre batterie. Je regardai.

De l'Ouest, de la torche d Uhde, nos troupes accouraient folles et rapides ; essaims volant sur des ailes de fumée.

Lorsque la poussière eut tout voilé, je m'en fus, l'âme pesante. Au délire de la lutte, succéda

une torpeur d'esprit. Mon grand cheval m'agaçait par ses hennissements. Je perçus la douleur de mon épaule et m'énervai. Mille raisons d'angoisses m'assaillirent, m'étranglèrent

La marée de cavalerie descendue de l'Ouest, venue jusque nos convois, au Sud, puis remontée à l'Est avait dû écraser beaucoup de nos compagnies, sabrer les servants de la grande batterie sur Uhde, enlever des pièces, puis achever la destruction du XIIe régiment sarde pris dans les bois entre cette chevauchée et la fusillade des infanteries autrichiennes descendues. Et comment la compagnie d'administration avait-elle pu, avec les cavaliers du train, résister à la vague immense? Morel avait-il expédié là un bataillon ? Mais alors c'est qu'il marchait en retraite sur Sondrio... Oui, c'était cela, il se retirait sur Sondrio, et les cuirassiers avaient failli anéantir ses colonnes, au pont de bateaux, au pied du Moulin, parmi la confusion des équipages et des convois. Ainsi mon aile gauche battait en retraite ; mon centre était ouvert... et mon aile droite dispersée depuis la crète Sud de l'Alpe jusque les hauteurs en étage du labyrinthe, à l'Est.

Et cela parce qu'un coup de canon tiré au hasard par la batterie volante joyeuse de tenir les Hameaux d'Ouest avait mis en branle la division de cuirassiers bleus épouvantée de sa mauvaise situation, de sa faute tactique, et se ruant, avec désespoir, aux canons !

Par bonheur, j'avais entrepris cette marche à l'Ouest, sur La Fabrique et La Villa. Le déploiement de mon bras fictif avait, au Sud, asséné le poing de son artillerie gauche sur la charge parvenue, en plaine, au carré de la réserve sarde. Il avait détendu le muscle de ses dragons contre le retour du monstre. Il avait de son épaule, avec la fusillade du génie, bousculé dans le chemin creux la déroute. La morsure de ma batterie droite achevait, à La Villa, de rompre l'élan funeste.

Le tonnerre éclata du côté d'Uhde En écoutant, je m'assurai que des huit batteries régimentaires cinq se trouvaient au moins intactes, depuis le bourg jusqu'aux Hameaux du contrefort. Bientôt parlèrent les batteries lourdes établies derrière moi, sur le Tertre qui fait saillie à mi-hauteur de l'Alpe, dans le passage Est de la route. Elles soutinrent le colloque et couvrirent les abois espacés des pièces adversaires mises en position, dans les villages, devant nous, d'une manière trop dispersée, et seulement comme soutien des infanteries.

La force autrichienne, assaillie à l'Ouest par les feux d'Uhde, à l'Est par les batteries lourdes, devait prendre la forme d'une équerre, dont la base occupait les bois au Sud de la route, menaçait, par l'angle aigu, le Moulin, Uhde et Les Hameaux, résistait, par l'angle droit, à toute la division Bertrand, qui canonnait, étendue sur l'Alpe, depuis la crête Sud de la Cuve jusque

le Tertre, et tenait la terrasse de La Villa. D'autre part, le fort de l'Est cessait le tir à distance par crainte d'écharper les escadrons de la charge confondus sur toute la ligne avec nos feux. Il se contenta de rectifier son tir plongeant sans réussir à inquiéter le 4e bataillon du génie qui ébauchait des ouvrages de campagne, pour les batteries lourdes.

L'ennemi restait donc pris entre les branches de la pince ; mais les branches ployaient, et pouvaient d'une minute à l'autre se rompre. Voilà ce que m'enseignèrent les appels des canons.

Pensant de la sorte, je chevauchais sans joie, accablé de résignation, dans le lit d'un ruisseau à sec. Les arbrisseaux des rives effleuraient de leurs folioles mes joues. La soif de la fièvre râpait ma gorge et ma langue. Le soleil de quatre heures pesait aux épaules. Sous le pas du cheval la terre se crevassait, les cailloux roulaient. Nous remontions le cours de l'eau absente, pour découvrir une nouvelle vue de la bataille. Attaché par une corde à la selle du lancier, un paysan promit la source du ruisseau, une éminence et une maison solitaire d'équarrisseur. Aucun officier d'ordonnance n'était plus auprès de moi. Comme ma pensée éparse sur la plaine, ils couraient dans tous les membres du corps d'armée, portant une énergie dont je me sentais vide.

Attentif, j'écoutais toujours les sons de la canonnade. Uhde se défendait brutalement. A

la crête Sud, la batterie de l'Alpe précipitait ses coups; et cela me fit comprendre que les infanteries autrichiennes refoulaient les débris de la brigade sarde jusque-là. Mais pourquoi les batteries d'Uhde et des Hameaux ne contenaient-elles pas ces infanteries?... Contre quoi aboyaient-elles, contre La Redoute du Tournant, reprise par les Tyroliens ?

Il me fallut entrevoir l'urgence d'abandonner le Tertre, la Villa, de faire replier le régiment du génie sur la droite du XIe régiment sarde ; de concentrer la division Bertrand, qui couvrirait Sondrio et la retraite du général Morel. Cependant si l'aile gauche essuyait un désastre, je ne m'expliquais pas que les Hameaux de l'Ouest fussent encore à nous. Les feux de la Redoute, au tournant de l'Adda, si elle était reconquise par les Tyroliens, devaient rendre intenable Uhde et les Hameaux. Puis je pensai que sans doute Uhde tirait contre cette Redoute, ainsi que les Hameaux ; puis je me confessai mon doute, mon ignorance, et ma lassitude... Je demandai le bidon d'un lancier, et bus d'une lampée.

A travers les branches, il me parut entendre les voix d'Heichmann, de Garamond. Je fis héler. La cuirasse et le casque de l'un transparurent dans le feuillage. Il se pencha.

— Hé bien! d'où venez-vous ?

— De la rive droite.

— Nous sommes encore à la Redoute ?

— Deux bataillons sardes de la division Morel s'y défendent contre un retour offensif, et les batteries d'Uhde les appuient par-dessus l'Adda.

— La division a donc perdu son artillerie ?

— Le fort Ouest a démoli seize pièces par son tir...

— Où est le général Morel ?

— Il reforme ses zouaves... qui encombraient le pont de bateaux pour fuir sur la route de Sondrio...

— Qui a fait sauter le pont de Klagen ?

— Nos artilleurs, pour empêcher les batteries tyroliennes d'entrer dans la plaine d'Uhde, à l'Ouest. Seulement, elles se sont bien vengées, ces batteries...

— Des pertes énormes ?

— Il ne reste pas deux bataillons complets du régiment de zouaves. J'ai pu, avec le capitaine Heichmann, arrêter les fuyards sur les ponts de bateaux ; et, avec trois ou quatre cents d'entre eux retranchés derrière le convoi, autour du Moulin, nous avons brisé tout de même la charge.

— Vous avez appuyé les conducteurs du train et les ouvriers militaires ?

— Oui...

— Eh bien ! vous nous avez sauvés. Sans vous, les cuirassiers autrichiens boiraient à Sondrio.

— Apparemment, sourit le capitaine Heichmann drapé dans les loques vertes de son dolman.

Il me montra une de ses aiguillettes en or

coupée par la balle. Son joli cheval arabe saignait de quatre trous... Il me tendit un message du général Morel. Celui-ci se vantait d'avoir contenu sur la rive droite toute la division tyrolienne, au prix de grands sacrifices qui auraient été moindres, si le commandement supérieur, disait-il, ne l'avait pas privé, sans le prévenir, des bataillons du génie, placés à son arrière-garde, le matin. Ces bataillons auraient pu transformer la Redoute prise, mettre en état de défense la tête du pont de Klagen ; dès lors le régiment de zouaves, avec six batteries, passait dans la plaine d'Uhde pour prendre en flanc les Hameaux de l'Ouest et dégager la route.

Son mécompte sur ce point ne dépendait pas de sa volonté. Il m'avertissait que le général sarde avait été tué, à deux heures, par un éclat d'obus, sur la Redoute ; que la division tyrolienne, avec toute son artillerie, attaquait là pour commander Uhde et démolir ma gauche ; qu'il pensait la brigade sarde en état de maintenir le *statu quo* jusque le soir ; que lui-même reformait sur la route de Sondrio et autour du Moulin, trois bataillons de zouaves, deux batteries et six pelotons de guides, avec lesquels il comptait reprendre les bois au sud de la route, soutenir les voltigeurs, les hussards, rétablir entre nous la circulation. Il transportait au Moulin son quartier général, puis le porterait à Uhde, d'où les colonnes, zouaves et voltigeurs, tenteraient de

rejoindre La Villa... Il me priait donc de tenir les hauteurs de la Villa avec la division Bertrand, et de lui tendre la main, si possible...

— Obéissons au général Morel, acceptai-je en souriant... A qui appartient la plaine d'Uhde, au Sud ?

Ils ne pouvaient le dire exactement. Ils avaient traversé au trot, avec un peloton de guides, toutes les prairies. Le XIe régiment sarde avait tenté de reprendre les bois, mais n'y pouvant réussir, il ralliait la division Bertrand sur la Villa. Le XIIe régiment n'existait plus. Des groupes se défendaient encore, avec une obstination piémontaise, dans les métairies isolées; cela intimidait l'ennemi, fort harcelé sur son flanc droit par les deux bataillons de voltigeurs et les batteries du Ve. En somme, la plaine n'appartenait à personne. A l'Est, le XIe régiment sarde se repliait en bon ordre, par échelons de bataillons. Des essaims perdus de cuirassiers bleus y galopaient toujours contre les guides et les hussards, ou se faisaient fusiller dans les fermes tenues par les débris du XIIe régiment sarde. Notre centre n'était plus représenté que par la batterie de la crête Sud, tirant de la hauteur, et par des patrouilles de hussards et de guides dans la plaine. Mais ceux-ci rencontraient la gauche des dragons. Le contact se liait. Garamond avait reçu trois coups de pistolet dans sa cuirasse, dont il montra les bosselures. Le dolman

de Heichmann était déchiqueté par le sabre d'un Autrichien...

— Messieurs, je vous remercie, l'un et l'autre ..

Seuls de mes officiers d'ordonnance, ils revenaient. Je leur pris les mains, et l'émotion coupa ma phrase.

Leur peloton de guides se joignit à mon escorte. Nous continuâmes la route. Je crus bon de vanter l'énergie de Morel, reformant à cette heure, et après un tel désastre, des colonnes d'attaque. Les deux officiers le jugèrent plus mal que moi. Au pont de Klagen, son étourderie avait compromis une partie fort belle. Il avait voulu emporter l'objectif au galop des attelages d'artillerie et des guides. Résultat : les batteries du fort Ouest avaient démonté neuf pièces en deux volées...

Néanmoins, je me blâmai tout haut de lui avoir repris les deux bataillons du génie. Sans eux, pourtant, aurais-je pu mener la marche sur La Fabrique et La Villa, qui avait arrêté la descente des infanteries autrichiennes? Sans le total du régiment, le Tertre occuperait-il tous les feux des Cimes, pour ainsi dire neutralisés, puisqu'ils ne couvraient plus la gauche de l'armée de défense.

— Vous aviez raison, mon général...

— Ou bien, il aurait fallu faire un échange, et adjoindre deux bataillons de zouaves à la division Bertrand.

— Allons donc, enlever au général Morel ses zouaves!... Mon cher, y pensez-vous ?

— Et puis, quoi ? terminai-je. L'armée est comme une balance : ce qu'on retire d'un plateau l'allège, mais l'autre penche. Nous avons penché à notre aile droite, et en somme, rien n'est perdu du poids total.

— Oh! non... fit Heichmann. Seulement je ne devine pas comment cela va finir.

— Moi, déclarai-je, j'ai confiance dans l'élan du général Morel. Il mènera ses meutes à la Villa... C'est dans son tempérament.

Nous nous entretînmes de nos blessures, de la mort d'Arbour. Le major Becque avait disparu, en tentant de me rejoindre, pris par la charge de cuirassiers.

Nous cheminâmes. J'écoutai la guerre des sons, le duel énorme des tonnerres. Rien ne se modifiait. Par le fait, nous tenions l'ennemi dans un arc de cercle qui allait du Moulin au Tertre de l'Est, et le poussait difficilement à l'Adda...

La voix de la Mort se propageait d'échos en échos. En quel endroit de cette plaine, n'agonisait pas un pauvre garçon, à cette heure, qui croyait, avec douleur, la vie digne d'être vécue, la mort digne d'être fuie ?

Je contemplais le haut paysan tenu en laisse par le lancier, et qui craignait à chaque pas le sabot du cheval contre son espadrille. Une vieille femme l'avait rejoint. Elle lui donnait à boire de

temps en temps avec une bouteille... *Lieblich Brüder! ô lieblich!* gémissait-elle, regardant de ses yeux de bonne bête le soldat impassible, un peu féroce aussi, lui, qui avait vu trop près la mort, cinq ou six fois dans le jour, pour estimer cher la vie du pauvre diable à barbe grise.

Nous quittâmes le lit caillouteux du ruisseau afin de reconnaître le pays. Mais notre vue s'arrêta contre une mer de blés mûrissants qui montait au ciel pur, sous les cris des alouettes... Et alors bondirent à travers ces blés des chevaux portant les armures lumineuses des hommes. Dans l'espace d'or, les bêtes sautaient, s'enfonçaient, reparaissaient... Des visages sous les visières des casques interrogèrent notre allure...

— Hé! dit froidement Heichmann, c'est l'ennemi.

Il dégaina vite son sabre courbe.

— Halte! commanda la voix de Garamond...

— Canaille, tu nous as fichus dedans, dit le lancier au rustre abruti... et qui, arrêté, courba le dos dans sa veste de toile.

— Nein, non, monsieur... Das dorf ist dà... dà, dà...

— Ia, ia, meinherr, das dorf ist dà... dà...

Les doigts de la vieille et du paysan gris indiquèrent la direction des cuirassiers bleus, qui se rassemblaient.

— Ah! tu te paies ma figure, toi...

— Faites-lui son affaire... hop! siffla brièvement le chef de l'escorte...

Au poing du soldat vint luire le métal d'un pistolet. Le rustre coucha sa tête sur l'épaule et se laissa choir dans le blé, en se tordant, en criant... et la vieille se lança contre la cuisse du lancier, dont le cheval effaré piétina...

Les officiers avançant me cachèrent une seconde le groupe. J'entendis un peu plus tard la détonation, et le cri de la vieille... et je vis la tête en sang du rustre qui se débattait encore des épaules et du cou; bien qu'en tirant la corde, le soldat eût attiré le traître sur l'arçon.

— Va, tu as ton compte...

La corde fut lâchée, et l'homme resta debout au bras de la vieille, qui l'entourait de ses jupons : « Frantz... es ist nicht, Frantz, es ist nicht! » Il ne bougea, silencieux. Le sang descendu masquait ses yeux, sa face, sa barbe... Les spasmes secouaient son dos en veste de toile bise... L'un, plus fort, le jeta en arrière, contre la femme, qu'il écrasa du choc de son grand corps. Parmi les blés, sur elle, il trépassa, pendant que la vieille figure étouffée soulevait les vastes épaules mortes, la vieille figure fripée et toute cramoisie entre les mèches grises, hors la coiffe de coton.

Mais les guides, autour de nous, armèrent leurs carabines; et les lanciers prirent du champ sur la gauche, au trot des chevaux...

Les cuirassiers s'appelaient, criaient, dégainaient. Les lueurs de sabres sautèrent au bout des manches bleues. Vingt-quatre. Je les comptai. Ils approchèrent très vite. Les poitrails gris de leurs grands chevaux refoulaient les blés et les bleuets. Certains me désignaient de la voix, de la pointe. Je me rappellerai la bouche tordue d'un géant gras, qu'une barbiche en fer à cheval et une moustache tombante rendaient triviale. L'ombre de son casque ne cachait pas les boules vertes de ses yeux saillants, ni le nez camard. Il crachait en criant; et fondit, la latte haute, avec l'essor du cheval, qui entraîna dans un seul vol les autres bêtes assemblées. Raack! Les guides tirèrent... « Lanciers, au galop!... » hurla Garamond. La fumée dissimula peu les flammes des lances abaissées, les chenilles des casques, le dolman déchiqueté du capitaine Heichmann qui enleva son fin arabe contre la ruée. Des chevaux roulèrent dans le flot blond. Les bonnets à poil des guides s'unirent pour un seul choc sous un bouquet de sabres qui s'abattirent. Les chevaux bondirent, se dressèrent, retombèrent et ruèrent. Ce fut la mêlée, ses cris, ses sabretaches volantes, ses sabres croisés, les « han » des tueurs aux narines élargies, aux bouches béantes, aux yeux pointus, aux bras levés, les claquements des pistolets, le heurt des gardes de sabre, et le galop des chevaux enfuis, sans cavaliers... Une ligne de

figures m'aborda; celle du géant trivial, et sa barbiche noire, celle hautaine d'un cuirassier maigre, celle ronde d'un homme blond épouvanté, celle flétrie d'un vieux ennuyé, dont la salive coulait à la lèvre pendante, celle rouge d'un enfant vigoureux et imberbe qui vociféra... D'autres. Je les évoque entre le métal des casques et les cols écarlates, par-dessus la lumière des cuirasses, et derrière les fronts obstinés des grands chevaux. J'étais trop las pour avoir peur.

Malaisément je saisis l'épée de la main gauche, la bride de la droite, serrai les genoux, éperonnai mon cheval qui sauta de côté, butta, trébucha, se cabra, versa. Je m'effondrai, je roulai dans la soie bruissante des blés mûrs, tout à fait joyeux de cet incident; car le peloton de cuirassiers passa sur la ruade de ma bête, d'un bond magnifique.

D'abord je me mis à genoux. Ensuite, m'appuyant sur mon épée, je me relevai, sauf. Mon cheval surgit non loin de moi et partit à fond de train derrière l'ennemi. Je vis un guide à terre. Il défit son bonnet à poil, et s'essuya le front, puis se tâta les hanches.

— Hé ! mon garçon, dis-je.

— Chut...

Il me fit signe de m'asseoir, et s'aplatit lui-même en glissant sous les blés... On entendait des galops, des coups de feu...

— Allons, repris-je... venez ici.

— Veux-tu te taire, murmura l'homme, sans respect aucun, et distinguant mal mon uniforme.

Sa main répéta le signe de se vautrer à terre, comme lui. Jugeant le péril proche, je m'étendis... Des galops se rapprochèrent, s'enfuirent. Un coup de feu cingla. La terre sonnait lourdement à mon oreille. Je vis que le guide chargeait avec précaution sa carabine, et s'accoudait l'appuyant sur sa main gauche...

Que pouvait-il apercevoir? Les épis, versés autour de nous, se redressaient bientôt, avec leurs coquelicots et leurs bleuets. Je regardai mieux mon homme. Il avait une figure cave, des yeux minuscules clignés vers la hausse du mousqueton mis contre sa joue, un dolman vert agrémenté de brandebourgs, une vaste culotte rouge collée à sa maigreur, et des basanes poudreuses... La respiration haletante enflait sa poitrine...

Je finis par prendre sa peur; et je m'aplatis complètement sous les blés... D'ailleurs, mon épaule, de nouveau contusionnée par la chute, me valait une souffrance aiguë. Les paupières closes, j'eus l'intention de simuler la mort. De fait, je n'aurais pu me défendre. La fièvre battit dans mes artères. Le sang alourdissait mes oreilles. Je me prévis prisonnier, tranquille; je demeurai là, étendu; harassé.

— Ils sont partis... annonça l'homme; qui se releva... Ils étaient cinq...

Son doigt désignait cinq cavaliers, s'éloignant au pas de leurs bêtes.

— Imbécile, ce sont des dragons!

— De quoi ?... Des dragons ?...

— Mais oui, des dragons... des dragons français...

— Ah! bien... ah! bien...

— Appelez donc!

Il héla. Les cinq tournèrent bride et revinrent à nous pour expliquer que leur escadron poursuivait le parti de cuirassiers autrichiens qui s'était frayé passage à travers mon escorte. L'adjudant me hissa sur son cheval. J'adressai une semonce au guide qui l'écouta, stupide, les mains aux coutures de là culotte; et presque tout de suite je retrouvai l'état-major. On m'avait cru enlevé. Le cheval gris, rattrapé, était tenu en main par mon ordonnance. Nous vînmes peu après à la maison de l'équarrisseur. Ses aides étaient à la besogne. Ils démembraient des chevaux morts amenés par des charrettes. Nous n'entrâmes point.

— Par conséquent, dit Heichmann, le paysan n'avait pas trahi; on l'a tué injustement.

— C'est une erreur vraiment déplorable! ricana Garamond, qui maintenait son mouchoir contre sa joue coupée par le fil d'un sabre.

Les officiers rirent du ton.

Nous n'étions pas des gens cruels, mais cet accident paraissait dépourvu d'importance. Après

quelques heures de bataille, j'ai toujours constaté la non-valeur de la vie humaine pour tous, soldats et chefs. Les péripéties du combat excitent le sens de la lutte. On a besoin de vaincre ou de périr, sans raisonnement, par instinct pur. L'ivresse nous emplit. La mesure des vérités vacille en l'esprit.

On sent appartenir à cet immense corps de l'armée, dont seules l'existence ou la disparition comptent. La peur ne nous étreint qu'au début de l'affaire, ou, si l'on s'aperçoit de la défaite, plus tard. Moi j'étais trop vieux pour craindre beaucoup la mort. Il me paraissait ridicule que des pauvres gens pussent tenir tant à la peine de vivre, humbles, serviles, misérables.

D'ailleurs d'autres soucis me prirent. Un très grand combat se livrait autour d Uhde, dont l'incendie allait finir. La canonnade se déroulait violemment, et je distinguai les colonnes de cinq bataillons, zouaves et voltigeurs, lancées par Morel sur la route d'Uhde, au Nord, au Sud, dans la plaine, vers les contreforts.

Une nouvelle main remplaçait La Main de la brigade sarde, mais celle-là autrement active. Ses doigts pénétrèrent sous le couvert des bois, fouillèrent, grattèrent et sortirent. Il pétillait partout, de village en village, le long des pentes. Des batteries mobiles trottaient, dételaient, tiraient, attelaient, descendaient, disparaissaient dans les courbes, reparaissaient sur les hauteurs

immédiatement couronnées de petits flocons blanchâtres qui s'élevèrent sur le couchant.

Le soleil acheva de s'enfouir dans la falaise ouest, derrière la rive droite de l'Adda. Les eaux roses brillaient, comme la fraîcheur du sang pur, sous le profil assombri du clocher d Uhde; et, de là, de cette pourpre drapant le ciel, il roulait un tonnerre continu, il se déployait un pétillement multiple autour des villages dorés par la fin du jour. Une mobilité humaine s'évertuait vers nous, vers La Villa. En avant et à gauche de notre état-major, retentissaient les abois réguliers des trois batteries mises en position sur la terrasse. Vers ce point, le XIIe régiment sarde affluait, de la plaine. Ses bataillons montèrent à nous, par colonnes hérissées de fusils, qui parfois s'arrêtaient, s'alignaient, se couvraient d'un nuage crépitant, et puis continuaient de gravir la pente vers les murs pâles de La Villa. Au Nord-Est, les salves du génie retranché en deux villages, déchiraient l'invisible soie de l'air, prolongeant notre force jusqu'aux batteries du Tertre, qui grondèrent formidablement.

La terre se voila d'une ombre douce. On distinguait déjà mal le rassemblement des cavaleries, au bout de la plaine, au pied de la crête Sud où tonnait la batterie de réserve. Les casques des dragons reflétèrent des parcelles de lueurs... L'humanité ne se laissa plus percevoir que par la colère brève de ses feux de salves, et le cri des canons.

L'ennemi tenait encore les bois au Sud de la route. Là, dans cette verdure achevant de noircir, la mort se ruait.

Là serait notre victoire, ou notre défaite, sous la gloire du ciel vert et pourpre.

Des pas de chevaux foulèrent l'herbe. Je reconnus le mouchoir sous le képi du général Bertrand. Avec un autre, il s'essuyait la moustache et la sueur. De loin, il me harangua :

— Mon général, c'est ma division qui occupe le Tertre, la Fabrique et La Villa! Mes dragons dispersent les cuirassiers bleus sur la plaine d'Uhde! Nous gagnons la partie, hein?... Oui, oui, Morel culbute les bataillons des bois... Permettez-moi de vous faire remarquer, mon général, que tous les points qui commandent la ligne de bataille sont occupés par les troupes de ma division... Ah! ce Morel! Entendez-vous comme il gagne? Tenez... tenez.. Il emporte Stittburg. Tenez, sa batterie sur la hauteur d'Einsfeld!... Bon... les voltigeurs gagnent aussi... dans le val noir... Paf! Ecoutez... Ça frit comme la poêle du diable. Il parait que Morel a perdu la moitié de ses canons... Ah! ce hussard! Enfin!... Dieu, que j'ai soif, mon général? Nous avons déniché du champagne au château, là-bas!... Vous n'en voulez pas... A votre santé... A la santé de l'empereur... Vlan!... Ils leur en donnent, ils leur en donnent, Vlan! sur la crête de Stichenau... Tenez, tenez, ils allument Ham-

mersdorf maintenant. Ça flambe comme une chandelle. Ah! les braves gens, tout de même.

Il s'enthousiasmait, et il buvait. Sa bedaine tressautait dans sa tunique, ses grosses cuisses en culottes rouges se trémoussaient sur le cuir fauve de la selle. Il bouscula des rires dans sa moustache.

— Ah! ces voltigeurs, ces zouaves, quels soldats, reprit-il, étendant une main poilue vers les bois d'ombre où les éclairs des feux crépitaient. Quels soldats! Vous rappelez-vous, mon général, comme ils ont vidé les tonneaux des riz-pain-sel à Cassano, et puis troussé les filles à Sondrio? Regardez-les maintenant, regardez la meute. Ils tuent avec autant de courage qu'ils violent ou qu'ils boivent. Ils dépucèlent le bois. Ah! les bons troupiers, les beaux troupiers! Tout de même, si ces endormis d'Autrichiens avaient eu leur ardeur, ils nous auraient enlevé le Moulin, après leur charge... N...i...ni, c'était fini : la retraite coupée, le centre fendu... Morel enlevé .. Nous étions dans de beaux draps! Avec des endormis, hein? qu'est-ce qu'on peut faire?... Ils ont hésité... et voilà! ils perdent au jeu!

— Mais, remarquai-je, pendant une heure, la déroute des cuirassiers en revenant sur eux, a masqué leurs feux d'infanterie, ceux de l'artillerie, bouché les chemins et les pentes. Ils durent attendre. Voilà comment nous avons pu reformer nos lignes.

— Moi, j'aurais fait canonner les cuirassiers, à la place de leur état-major; et mon infanterie serait descendue quand même... Non, vous savez, ça dépend du soldat tout ça... Tenez, ils gagnent la route d'Uhde, maintenant, les voltigeurs. Ah! ce Morel, il n'y a que lui pour mener une charge à la fourchette... Aïe donc, ils abordent la pente de Feuenbach... Regardez-moi la fourmilière... Quel élan... A leur santé... Verse-moi du champagne, toi, dragon!

Son ordonnance avait les bouteilles dans les fontes. Le bouchon sautait lorsque le général de la brigade sarde atteignit notre hauteur, avec le peloton de ses officiers. Tout de suite, Bertrand piqua vers lui, le complimenta.

— Bonsoir, général. Vos Sardes ont rudement tenu dans les bois, à midi... Il y aura des croix pour tout le monde, n'est-ce pas?

— J'ai perdu la moitié de la brigade, avoua tristement le gentilhomme. Deux mille hommes hors de combat...

Pour un salut aux morts, le vieillard porta sa main jusque les plumes de sa coiffure; et, tout à coup, un double jet de larmes sauta sous les sourcils blancs, ruissela le long de la blanche moustache, le long du col d'argent, et des plaques et des croix.

— J'ai perdu mes enfants!... mes enfants!

— Voyons... voyons... dit le gros homme, quoi donc?... C'est la gloire, ça... Demain nous

commençons le blocus des forts... L'Italie est délivrée... Ne pleurons pas. Ceux qui sont morts ne souffriront plus.

Le vieillard poussa plus loin son cheval et il regarda, sans tourner la tête, la pourpre du couchant et les torches allumées des villages... Il continua de pleurer aussi, en silence, droit sur la selle de sa fine bête immobile.

Mais le général Bertrand dit encore :

— Tenez.. voilà le mouvement de retraite... Les chemins semblent marcher vers le Nord... Ce sont leurs chariots et leurs colonnes... Ils se retirent... Et, pourtant on se tue encore, sur les hauteurs qui bordent la route.

— Tout de même, observa le capitaine Heichmann, en s'étirant, les bottes hors des étriers, si le général Morel n'avait pas été battu au pont de Klagen, ses zouaves ne se seraient pas trouvés sur la route de Sondrio au moment de la charge ennemie; et notre situation nous paraîtrait piteuse!

— Les desseins de Dieu sont impénétrables, ricana Bertrand, et vous serez chef d'escadron.

— Je l'espère, reprit Heichmann. Nous n'avons pas à nous plaindre de la journée. C'est une belle étape sur le tableau d'avancement!

— Les croix vont pleuvoir, dit Garamond.

— Qui aura la cravate rouge?

Ils citaient l'annuaire et invoquaient les précédents.

Le général sarde poussa son cheval un peu plus loin, encore.

Il tourna la tête vers la maison de l'équarrisseur. Au long du mur, des garçons affreux finirent de dépouiller les carcasses des chevaux. Les rayons du couchant révélèrent des chairs rouges, des fressures violâtres, des boyaux déroulés, des seaux pleins de sang mousseux contre le plâtre de la muraille historiée de larges taches rouges. Des couteaux et des serpes taillaient la viande nue. Les bras rougis se retirèrent des thorax.

Nos regards s'étant rencontrés se parlèrent comme nos sourires ; car, à nos pieds, le cadavre d'un dragon ouvert par l'obus saignait aussi dans l'herbe.

La canonnade reprit violente, pour couvrir la retraite. D'échos en échos, la colère des hommes rebondit sinistrement, depuis les eaux rosées de l'Adda, jusque les cimes éclairées, puis dans toute la plaine, dans toute la plaine d'ombre, d'éclairs et d'incendie...

Personne ne parla plus. Une étoile pâlit au ciel. Les chevaux las baissaient le cou. Les crinières pendaient sur les rênes. Nous restâmes muets, ainsi, tout le soir, pour entendre bruire, sur le pays, la robe tumultueuse de la mort.

LETTRES ÉPINGLÉES A LA FIN DE CETTE PARTIE DES MÉMOIRES

DOCTEUR LABRO

17, RUE TRONCHET

Consultations de 2 heures à 5 heures.

Mon cher ami,

Il m'est bien difficile de vous communiquer sur la mort de la comtesse de Raxi des détails différents de ceux de la première lettre On trouve de l'arsenic partout dans la nature. Donnez-moi une canne ; je la casse, je la pile, je l'analyse ; et j'y trouve de l'arsenic. Les bruits que la malveillance a fait courir sur la triste fin de la pauvre enfant me semblent plus que téméraires. Certainement le caractère de madame de Raxi était plutôt mélancolique. Mais de là à imaginer un suicide à l'heure même où tout lui réussissait, où les journaux annoncent votre victoire d'Uhde, où vous allez rentrer, la paix faite, au milieu du triomphe, cela devient de la fable. Le docteur légiste qui a fait l'autopsie avec moi s'est monté la tête sur des indices bien vagues. Si j'ai dû déférer à son intention de demander l'enquête, cela fut pour éclaircir tout à fait la vérité, et fermer la bouche aux ennemis de l'Empereur, toujours disposés à la calomnie contre les héros qui le servent. L'enquête rapidement menée par

M. Piétri qui est, entre parenthèses, un homme d'une délicatesse exquise, vient de faire cesser les clabaudages des curieux. Il est donc inutile d'accroître votre douleur par une pensée semblable. On imposera silence à ces concierges de républicains.

Soignez-vous, à votre tour. Les fatigues de cette campagne glorieuse, votre contusion au bras, les émotions que doit vous amener le désespoir du veuvage sont funestes à votre tempérament d'arthritique. Je voudrais bien vous avoir ici. Vos coupe-toujours de chirurgiens-majors m'inspirent une médiocre confiance. Dès votre venue faites-moi signe, mon cher vieil et glorieux ami. Vous savez combien j'aime votre vie.

Je vous félicite. Vous voilà commandeur de la Légion d'honneur, et pourvu d'un corps d'armée. Ah, Bonaparte! N'oubliez point pour cela le Purgon des anciens jours qui vous embrasse, barbe grise contre moustache noire.

LABRO.

Un mot! un seul mot! Tuteur chéri! Je prends le train avec madame Danton à huit heures. Après-demain je serai à Milan... Joie... Joie!... Joie... Bonheur... mon héros! Je vais vous voir au milieu des drapeaux, des musiques, en pleine victoire... Je ne demande qu'à mourir ensuite...

J'ai été, pour obéir à vos recommandations, au cimetière. Tout y est convenable.

Comme je vous aime, cher tuteur chéri.

Stéphanie de Leyran.

2 juillet 1859.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

CABINET DU MINISTRE

N° 97.

Général,

Sa Majesté l'Empereur, à la suite d'incidents pénibles sur lesquels une certaine presse n'a pas cru devoir garder le silence, a décidé que vous cesseriez, à partir du quatorze octobre, de remplir les fonctions de commandant auprès du 4e corps. En conséquence, je vous prie de vouloir bien transmettre vos pouvoirs au général Morel qui prend le commandement de ce corps par décret du 29 courant. Vous m'aviserez de cette remise de pouvoirs et vous prendrez vos dispositions pour vous rendre, dans le délai le plus rapide, à Oran (Algérie), où vous êtes appelé aux fonctions ressortissant de votre grade.

Agréez, Général, mes civilités.

GÉNÉRAL COMTE DE SEPTCHATEAUX,
Commandeur de la Légion d'honneur.

Paris, le 29 septembre 1859.

Le général comte de Raxi a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Stéphanie de Leyran, sa pupille, avec le commandant Fritz Heichmann de Siltz, chef d'escadron au troisième régiment de chasseurs d'Afrique.

Oran, 2 janvier 1860.

Mon cher tuteur,

Fritz a essuyé toutes mes larmes. Il est charmant. S'il voulait se lever de meilleure heure ; et puis il bâille trop. Mais je crois que je l'aime ; et puis lui, c'est un peu vous ; très peu. Enfin ! vous n'avez pas voulu comprendre. Vous ne l'avez pas voulu. Je suis trop maigre aussi. M. de Garamond m'a répété cela. Vous l'aviez dit.

Il fait un temps magnifique à Séville. Nous avons rencontré Robert Clarendon. Nous avons dîné avec lui chez le préfet de Séville. Bien entendu, pas une allusion aux choses. Il a promis d'obtenir que l'ambassadeur de France à Madrid intervienne auprès de son ministre qui a de l'influence sur l'impératrice pour vous faire donner un commandement en France. Ça réussira, puisque je vous aime... bien et que Robert Clarendon croit avoir des torts à réparer envers nous.

Je l'ai trouvé changé à son avantage. Il porte beau. Fritz est moins souple que lui. Nous allons

visiter, à trois, les quartiers scandaleux de Séville, ce soir. Ne rougissez pas, je ferme ma lettre. Fritz grogne. C'est le mariage!

Votre pupille affectionnée,

Stéphanie Heichmann de Siltz, née de Leyran.

Séville, 12 février 1860.

P.-S. — Et si Fritz devenait attaché militaire à l'ambassade de Madrid?

FIN





